



# Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

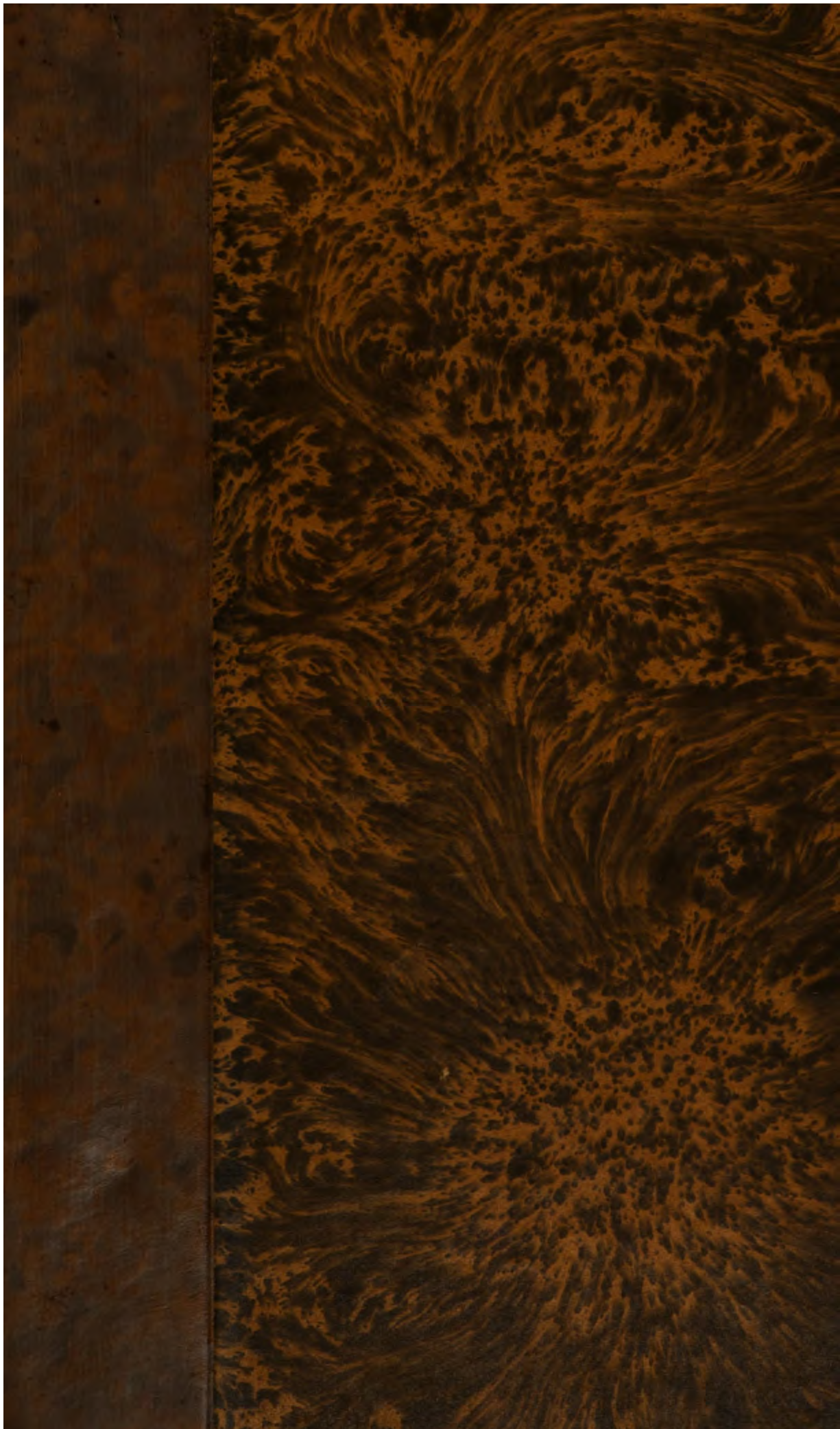
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

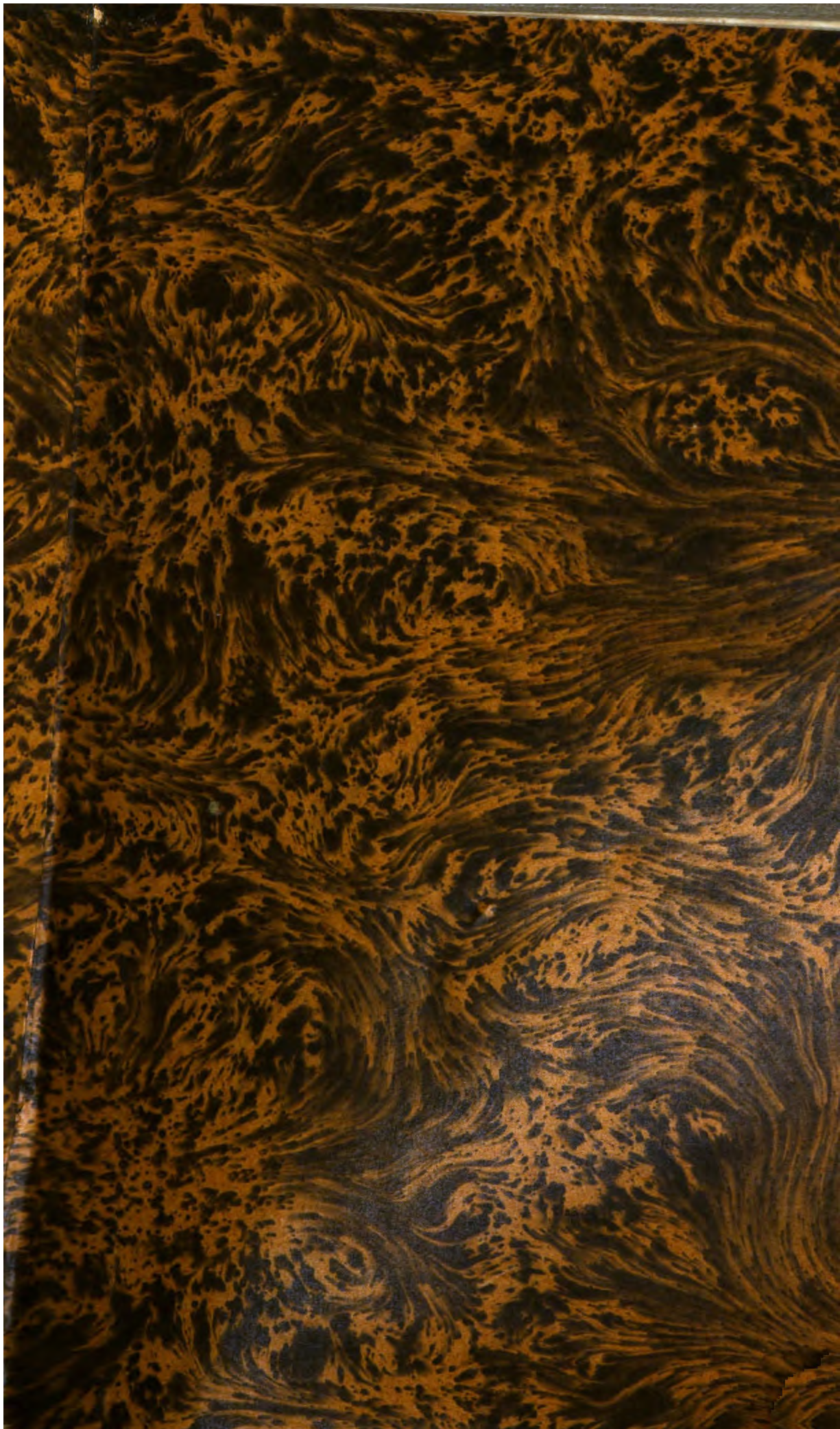


DE LA BIBLIOTHÈQUE DE  
JOHN STUART MILL

*Vendue à Avignon*

les 21, 23, 24, 25, 26, 27, 28 Mai 1905





10092

e. 67





PENSÉES  
SUR  
DIFFERENS SUJETS  
DE MORALE  
ET

DE PIÉTÉ,  
TIRÉES DES OUVRAGES  
De feu M. MASSILLON, Evêque de  
Clermont, ci-devant Prêtre de l'Oratoire,  
l'un des Quarante de l'Académie Française.

10



A PARIS, RUE S. JACQUES,

Chez } La VEUVE ESTIENNE & FILS, à la Vertu  
ET  
{ JEAN HERISSANT, à S. Paul & à S. Hilaire.

---

M. DCC. LXX.

*Avec Approbation & Privilège du Roi.*

D







## AVERTISSEMENT.

L'ON aura remarqué sans doute ; en lisant le P. Maffillon , qu'il est semé par-tout de pensées & de traits rendus avec cette vivacité d'expression , ce tour heureux & original qui frappe , qui saisit & qui caractérise les grands Maîtres. Quelques personnes ont désiré que l'on fît un recueil de toutes ces pensées , & qu'elles fussent imprimées séparément , rangées sous différens titres.

C'est l'exécution de ce dessein que nous présentons au Public. Nous nous y sommes prêtés d'autant plus volontiers , que les raisons qui en ont fait naître l'idée , nous ont paru bonnes & solides. Nous ne comptons point parmi ces raisons le goût & l'avidité du Public pour les Ouvrages de caractères , Ouvrages toujours courus , parce qu'ils servent de pâture à la malignité du cœur humain , ravi de pouvoir faire à celui-ci ou à celui-là l'application des différens portraits du vice que l'Auteur n'a tracés que d'après la nature en général. Ce recueil

### AVERTISSEMENT.

pourra , comme les autres , occasionner de ces applications odieuses si contraires à la charité *qui ne pense point le mal* ; mais ce sera contre notre intention : de motifs plus purs & plus chrétiens nous ont fait entreprendre ce travail.

Il est peu de gens du monde qui lisent des Livres de piété & de religion. Pour se dispenser de ce devoir , plus essentiel que l'on ne pense communément , les prétextes ne manquent jamais. Ce sont les affaires qui emportent tout le tems , & qui n'en laissent point pour ces sortes de lectures : c'est qu'on est incapable d'une longue application ; l'esprit se fatigue & se perd dès qu'il faut suivre le fil d'un discours & une suite de raisonnemens : c'est qu'on ne prétend lire que pour s'amuser ; le sérieux des Livres de piété ennuie , l'on n'y trouve aucune sorte d'agrément. Voilà les prétextes ; la vraie raison , c'est qu'il n'y a ni piété ni religion dans le cœur de la plupart des hommes ; & l'on n'aime guères à s'occuper de ce qui tient si peu au cœur. Donnez-moi un vrai Chrétien au milieu des embarras

### *AVERTISSEMENT.*

du siècle , il saura , sans nuire à ses affaires , se ménager du tems pour les bonnes lectures ; & loin que ces lectures le fatiguent , elles lui tiendront lieu d'un délassement aussi agréable qu'utile.

Mais ce n'est point ici le lieu d'attaquer ces prétextes , nous voulons même en quelque sorte y avoir égard. Dans cette vuë , nous présentons à ceux qui les allèguent une lecture qui demande peu de tems , une application légère , & qui pouvant être d'une grande utilité , a cependant des agrémens qui valent bien ceux de tant de livres aussi frivoles que pernicieux dont le Public est inondé ; livres aussi propres à gâter les esprits qu'à corrompre les cœurs.

Toutes les pensées qui composent ce recueil sont courtes , détachées les unes des autres , & sans aucune liaison nécessaire entr'elles. L'on peut n'en lire qu'une ou deux à la fois , passer d'une matière à l'autre , revenir sur ses pas sans aucun inconvénient ; & il n'est aucune de ces pensées qui ne contienne ou quelque grand principe , ou quelque réflexion judicieuse.

### *AVERTISSEMENT.*

ou des vérités édifiantes ; le tout mis dans le plus beau jour , & revêtu de toutes les graces de l'élocution. Pourrions-nous craindre qu'il y eût quelqu'un assez occupé pour ne pouvoir dérober impunément à ses affaires les instans que demande une pareille lecture , quelque tête assez peu forte pour en être fatiguée , quelqu'homme assez dégoûté du sérieux pour y être insensible ?

A l'égard de ces derniers , qui ne veulent lire que pour s'amuser , nous leur rendrions un grand service , si la lecture que nous leur offrons , en les amusant par ce qu'elle a d'agréable , pouvoit les guérir par sa solidité de ce goût dépravé pour le frivole , qui devient , si l'on n'y prend garde , le goût dominant & distinctif de notre Nation , & dépare étrangement les autres qualités dont nous nous flattons , peut-être un peu légèrement.

---

# T A B L E

Des Sujets contenus en ce Volume.

<b>D</b> E l'Existence de Dieu ,	Page 1
De la Providence ,	7
De la Vérité ,	10
De la Religion ,	19
Du Culte extérieur ,	24
De la Loi de Dieu ,	27
Des divines Ecritures ,	33
De l'Eglise ,	36
De la Foi ,	43
De la Piété ,	52
Du Zèle ,	61
De la Mort ,	71
Du choix d'un Etat ,	77
Des Talens ,	87
Des Grands ,	91
Du Monde ,	102
Des fausses Vertus ,	114
Des Hommes ,	117
Des Passions ,	120
De l'Orgueil ;	113
De l'Ambition ,	129
De la Vanité ,	135
De la Jalousie ,	142
De la Vengeance ,	148
De l'Avarice ,	152
De l'Amour-propre ,	154
De l'Injustice ,	158
De l'Adulation ,	162

## TABLE.

<i>De la Dissimulation ,</i>	175
<i>De la Médisance ,</i>	175
<i>De la Volupté ,</i>	182
<i>De l'Amitié ,</i>	194
<i>De l'Incrédulité ,</i>	197
<i>De l'Ennui ,</i>	215
<i>Du Bonheur ,</i>	218
<i>De l'Hérésie ,</i>	226
<i>De l'Idolâtrie ,</i>	231
<i>Des Esprits forts ,</i>	234
<i>De l'Héroïsme ,</i>	242
<i>De l'Affabilité ,</i>	244
<i>De la Gloire ,</i>	255
<i>Des Bienfaits ,</i>	262
<i>De la Conscience ,</i>	266
<i>De l'Agitation , &amp; de l'Inconstance de la Vie humaine ,</i>	271
<i>Des Occasions dangereuses ,</i>	276
<i>Des Jugemens des hommes ,</i>	279
<i>Des Souverains ,</i>	286
<i>De la Cour ,</i>	298
<i>Des Princes ,</i>	300
<i>De la Naissance ,</i>	302
<i>De l'Education ,</i>	304
<i>De la Jeunesse ,</i>	307
<i>Des Loix ,</i>	308
<i>Du Tems ,</i>	312
<i>Des anciens Philosophes ,</i>	316
<i>De l'Immortalité de l'ame ,</i>	321
<i>Du Sacerdoce ,</i>	328
<i>Des Prédicateurs ,</i>	344

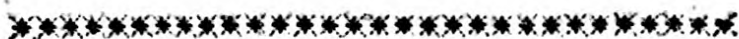
PENSÉES



# PENSÉES

SUR

## DIFFERENS SUJETS.



### DE L'EXISTENCE DE DIEU.



**Q**UEL lieu de la Terre pour-<sup>Paro-</sup>  
rions - nous parcourir , où <sup>phrase du</sup>  
nous ne trouvions par-tout <sup>Pseume</sup>  
sur nos pas les marques sen- <sup>VIII.</sup>  
sibles de l'Existence de Dieu ,  
& de quoi admirer la grandeur & la ma-  
gnificence de son nom ? Si des peuples  
sauvages ont pu laisser effacer l'idée que  
Dieu en avoit gravée dans leur ame , tou-  
tes les créatures qu'ils ont sous les yeux la  
portent écrite en caractères ineffaçables &  
si éclatans , qu'ils sont inexcusables de ne  
pas l'y reconnoître.

L'impie a beau se vanter qu'il ne con-  
noît pas Dieu , & qu'il ne trouve en lui-  
même aucune notion de son essence infi-



## 2 PENSÉES DIVERSES

nie ; c'est qu'il le cherche dans son cœur dépravé & dans ses passions , plutôt que dans sa raison. Mais qu'il regarde du moins autour de lui , il retrouvera son Dieu par-tout ; toute la terre le lui annoncera. Il verra les traces de sa grandeur , de sa puissance & de sa sagesse , imprimées sur toutes les créatures ; & son cœur se trouvera seul dans l'univers, qui n'annonce & ne reconnoisse pas l'Auteur de son être.

Dieu a gravé si visiblement dans tous les ouvrages de ses mains la magnificence de son nom , que les plus simples même ne sçauroient l'y méconnoître. Il ne faut pour cela ni des lumières sublimes , ni une science orgueilleuse ; les premières impressions de la raison & de la nature suffisent. Il ne faut qu'une ame qui porte encore en elle ces traits primitifs de lumière que Dieu a mis en elle en la créant , & qui ne les a pas encore obscurcis ou éteints par les ténèbres des passions , & par les fausses lueurs d'une abstruse & insensée philosophie.

Qu'est-il besoin de nouvelles recherches , & de spéculations pénibles , pour connoître ce qu'est Dieu ? nous n'avons qu'à lever les yeux en haut. Nous voyons l'immensité des cieux qui sont l'ouvrage de ses mains ; ces grands corps de lumière qui roulent si régulièrement & si majestueusement sur nos têtes , & auprès desquels la terre n'est qu'un atôme impercep-

DE L'EXISTENCE DE DIEU. §  
 tible. Quelle magnificence ! Qui a dit au  
 Soleil : Sortez du néant , & présidez au  
 jour ; & à la lune : Paraissez , & soyez le  
 flambeau de la nuit ? Qui a donné l'être  
 & le nom à cette multitude d'étoiles qui  
 décorent avec tant de splendeur le firma-  
 ment , & qui sont autant de soleils im-  
 menses attachés chacun à une espèce de  
 monde nouveau qu'ils éclairent ? Quel est  
 l'ouvrier dont la toute-puissance a pu opé-  
 rer ces merveilles , où tout l'orgueil de  
 la raison éblouie se perd & se confond ?  
 quel autre que le souverain Créateur de  
 l'Univers pourroit les avoir opérées ? Se-  
 roient-elles sorties d'elles-mêmes du sein  
 du hasard & du néant ! & l'impie sera-  
 t'il assez désespéré pour attribuer à ce qui  
 n'est pas , une toute-puissance qu'il ose  
 refuser à celui qui est essentiellement ,  
 par qui tout a été fait ?

Les peuples les plus grossiers & les plus  
 barbares entendent le langage des Cieux.  
 Dieu les a établis sur nos têtes comme  
 des hérauts célestes qui ne cessent d'an-  
 noncer à tout l'univers sa grandeur : leur  
 silence majestueux parle la langue de tous  
 les hommes & de toutes les Nations ; c'est  
 une voix entendue par-tout où la terre  
 nourrit des habitans. Qu'on parcoure  
 jusqu'aux extrémités les plus reculées de  
 la terre , & les plus désertes ; nul lieu  
 dans l'univers , quelque caché qu'il soit

*Para-  
 phrase du  
 Pseaume  
 XVIII.*

#### 4 PENSÉES DIVERSES.

au reste des hommes, ne peut se dérober à l'éclat de cette puissance qui brille au-dessus de nous dans les globes lumineux qui décorent le firmament. Voilà le premier livre que Dieu a montré aux hommes pour leur apprendre ce qu'il étoit : C'est-là où ils étudierent d'abord ce qu'il vouloit leur manifester de ses perfections infinies : c'est à la vuë de ces grands objets, que frappés d'admiration & d'une crainte respectueuse, ils se prosternoient pour en adorer l'Auteur tout-puissant. Il ne leur falloit pas des Prophètes pour les instruire de ce qu'ils devoient à sa majesté suprême ; la structure admirable des cieus & de l'univers le leur apprenoit assez. Ils laisserent cette religion simple & pure à leurs enfans ; mais ce précieux dépôt se corrompit entre leurs mains. A force d'admirer la beauté & l'éclat des ouvrages de Dieu, ils les prirent pour Dieu même : les astres qui ne paroissoient que pour annoncer sa gloire aux hommes, devinrent eux-mêmes leurs divinités. Insensés, ils offrirent des vœux & des hommages au Soleil & à la Lune, & à toute la milice du Ciel, qui ne pouvoient ni les entendre, ni les recevoir. Telle fut la naissance d'un culte impie & superstitieux qui infecta tout l'univers. La beauté de ces ouvrages fit oublier aux hommes ce qu'ils devoient à leur Auteur.

### DE L'EXISTENCE DE DIEU. §

Ce sont toujours les dons de Dieu eux-mêmes répandus dans la nature , qui nous éloignent de lui : nous y fixons notre cœur , & nous le refusons à celui dont la main bienfaisante répand sur nous ses largesses. Ses ouvrages & ses bienfaits , les biens , les talens du corps & de l'esprit font nos dieux ; c'est à eux seuls que se bornent tous nos hommages. Ils n'étoient destinés qu'à élever nos cœurs jusqu'à Dieu , par les sentimens continuels de l'amour & de la reconnoissance ; & l'unique usage que nous en faisons est de les mettre en sa place , & de les employer contre lui-même.

Que les impies qui se piquent de supériorité d'esprit & de raison , sont méprisables , de ne pas reconnoître la grandeur de Dieu dans la structure magnifique de ses ouvrages ! Ils sont frappés de la gloire des Princes & des Conquérans qui subjuguent les Peuples & fondent des Empires ; & ils ne sentent pas la toute-puissance de la main du Seigneur , qui seul a pu jeter les fondemens de l'univers. Ils admirent l'industrie & l'excellence d'un ouvrier qui a élevé des Palais superbes que le tems va dégrader & détruire ; & ils font honneur au hasard de la magnificence des Cieux , & ils ne veulent pas reconnoître un Dieu dans l'harmonie si constante & si régulier.

## 6 PENSÉES DIVERSES.

lière de cet ouvrage immense & superbe , que la révolution des tems & des années a toujours respecté , & respectera jusqu'à la fin. Les hommes de tous les siècles & de toutes les nations , instruits par la seule nature , y ont reconnu sa divinité & sa puissance ; & l'impie aime mieux démentir tout le genre humain , taxer de crédulité le sentiment universel , & ses premières lumières nées avec lui de préjugés de l'enfance , que se départir d'une opinion monstrueuse & incompréhensible , à laquelle ses crimes seuls , ces enfans de ténèbres , ont forcé sa raison d'acquiescer , & que ses crimes seuls ont pu rendre vraisemblable.

Si le Seigneur n'avoit montré qu'une fois aux hommes le spectacle magnifique des astres & des cieux , l'impie pourroit y soupçonner du prestige : il pourroit se persuader que ce sont-là de ces jeux de hasard & de la nature , de ces phénomènes passagers qui doivent leur naissance à un concours fortuit de la matière , & qui formés d'eux-mêmes , & sans le secours d'aucun être intelligent , nous dispensent de chercher les raisons & les motifs de leur formation & de leur usage. Mais ce grand spectacle s'offre à nos yeux depuis l'origine des siècles : la succession des jours & des nuits n'a jamais été interrompue , & a toujours eu un cours

DE L'EXISTENCE DE DIEU. 7  
 égal & majestueux, depuis qu'elle a été  
 établie pour la décoration de l'univers &  
 l'utilité des hommes : le premier jour qui  
 éclaira le monde publia la grandeur de  
 Dieu, par la magnificence de ce corps  
 immense de lumière qui commença à y  
 présider ; & il transmit avec son éclat  
 à tous les jours qui devoient suivre, ce  
 langage muet, mais si frappant, qui an-  
 nonce aux hommes la gloire du Seigneur,  
 & la puissance de son nom : les astres qui  
 présiderent à la première nuit, ont re-  
 paru & présidé depuis à toutes les au-  
 tres, & font passer sans cesse avec eux,  
 par la régularité perpétuelle de leurs mou-  
 vemens la connoissance de la sagesse &  
 de la majesté de l'ouvrier souverain qui  
 les a tirés du néant.



### DE LA PROVIDENCE.

Quelle idée aurions-nous de la Pro-  
 vidence dans le gouvernement de  
 l'Univers, si nous ne jugions de sa sagesse  
 & de sa justice, que par les diverses  
 destinées qu'elle ménage ici bas aux hom-  
 mes? Quoi ! les biens & les maux seroient  
 dispensés sur la terre, sans choix, sans  
 égard, sans distinction? le Juste gémiroit  
 presque toujours dans l'affliction & dans  
 la misère, tandis que l'impie vivroit en-

*Avent  
 Sermon  
 du L. Dim.*

8 PENSÉES DIVERSES.

vironné de gloire, de plaisirs & d'abondance ; & après des fortunes si différentes, des mœurs si dissemblables, tous deux tomberoient également dans un oubli éternel ?

*Mystères.*  
*Sermon*  
*de la Pu-*  
*ification*

Que le monde est grand, qu'il est magnifique ; que le gouvernement des Etats & des Empires offre à nos yeux de sagesse, d'ordre & de magnificence ; quand nous y voyons une Providence qui dispose de tout, depuis une extrémité jusqu'à l'autre, avec poids, avec nombre, avec mesure ; qui voit les événemens les plus éloignés dans leurs causes ; qui renferme dans sa volonté les causes de tous les événemens ; qui donne au monde des Princes & des Souverains, selon ses desseins de justice ou de miséricorde sur les Peuples ; qui donne la paix ou qui permet les guerres selon les vûes de sa sagesse ; qui donne aux Rois des Ministres sages, ou corrompus ; qui dispense les bons ou les mauvais succès, selon qu'ils deviennent plus utiles à la consommation de son ouvrage ; qui régle le cours des passions humaines ; & qui par des ménagemens inexplicables, fait servir à ses desseins la malice même des hommes ? Que le monde considéré dans ce point de vuë, & avec l'ouvrier souverain qui le conduit, est plein d'ordre, d'harmonie & de magnificence ! Mais si on en sépare la Pro-

DE LA PROVIDENCE. 9

vidence, & qu'on le regarde tout seul; si on n'y voit plus que les passions humaines, qui semblent mettre tout en mouvement; ce n'est plus qu'un chaos, qu'un théâtre de confusion & de trouble, où nul n'est à sa place; où l'impie jouit de la récompense de la vertu; où l'homme de bien a souvent pour partage l'abjection & les peines du vice; où les passions sont les seules loix consultées; où les hommes ne sont liés entre eux que par les intérêts mêmes qui les divisent; où le hasard semble décider des plus grands événemens; où les bons succès sont rarement la preuve & la récompense de la bonne cause; où l'ambition & la témérité s'élèvent aux premières places, que le mérite craint, & qu'on refuse au mérite; enfin où l'on ne voit point d'ordre, parce que l'on n'y voit que l'irrégularité des mouvemens, sans en comprendre le secret & l'usage.

Voilà le monde séparé de la Providence.

Quelle affreuse Providence, si toute la multitude des hommes n'étoit placée sur la terre, que pour servir aux plaisirs d'un petit nombre d'heureux qui l'habitent, & qui souvent ne connoissent point la main qui les comble de bienfaits!

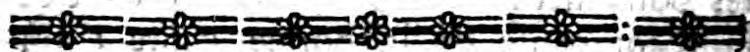
Les Grands seroient inutiles sur la terre, s'il ne s'y trouvoit des pauvres & des malheureux. Ils ne doivent leur élévation

*Petit Cas  
rême. Ser-  
mon du  
III. Dim.*



10 PENSÉES DIVERSES.

qu'aux besoins publics ; & loin que les peuples soient faits pour eux , ils ne sont eux-mêmes tout ce qu'ils sont que pour les Peuples. La Providence se décharge sur eux du soin des foibles & des petits. Tout ce qu'il y a de réel dans leur grandeur , c'est l'usage qu'ils en doivent faire pour ceux qui souffrent ; c'est le seul trait de distinction que Dieu ait mis en nous. Ils ne sont que les Ministres de sa bonté & de sa Providence ; & ils perdent le droit & le titre qui les fait grands , dès qu'ils ne veulent l'être que pour eux-mêmes.



DE LA VÉRITÉ.

*Avant.  
Sermon  
de l'Épi-  
phanie.*

**L**A Vérité est une règle éternelle , cette lumière intérieure , sans cesse présente au-dedans de nous , qui nous montre sur chaque action , ce qu'il faut faire ou ce qu'il faut éviter ; qui éclaire nos doutes , qui juge nos jugemens , qui nous approuve ou qui nous condamne en secret , selon que nos mœurs sont conformes ou contraires à sa lumière ; & qui plus vive ou plus lumineuse en certains momens , nous découvre plus évidemment la voie que nous devons suivre.

*Paneg. de  
S. Jean-  
Baptiste.*

Telle est la destinée de la Vérité : elle est presque toujours odieuse , parce qu'elle ne nous est presque jamais favorable. Les

DE LA VÉRITÉ. II

Grands, sur-tout, font comme une profession publique de la haïr, parce que d'ordinaire elle les rend eux-mêmes très-haïssables. Ils lui donnent toujours les noms odieux d'imprudenc & de témérité, parce que l'adulation seule usurpe auprès d'eux le nom glorieux de la vérité : trop heureux, dans la dépravation des mœurs où nous vivons, de trouver encore des hommes qui osent la leur dire ; mais encore plus à plaindre aussi, de ne la connoître que pour la mépriser, & de se croire au-dessus de la vérité, parce qu'ils se voyent au-dessus de tous ceux qui la leur annoncent.

La Vérité a des charmes dont un bon cœur a peine à se défendre : elle force en sa faveur une raison saine & épurée ; elle met tôt ou tard un esprit sage & élevé dans ses intérêts. Les passions peuvent éblouir pendant quelque tems, les exemples peuvent entraîner, les discours de l'impiété & du libertinage peuvent étourdir ; mais enfin la Vérité perce le nuage & prend la place, dans un bon esprit, de tout le frivole qui l'avoit amusé. Lassé d'avoir couru long-tems après le songe & la chimère, on veut quelque chose de sûr & de réel ; & on ne le trouve que dans la Religion, dans la vérité de ses maximes, & la magnificence de ses promesses. Il n'y a qu'un esprit faux & superficiel qui

Carême  
Second  
Sermon  
du Mercredi des  
Cendres.

12 PENSÉES DIVERSES.

puisse demeurer jusqu'à la fin dans l'illusion ; le monde ne peut séduire pour toujours , que des hommes sans réflexion & sans caractère : il regarde lui-même comme tels , ceux qui n'ont pas sçu mettre quelques jours sérieux dans toute leur course , quelqu'intervalle entre la vie & la mort. Le goût du frivole qui nous avoit fait d'abord applaudir , dès que l'âge ne l'excuse plus , nous rend enfin méprisables.

*Avent.  
Sermon  
de l'Épi-  
phanie.*

Les uns font de la Vérité un sujet de contention & de vaine philosophie ; les autres , pas encore d'accord avec eux-mêmes , souhaitent , ce semble , la connoître ; mais ils ne la cherchent pas comme il faut , parce qu'au fond ils seroient fâchés de l'avoir trouvée.

*Catême.  
Sermon  
du Ven-  
dredi St.*

La connoissance de la Vérité est rarement pour les Grands une affaire sérieuse : les discours qu'ils tiennent là-dessus , sont plutôt des discours oiseux , que des desirs de s'instruire. S'ils consultent quelquefois , c'est moins pour connoître leurs devoirs , que pour chercher des suffrages à leurs passions. Les vérités désagréables ne viennent jamais jusqu'à eux , parce que personne ne les aime assez pour oser leur déplaire , & que par les bienfaits dont ils récompensent ceux qui les trompent , ils méritent d'être trompés.

*Avent.  
Sermon  
de l'Épi-  
phanie.*

Ce qui fait que la Vérité se montre presque toujours inutilement à nous , c'est

que nous n'en jugeons pas par les lumières qu'elle laisse dans notre ame, mais par l'impression qu'elle fait sur le reste des hommes au milieu desquels nous vivons. Nous ne consultons pas la Vérité dans notre cœur, nous ne consultons que l'idée qu'en ont les autres. Ainsi, en vain mille fois sa lumière nous éclaire, le premier coup d'œil que nous jettons ensuite sur l'exemple des autres, répand un nouveau nuage sur notre cœur. Dans ces momens heureux où nous ne consultons la Vérité que dans notre propre conscience, nous nous condamnons : un moment après, ne consultant plus que l'exemple commun, nous nous justifions ; nous nous défions de la vérité que l'exemple commun contredit ; nous la retenons dans l'injustice, nous la sacrifions à l'erreur & à l'opinion publique : elle nous devient suspecte, parce qu'elle nous choisit tout seuls pour nous favoriser de sa lumière ; & c'est la singularité même de son bienfait qui nous rend ingrats & rebelles.

Les puissans de la terre veulent être souverains par-tout. On diroit que la vérité est de leur ressort : il faut qu'elle se trouve, quelque part qu'ils veuillent la placer. Ils ne sçavent pas avoir tort ; & leur opposer la raison, c'est presque se rendre coupable du crime de félonie. L'air même qu'on respire auprès d'eux, a je ne

*Panegyris  
de S. Thomas  
d'Aquin.*

#### 14 PENSÉES DIVERSES.

çais quoi de malin qui dérange toute la constitution de l'esprit. Tel, qui loin de la grandeur, & dans l'obscurité de la Province, s'applaudit en secret de son désintéressement, ne retrouve plus cette même force & ce même courage, dès qu'il est une fois exposé au grand jour. On plie la loi, on l'ajuste au tems, à l'humeur, au besoin : on n'a point de sentimens propres, on n'a que les sentimens de ceux auxquels il est avantageux de plaire.

*Petit Ca-  
vème. Ser-  
mon du  
Vendredi  
Saint.*

On ne mérite les réponses de la Vérité, que lorsque c'est le desir de la connoître qui l'interroge ; & c'est dans le cœur de ceux qui parlent & disputent le plus sur la Vérité, qu'elle est d'ordinaire plus effacée. On l'a déjà trouvée, quand on la cherche de bonne-foi. Il ne faut pour la trouver, ni creuser dans les abîmes, ni s'élever au-dessus des airs, il ne faut que l'écouter au-dedans de nous-mêmes ; un cœur innocent & docile entend d'abord sa voix. Les doutes & les recherches que forme l'orgueil, loin de la rapprocher de nous, ferment les yeux à sa lumière : elle aveugle les sages, & les juges orgueilleux de ses mystères, & ne se communique qu'à ceux qui font gloire d'en être les disciples. La soumission est la source des lumières ; plus on veut raisonner, plus on s'égare : la raison une fois sortie des regles, ne trouve plus rien qui

DE LA VÉRITÉ. 7 19

l'arrête; plus elle avance, plus elle se creuse de précipices.

Un Prince véritablement grand, n'aime que la Vérité dans les autres, & nul intérêt n'entre jamais dans son ame, en concurrence avec elle; elle lui paroît le premier devoir de l'homme, & le titre le plus glorieux du Prince. Il laisse aux ames vulgaires les déguisemens & les finesses utiles, ou pour nous parer d'une gloire que nous n'avons pas, ou pour cacher nos défauts véritables: toutes ses paroles sont dictées par la Vérité même; il ne trouve de beau dans les hommes que la Vérité. Il ne cherche point ses amis parmi les flatteurs; son rang même lui est souvent à charge, par les ménagemens qu'on s'impose devant lui; & tout son plaisir est d'entendre parler les hommes naturellement, & se montrer tels qu'ils sont: plaisir assez inconnu aux Grands, qui ne voyent des hommes que la surface, & qui n'en aiment souvent que le faux.

L'esprit du monde est un esprit de souplesse & de ménagement: comme l'amour propre en est le principe, il ne cherche la Vérité qu'autant que la Vérité lui peut plaire; nous n'avons qu'à nous juger de bonne-foi, pour convenir que c'est-là notre caractère. Toute notre vie n'est qu'une suite de ménagemens & de complaisances; par-tout nous sacrifions les lu-

*Oraison  
funéb. du  
Prince de  
Conty.*

*Mystères  
Serm. de  
la Pente-  
côte.*

16 PENSÉES DIVERSES.

mières de notre conscience aux erreurs & aux préjugés de ceux avec qui nous vivons. Nous connoissons la Vérité ; & cependant nous la retenons dans l'injustice ; nous applaudissons aux maximes qui la combattent ; nous n'osons résister à ceux qui la condamnent ; nous donnons tous les jours à la flatterie & au desir de ne pas déplaire, mille choses que notre conscience nous reproche, & d'où notre goût même nous éloigne ; en un mot, nous ne vivons pas pour nous-mêmes & pour la Vérité, nous vivons pour les autres & pour la vanité : & de-là vient que dès que la Vérité est en concurrence avec quelques-unes de nos passions, & qu'il faut leur donner atteinte en se déclarant pour elle, nous l'abandonnons, nous nous ménageons, nous dissimulons ; ainsi toute notre vie se passe à déférer aux autres, à nous accommoder à leurs passions, à suivre leurs exemples. La complaisance est le grand ressort de toute notre conduite, & n'ayant peut-être point de vice à nous, nous devenons coupables de ceux de tous les autres.

Petit Ca-  
vème Ser-  
mon du  
Dim. des  
Rameaux

Plus on aime la Vérité, plus tout ce qui se couvre de ses apparences peut nous séduire. La vertu simple & sincère, juge des autres par elle-même. C'est presque toujours notre obliquité qui nous instruit à la défiance. On est moins en garde con-  
tre

tre la fraude & l'artifice, quand on n'a jamais fait usage que de la droiture & de la simplicité; & les gens de bien sont plus exposés à être surpris, parce qu'ils ignorent eux-mêmes l'art de surprendre.

Ce sont les Grands, sur-tout, qui doivent craindre les préjugés & la surprise: outre que les suites en sont plus dangereuses, c'est qu'ils sont d'autant plus susceptibles de préjugés, qu'ils aiment moins la peine de l'examen, & l'embarras de la défiance; & qu'ils trouvent plus court & plus aisé de juger sur ce qu'on leur dit, que de l'approfondir & de s'en convaincre.

Mais c'est l'obstination dans les préjugés qui rend le mal plus incurable. Il ne leur est pas honteux d'avoir pu être surpris; comment pourroient-ils s'en défendre? tout ce qui les environne presque, s'étudie à les tromper. Est-il étonnant que l'attention se relâche quelquefois, & qu'ils puissent se laisser séduire? L'artifice est plus habile & plus persévérant que la défiance; il prend toutes les formes, & met à profit tous les momens; & quand tous ceux presque qui nous approchent ont intérêt que nous nous trompions, nos précautions elles-mêmes les aident souvent à nous conduire au piège.

A nous entendre, nous aimons la Vérité, nous voulons qu'on nous la fasse

*Aventu*  
Serm. de  
l'Épiphanie



## 18 PENSÉES DIVERSES.

connoître ; mais une preuve que ce n'est là qu'un vain discours , c'est que sur tout ce qui regarde cette passion chérie , que nous avons sauvée du débris de toutes les autres , tous ceux qui nous environnent gardent un profond silence. Nos amis se taisent , nos supérieurs sont obligés d'user de ménagement , nos inférieurs sont en garde , & prennent des précautions continuelles ; on ne nous parle qu'avec des adoucissements qui tirent un voile sur notre plaie ; nous sommes presque les seuls à ignorer notre misère ; tout le monde la voit , & personne n'oseroit nous la faire voir à nous-mêmes. On sent bien que nous ne cherchons pas la Vérité de bonne-foi , & que la main qui nous découvreroit notre plaie , loin de nous guérir , ne réussiroit qu'à nous faire une plaie nouvelle. On perd tout son mérite auprès de nous , dès qu'on nous a fait connoître à nous-mêmes. Auparavant on étoit éclairé , prudent , charitable , on avoit tous les talens propres à s'attirer l'estime & la confiance ; mais depuis qu'on nous a parlé sans feinte , on est déchu dans notre esprit de toutes ces grandes qualités ; le zèle n'est plus qu'une humeur ; la charité qu'une ostentation , ou une envie de tout censurer & de tout contredire ; la Vérité, qu'un phantôme qu'on prend pour elle. Ainsi souvent convaincus en secret de l'injustice

de nos passions, nous voudrions que les autres en fussent les approbateurs : forcés par le témoignage intérieur de la Vérité de nous les reprocher à nous-mêmes, nous ne pouvons souffrir qu'on nous les reproche : nous sommes blessés que les autres se joignent à nous contre nous-mêmes ; & par une corruption de cœur pire peut-être que nos passions elles-mêmes, ne pouvant éteindre la Vérité au fond de notre cœur, nous voudrions l'éteindre dans le cœur de tous ceux qui nous approchent.

On n'a pas de peine à se soumettre à la Vérité quand on l'aime : mais l'amour de la Vérité est un amour humble & docile. L'orgueil nous fait souvent mettre nos fausses lumières à la place de la Vérité ; nous croyons l'aimer, & nous n'aimons que nos préjugés & nos propres pensées ; nous croyons tout sacrifier pour elle, & nous ne sommes les victimes que de notre orgueilleux entêtement.

*Pavane  
du Pf.  
XVIIIe*



DE LA RELIGION.

**D**IEU ne peut se manifester aux hommes, que pour leur apprendre ce qu'il est, & ce que les hommes lui doivent ; & la Religion n'est proprement qu'une lumière divine qui découvre Dieu à l'homme, & qui règle les devoirs de

*Avent  
Serm. de  
la Circon-  
cision.*

20 PENSÉES DIVERSES.

l'homme envers Dieu. Soit que le Très-Haut se montre lui-même à la terre, soit qu'il remplisse de son esprit des hommes extraordinaires; la fin de toutes ces démarches ne peut être que la connoissance & la sanctification de son Nom dans l'univers, & l'établissement d'un culte où l'on rende à lui seul ce qui n'est dû qu'à lui seul.

*Carême.  
Serm. du  
Jeudi a-  
près les  
Cendres.*

L'ancienneté en matière de Religion, est un caractère que la raison respecte; & l'on peut dire qu'une croyance consacrée par la Religion des premiers hommes, & par la simplicité des premiers tems, forme déjà un préjugé en sa faveur. Ce n'est pas que le mensonge ne se glorifie souvent des mêmes titres, & qu'il n'y ait parmi les hommes de vieilles erreurs, qui semblent disputer avec la vérité de l'ancienneté de leur origine; mais à qui veut en suivre l'histoire, il n'est pas mal aisé de remonter jusqu'à leur naissance: la nouveauté se trouve toujours le caractère le plus constant & le plus inséparable de l'erreur.

*Petit Ca-  
rême. Ser-  
mon du  
II. Dim.*

La Religion est la fin de tous les desseins de Dieu sur la terre; tout ce qu'il a fait ici bas, il ne l'a fait que pour elle. Tout doit servir à son agrandissement; les vertus & les vices, les Grands & le Peuple, les bons & les mauvais succès, l'abondance ou les calamités publiques, l'é-

lévation ou la décadence des Empires , tout enfin doit coopérer à sa formation & à son accroissement. Les Tyrans l'ont purifiée par les persécutions ; les incrédules & les libertins l'éprouvent & l'affermissent par les scandales ; les justes sont les témoins de sa foi ; les Pasteurs , les dépositaires de sa doctrine ; les Princes & les Puissances , les Protecteurs de sa vérité.

L'histoire de la naissance de la Religion des Chrétiens , est l'histoire de la naissance du monde même. Les autres Religions qui se sont vantées d'une origine plus ancienne , ne nous ont donné pour garans de leur antiquité , que des récits fabuleux qui tomboient d'eux-mêmes. Ils ont défiguré l'histoire du monde par un chaos de siècles innombrables & imaginaires , dont il n'est resté aucun événement à la postérité ; & que l'histoire du monde n'a jamais connus. Les Auteurs de ces grossières fictions n'ont écrit que plusieurs siècles après les faits qu'ils nous racontent ; & c'est tout dire que d'ajouter que cette Théologie fut le fruit de la Poésie , & les inventions de cet art , le plus solide fondement de leur Religion.

Ce seroit dégrader l'Évangile & adopter les anciens blasphêmes de ses ennemis , de la regarder comme la Religion du Peuple , & une secte de gens obscurs. Il est vrai que les Césars & les Puissans

*Carême  
Serm. du  
Jeudi a-  
près les  
Cendres.*

*Petit Ca-  
rême. Ser-  
mon du  
II. Dim.*

22 PENSÉES DIVERSES.

du siècle n'y crurent pas d'abord ; mais ce n'est pas que sa doctrine réprouvât leur état , elle ne réprouvoit que leurs vices. Il falloit même montrer au monde que la puissance de Dieu n'avoit pas besoin de celle des hommes ; que le crédit & l'autorité du siècle étoit inutile à une doctrine descendue du Ciel ; qu'elle se suffisoit à elle-même pour s'établir dans l'univers ; que toutes les puissances du siècle en se déclarant contre elle , & en la persécutant , devoient l'affermir ; & que si elle n'eût pas eu d'abord les Grands pour ennemis , elle eût manqué du principal caractère qui les rendit ensuite ses disciples.

*Cavéme.  
Serm. du  
Jeudi a-  
près les  
Cendres.*

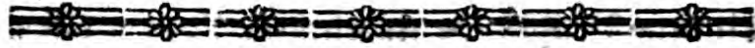
S'il y a une véritable Religion sur la terre , elle doit être la plus ancienne de toutes : elle doit être le premier & le plus essentiel devoir de l'homme envers le Dieu qui veut être honoré : il faut que ce devoir soit aussi ancien que l'homme ; & comme il est attaché à sa nature , il doit , pour ainsi dire , être né avec lui ; & voilà le caractère qui distingue la Religion des Chrétiens , des superstitions & des sectes. C'est la plus ancienne Religion qui soit au monde. Les premiers hommes , avant qu'un culte impie se fût taillé des divinités de bois & de pierre , adorèrent le même Dieu que nous adorons , lui dressèrent des Autels , lui offrirent des sacri-

lices , attendirent de sa libéralité la récompense de leur vertu , & de sa justice le châtiment de leur désobéissance.

Suivons l'histoire des superstitions de chaque Peuple & de chaque Pays ; elles ont duré un certain nombre d'années , & tombé ensuite avec la puissance de leurs sectateurs. Rappelons-nous l'histoire de ces premiers Conquérens ; ils vainquoient les dieux des Peuples en vainquant les Peuples eux-mêmes ; & abolissoient leur culte , en renversant leur domination. La Religion de nos peres , toute seule , se maintint dès le commencement ; survêcut à toutes les sectes ; & malgré les diverses fortunes de ceux qui en ont fait profession , passa toujours du pere aux enfans , & ne peut jamais être effacée du souvenir des hommes.

Le Peuple fidèle a presque toujours été foible , opprimé , persécuté. Tantôt esclave , tantôt fugitif , tantôt tributaire , il vit mille fois la Chaldée , l'Assyrie , Babylone , les Puissances les plus formidables de la terre , tout l'univers conjurer sa ruine , & l'extinction entière de son culte. Mais ce Peuple si foible , opprimé en Egypte , errant dans un désert , transporté depuis , & captif dans des Provinces étrangères , n'a jamais pu être exterminé , tandis que tant d'autres plus puissans ont suivi la destinée des choses

humaines ; & son culte a toujours subsisté avec lui , malgré tous les efforts que chaque siècle a fait presque pour le détruire.



### DU CULTE EXTERIEUR.

*Cavéme.  
Serm. du  
Merc. de  
la III. Se-  
maine.*

**N**OTRE ame enveloppée dans les sens , ne peut presque plus se passer de leur ministère. Il faut à notre Culte des objets sensibles qui aident notre attention. Telle est la Religion de la terre ; ce sont des symboles , des ombres , des énigmes qui nous fixent.

Ce n'est pas l'hérésie seule qui a prétendu borner tout le Culte à l'intérieur , & regarder toutes les pratiques sensibles comme des superstitions populaires , ou des dévotions inutiles ; on peut dire que cette orgueilleuse erreur a régné de tout tems dans le monde. Nous entendons dire tous les jours que la véritable piété est dans le cœur ; qu'on peut être homme de bien , juste , sincère , humain , généreux , sans lever l'étendard , sans se faire un monstre d'un vain discernement de viandes dont la santé peut souffrir , parce que ce n'est pas ce qui entre par la bouche qui fouille l'homme , mais ce qui sort du cœur ; sans une exactitude puérile sur certaines pratiques que les Cloîtres , plutôt que les Apôtres , ont introduites dans

DU CULTE EXTERIEUR. 25  
dans la Religion. Mais comme il est visible que ceux qui tiennent ce langage ne donnent pas à Dieu les dehors, il faut pour se calmer, qu'ils tâchent de se persuader que les dehors ne sont pas nécessaires, & qu'ils se retranchent sur le cœur qui ne nous est jamais connu à nous mêmes, & sur lequel il est bien plus aisé à chacun de se méprendre.

Toute Religion qui se borneroit à de purs dehors, & qui ne régleroit pas le cœur & les affections, seroit indigne de l'Être suprême, ne lui rendroit pas la principale gloire & le seul hommage qu'il desire, & devroit être confondue avec ces vaines Religions du paganisme, dont les hommes furent les inventeurs, qui n'imposoient à la superstition des Peuples que des hommages publics, & des cérémonies bizarres qui ne régloient point l'intérieur, & laissoient au cœur toute sa corruption, parce qu'elles ne pouvoient ni la guérir, ni même la connoître.

Un culte extérieur & superficiel ne seroit pas digne de Dieu, lui qui est le Dieu Paraphr. du Ps. XVIII. des cœurs, & qu'on ne peut honorer qu'en l'aimant. Il ne compte pour de véritables hommages que ceux que le cœur lui rend.

Compterions-nous pour beaucoup les apparences d'amitié que le cœur dément ? Carême. Serm. du Mercr. de la III. Semaine.  
Les faux empressements de ceux qui ne



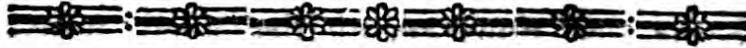
26 PENSÉES DIVERSES.

nous aiment pas , & que nous connoissons même pour nos ennemis , nous touchent-ils beaucoup , & ne nous sont-ils pas à charge ? Nous n'estimons dans les hommes que les sentimens intimes & réels qu'ils ont pour nous ; nous passons même sur l'irrégularité des manières , pourvu que nous soyons assurés du fond. Nous voulons qu'on nous aime , nous ne comptons pour rien les dehors , nous ne nous payons que du cœur , nous ne pardonnons pas même le plus léger défaut de sincérité ; croyons-nous que Dieu soit moins sensible & moins délicat que l'homme ? croyons-nous qu'il se paye d'un vain extérieur & des simples bienséances ?

Tout le Culte extérieur doit se rapporter au renouvellement du cœur , comme à sa fin principale. Toute pratique sainte qui subsiste toujours avec nos passions , qui ne touche point à nos haines , à nos jalousies , à notre ambition , à nos attachemens , à notre paresse , est plutôt une dérision de la vertu , qu'une vertu même.

Les hommes sont si réels & si vrais dans leurs plaisirs & dans leurs passions , dans leurs projets de fortune , dans leurs haines , dans leurs animosités , dans leurs jalousies ! C'est là que le cœur va toujours plus loin que l'action extérieure. Ils ne sont faux que dans la Religion : c'est-à-dire , ils donnent à la figure du monde la

vérité & la réalité de leurs affections, & ils n'en donnent que la figure à la vérité de la Loi de Dieu, & à la réalité de ses promesses.



DE LA LOI DE DIEU.

**D**IEU a renfermé dans la pratique de sa Loi tout ce qui pouvoit rendre les hommes heureux sur la terre. Que les préceptes de cette Loi sont purs ! qu'ils sont saints & dignes de l'homme ! Ils ne ressemblent pas au faste des leçons & des dogmes des Philosophes, qui ne prêchoient que l'orgueil, & ne régloient que les dehors capables d'attirer des louanges à leurs superbes sectateurs. La Loi de Dieu régle le cœur ; elle en corrige les affections vicieuses ; elle change réellement l'homme, & le rend tel au-dedans qu'il paroît au-dehors.

*Paraphr.  
du Ps.  
XVIII.*

En vain nous livrons-nous quelquefois à toute l'amertume de la haine & de la vengeance, nous sentons bientôt que ce plaisir cruel n'est pas fait pour le cœur de l'homme ; que c'est se punir soi-même que de haïr : & en revenant à nous-mêmes après les emportemens de la passion, nous retrouvons au-dedans de nous un fond d'humanité qui en défavouë la violence, qui nous fait comprendre que la douceur

*Carême.  
Serm. du  
Dim. de  
la Passion.*

& la bonté étoient nos premiers penchans ; & qu'en nous ordonnant de nous aimer les uns les autres , la Loi de Dieu n'a fait que consulter les sentimens les plus droits & les plus raisonnables de notre cœur , & nous réconcilier avec nous-mêmes.

*Paraphr.  
du Ps.  
XVIII.*

Les Docteurs d'une science orgueilleuse promettoient la sagesse à leurs disciples. Quelle sagesse , grand Dieu ! qui laissoit à l'homme toutes ses misères , & ne se proposoit que de le rendre estimable aux yeux des autres hommes. Quelle sagesse ! qui étoit l'ouvrage pénible de l'orgueil & des recherches curieuses & inutiles de l'esprit. La véritable sagesse ne se trouve que dans l'observance de la Loi de Dieu. Ce ne sont pas les sçavans seuls & les génies sublimes qui ont droit d'y prétendre ; elle devient le partage des simples & des ignorans , comme des plus doctes ; elle est communiquée aux Petits comme aux Grands , aux Souverains comme aux Sujets , au Grec comme au Scythe , aux Barbares comme aux Romains & aux Peuples les plus polis. Elle rend témoignage à la fidélité des promesses du Seigneur , & de son amour pour les hommes ; & loin que les sciences & les dignités y donnent plus de droit , il faut devenir humble & petit pour parvenir à cette sublime sagesse , & en être un disciple accompli.

Nous sentons au fond de nos cœurs, Carême.  
Serm. du  
Dim. de  
la Passion.  
 que la Loi de Dieu n'ordonne rien qui  
 ne soit conforme aux véritables intérêts  
 de l'homme ; que rien ne convient mieux  
 à la créature raisonnable, que la dou-  
 ceur, l'humanité, la tempérance, & tou-  
 tes les vertus recommandées dans l'E-  
 vangile ; que les passions interdites par la  
 Loi, sont la seule source de tous nos trou-  
 bles ; que plus nous nous éloignons de la  
 regle & de la Loi, plus nous nous éloi-  
 gnons de la paix & du repos du cœur ; &  
 que le Seigneur, en nous défendant de  
 nous livrer aux passions vives & injustes,  
 nous a défendu seulement de nous livrer  
 à nos propres tyrans, & n'a voulu que  
 nous rendre heureux en nous rendant fi-  
 déles.

Les doctrines humaines laissoient tou- Paraphr.  
du Ps.  
XVIII.  
 jours des doutes & des ténèbres dans l'es-  
 prit. Elles laissoient au cœur ses inquié-  
 tudes & sa tristesse, parce qu'elles y lais-  
 soient toutes ses passions : mais la Loi du  
 Seigneur, en bannissant du cœur toutes  
 les affections criminelles, en bannit le  
 trouble, & y rétablit la tranquillité.  
 L'homme livré à ses passions, est en proie  
 à mille ennemis secrets qui le troublent &  
 qui le déchirent : son ame est le séjour  
 affreux de l'ennui, des remords cruels,  
 des plus tristes agitations. La paix est le  
 fruit de l'innocence seule, & l'innocence

30 PENSÉES DIVERSES.

est un bienfait que l'homme ne peut devoir qu'à l'amour & à la pratique de la Loi de Dieu. C'est elle qui fait tout notre bonheur sur la terre, parce que c'est elle qui rétablit l'ordre dans nos cœurs, & avec l'ordre, la paix & la joie qui en sont inséparables.

*Carême*  
*Serm. du*  
*Dim. de*  
*la Passion.*

Parcourons tous les préceptes de la Loi, nous sentirons qu'ils ont un rapport nécessaire avec le cœur de l'homme; que ce sont des regles fondées sur une profonde connoissance de ce qui se passe au dedans de nous; qu'elle ne renferme que les remèdes de nos maux les plus secrets, & les secours de nos penchans les plus justes. Les Payens eux-mêmes, en qui toute vérité n'étoit pas encore éteinte, rendoient cette gloire à notre morale. Ils étoient forcés d'admirer la sagesse de ses préceptes, la nécessité de ses défenses, la sainteté de ses conseils, le bon sens & l'élevation de toutes ses regles. Ils étoient surpris de trouver dans les discours de Jesus-Christ, une philosophie plus sublime que dans les Ecoles de Rome & de la Grèce; & ne pouvoient comprendre que le Fils de Marie eût mieux connu les devoirs, les desirs, les penchans secrets du cœur de l'homme, que Platon & tous ses disciples.

*Paraphr.*  
*du Ps.*  
*XVIII.*

Les sciences humaines engageoient les hommes dans des recherches continuel-

les & laborieuses , qui n'aboutissoient jamais qu'à augmenter leurs inquiétudes & leurs doutes. Chaque chef de secte se glorifioit d'avoir trouvé la vérité : ils se la disputoient les uns aux autres , & leurs disputes elles-mêmes montroient assez que nul d'eux ne l'avoit trouvée. Aussi ce n'est pas aux efforts orgueilleux de l'esprit qu'elle étoit promise ; plus les hommes ont travaillé à sa recherche par cette voie , plus ils s'en sont éloignés. La Loi seule du Seigneur pouvoit éclairer tous les esprits. La vérité , si long-tems inutilement recherchée , s'y montre au premier coup d'œil ; il ne faut que l'aimer pour la connoître.

Il n'y a de désirable sur la terre , que la docilité humble & constante aux oracles de la Loi de Dieu. La fausse gloire où l'on peut parvenir en les combattant , se change tôt ou tard en opprobre. Tous les trésors de la terre deviendroient le prix de notre indocilité & de nos prévarications , que ce ne seroient que des morceaux de bouë que nous amasserions sur nos têtes , & qui saliroient tout l'éclat de nos talens. L'or & les pierres précieuses peuvent embélir le corps , mais elles n'enrichissent pas l'ame ; les plaisirs des sens peuvent nous surprendre , mais ils ne feroient nous satisfaire ; ils laissent toujours un vuide & un aiguillon dans le

cœur. Il n'est que la douceur qui accompagne l'innocence, qui mette dans notre ame une paix & une joie supérieures à tous les plaisirs, & à toutes les vaines félicités de la terre.

Les doctrines humaines varient sans cesse ; les disciples ajoutent aux découvertes de leurs maîtres : mais la Loi du Seigneur est toujours la même. Le ciel & la terre passeront, les siècles & les mœurs changeront ; les monumens de l'orgueil seront détruits, on en élèvera d'autres sur leurs ruines ; la révolution des tems effacera les titres & les inscriptions les plus superbes, mais elle n'effacera jamais un seul point de la divine Loi. C'est le caractère de la seule vérité, de demeurer toujours la même. Cette immutabilité l'a toujours justifiée, & la défend contre toutes les entreprises de l'erreur & de la nouveauté : elle rend toujours inexculpables les enfans de rébellion & d'indocilité qui ont abandonné la stabilité de sa doctrine, & se sont laissé entraîner à tout vent des doctrines flottantes & étrangères.

*Carême.  
Serm. du  
Dim de la  
Passion.*

En vain nous plongeons nous dans les voluptés brutales & sensuelles, & cherchons-nous avec fureur tout ce qui peut satisfaire des penchans insatiables de plaisir ; nous sentons bientôt que le dérèglement nous mène trop loin, pour être conforme à la nature ; que tout ce qui

nous assujettit & nous tyrannise , renverse l'ordre de notre première institution ; & que la Loi , en nous interdisant les passions voluptueuses , n'a fait que pourvoir à la tranquillité de notre cœur , & nous rendre toute son élévation & toute sa noblesse.



### DES DIVINES ÉCRITURES.

**D**ANS les histoires que les hommes nous ont laissées , on n'y voit agir que les hommes. Ce sont les hommes qui remportent des victoires , qui prennent des villes , qui subjuguent les Empires ; qui détronent les Souverains , qui s'élevont eux-mêmes à la suprême puissance : Dieu n'y paroît nulle part , les hommes en sont les seuls acteurs. Mais dans l'histoire des Livres saints , c'est Dieu seul qui fait tout : Dieu seul qui fait regner les Rois , qui les place sur le trône , ou qui les en dégrade : Dieu seul qui combat les ennemis , qui renverse les villes , qui dispose des Etats & des Empires , qui donne la paix & qui suscite les guerres. Dieu seul paroît dans cette Histoire divine : il en est , si je l'ose ainsi dire , le seul Héros ; les Rois & les Conquérans n'y paroissent que comme les ministres de ses volontés. Enfin ces Livres divins tirent le voile de

*Carême.  
Serm. du  
Jeudi a-  
près les  
Cendres.*



34 PENSÉES DIVERSES.

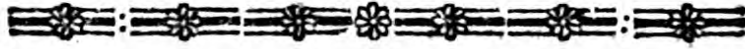
la Providence. Dieu qui se cache dans les autres événemens rapportés dans nos histoires , paroît à découvert dans ceux-ci : & c'est dans ce Livre seul que nous devons apprendre à lire les histoires que les hommes nous ont laissées.

Les Livres saints , qui ont conservé la Religion jusqu'à nous , renferment les premiers monumens de l'origine des choses. Ils sont eux-mêmes plus anciens que toutes les productions fabuleuses de l'esprit humain , qui amuserent si tristement depuis la crédulité des siècles suivans : & comme l'erreur naît toujours de la vérité , & n'en est qu'une vicieuse imitation , c'est dans les principaux traits de cette histoire divine , que les fables du paganisme trouverent leur fondement : de sorte que l'on peut dire qu'il n'est pas jusqu'à l'erreur , qui ne rende par-là hommage à l'ancienneté & à l'autorité de nos saintes Ecritures.

La bonne-foi de Moyse paroît dans la naïveté de son Histoire. Il ne prend point de précautions pour être cru , parce qu'il suppose que ceux pour qui il écrit n'en ont pas besoin pour croire , & qu'il ne raconte que des faits publics parmi eux , plutôt pour en conserver la mémoire à leurs descendans , que pour les en instruire eux-mêmes.

On ne cache point mystérieusement

DES DIVINES ECRITURES. 35  
au Peuple les Livres saints , de peur qu'il n'en découvrit la fausseté , comme ces vains Oracles des Sybiles resserrés avec soin dans le Capitole , fabriqués pour soutenir l'orgueil des Romains , exposés aux yeux des seuls Pontifes , & produits de tems en tems par morceaux pour autoriser dans l'esprit du Peuple , ou une entreprise périlleuse ou une guerre injuste. Ici les Livres prophétiques étoient la lecture journalière de tout un Peuple : les jeunes & les vieillards , les femmes & les enfans , les Prêtres & les hommes du commun , les Rois & les sujets devoient les avoir sans cesse entre les mains ; chacun avoit droit d'y étudier ses devoirs , & d'y découvrir ses espérances. Loin de flatter leur orgueil , ils ne leur parloient que de l'ingratitude de leurs peres : ils leur annonçoient à chaque page des malheurs , comme le juste châtiment de leurs crimes ; ils reprochoient aux Rois , leurs dissolutions ; aux Pontifes , leurs injustices ; aux Grands , leurs profusions ; au Peuple , son inconstance & son incrédulité , & cependant ces Livres saints lui étoient chers ; & par les oracles qu'ils y voyoient s'accomplir tous les jours , ils attendoient avec confiance l'accomplissement de ceux dont tout l'univers est aujourd'hui témoin.



## DE L'ÉGLISE.

*Parabhr.  
du Pseaume  
IX.*

ON ne peut trop admirer les merveilles que Dieu a opérées dans tous les tems , pour empêcher que les portes de l'Enfer ne prévalussent contre son Eglise. Il ne leur a opposé d'abord que des hommes simples & obscurs , mais remplis de son esprit , de force & de sagesse ; & ils ont élevé sur les débris des Autels profanes , soutenus de toute la puissance des Césars , & des Nations les plus formidables répandues dans tout l'univers ; ils ont élevé eux seuls l'opprobre de la Croix & le signe adorable du salut de tous les hommes.

Un culte impie autorisé par la majesté des loix , par la pompe de ses superstitions & de ses cérémonies , par l'antiquité respectable de ses erreurs , par la science & la sagesse de ses sectateurs , par des préjugés communs à tous les Peuples , & qui paroissent avoir pris leur naissance presque avec le monde même ; ce culte impie a disparu de dessus la terre à la vue de douze pauvres pêcheurs qui sont venus en manifester aux hommes l'extravagance & l'impiété , & qui ont substitué à la place de ces idoles pompeuses , & des dissolutions consacrées à leur culte , le

mystère d'un Dieu anéanti, la sévérité de son Evangile, & la folie de la Croix. Il falloit qu'une doctrine descenduë du Ciel trouvât tout l'univers armé contre elle; qu'elle parût sur la terre sans force, & sans secours humain, & triomphât cependant de toutes les doctrines humaines répandues sur la surface de l'univers, pour persuader aux hommes que c'étoit-là l'ouvrage de Dieu seul; que le crédit, la force, l'éloquence, l'intérêt, c'est-à-dire, un bras de chair ne l'avoit point établie.

Rappelons-nous tout ce que le bras de Dieu a opéré d'éclatant & de merveilleux, pour soutenir les commencemens foibles & timides de son Eglise naissante. L'univers n'étoit peuplé que de Nations fières & idolâtres, ennemies de son nom & de son culte; l'empire, la puissance, les richesses, la force, tout étoit entre leurs mains. Les fidèles ne formoient sur la terre, qu'un petit troupeau de brebis dispersées au milieu de ces loups furieux, sans cesse exposées à leur rage, & qui ne pouvoient s'assouvir de leur sang; & cependant le Seigneur a dissipé comme de la poussière toutes ces Nations idolâtres, si nombreuses & si puissantes: il n'en est plus de vestiges; il en a éteint & effacé jusqu'au nom de dessus la terre. L'impie persécuteur, un Néron, un Dioclétien,

38 PENSÉES DIVERSES.

qui avoient rougi toutes les contrées de l'Empire du sang des Martyrs , ont péri , & expié par une mort funeste & tragique , par des guerres & des calamités qui ont enfin renversé leur Empire , les maux dont ils avoient affligé l'Eglise.

Toutes ces nations qui ne sembloient subsister que pour s'efforcer d'abolir la sainteté du culte du Seigneur , & la gloire de son nom , ont été exterminées , & il leur a substitué un Peuple nouveau , qui l'adore en esprit & en vérité. Le monde , universellement plongé dans les ténèbres de l'idolâtrie & des dissolutions les plus monstrueuses , eut beau s'élever contre ce Peuple nouveau ; en vain proscrits de tous les lieux , les terres , les mers , leurs proches , leur patrie , tout sembloit leur refuser un asyle , le Seigneur devint le refuge de ces pauvres opprimés. Ils étoient abjects aux yeux du monde , sans crédit , sans appui , sans richesses , il attendit que tout parût déchaîné contre eux : & lorsqu'il ne paroissoit pour eux plus de ressource , que la persécution étoit plus générale , que leurs tribulations sembloient ne devoir finir qu'avec eux , ce fut alors que Dieu rendit à son Eglise la paix & la tranquillité. Il suscita un Prince qui purgea la terre des Tyrans ; la pourpre des Césars , jusques-là rougie du sang de ses Serviteurs , devint leur bouclier & leur

asyle ; le signe sacré de la Croix parut à la tête de ces mêmes troupes qui avoient encore les mains souillées du sang & du carnage des Martyrs : le Seigneur redevint le Dieu des armées ; les loix de l'Empire s'unirent avec celles de l'Evangile auxquelles elles avoient été jusques-là si contraires ; les démons furent chassés des Temples superbes & profanes que la superstition leur avoit élevés , & Dieu entra dans tous ses droits ; son culte saint sortit de l'obscurité & des ténèbres où la fureur des persécuteurs l'avoit retenu ; l'Eglise de la terre parut revêtuë de gloire & de magnificence , & devint une image de celle du Ciel ; & l'univers entier fut étonné de se trouver Chrétien.

La protection visible dont Dieu favorise son Eglise , la met à couvert de toute variation. Comme Dieu , elle ne connoît point de changement. Des monstres d'erreur y peuvent naître ; mais à peine les a-t'elle découverts , que comme une mer irritée , elle s'élève , s'enfle , & les rejette tôt ou tard hors de son sein. Dépositaire de l'ancienne doctrine , tout ce qui est nouveau lui est étranger. La nouveauté a beau se couvrir des apparences de la piété , ou d'une austère régularité , elle lui arrache tôt ou tard le masque ; & à mesure qu'elle en approche le flambeau de la vérité qui préside à tous ses jugemens ,

40 PENSÉES DIVERSES.

L'illusion tombe & s'évanouit : elle peut pour quelque tems suspendre les censures contre l'erreur , mais elle ne peut jamais lui donner son suffrage.

*Petit Ca-  
véme. Ser-  
mon du  
Dim. des  
Rameaux*

Les Evêques sont les sujets des Rois ; mais ils sont leurs peres selon la foi. Leur naissance les soumet à l'autorité du Trône ; mais sur les Mystères de la Foi, l'autorité du Trône fait gloire de se soumettre à celle de l'Eglise. Les Princes n'en font que les premiers enfans , & nos Rois ont toujours regardé le titre de ses Fils aînés , comme le plus beau titre de leur Couronne. Ils n'ont point d'autres droits que de faire exécuter ses décrets ; & en s'y soumettant les premiers , donner l'exemple de la soumission aux autres Fidèles.

*Paraphr.  
du Psea-  
me LX.*

En vain chaque siècle a enfanté des docteurs de l'erreur & du mensonge , des esprits rebelles & audacieux qui ont conspiré contre l'Eglise : en vain les siècles à venir en verront encore naître : tous leurs efforts se briseront contre la pierre qui lie & qui soutient cet édifice saint. Ils pourront faire quelque progrès ; car l'erreur offre d'abord les charmes de la nouveauté qui flatte l'orgueil , & qui lui forme des sectateurs : mais ils perdront tôt ou tard ce vain avantage. La première séduction se dissipera peu-à-peu ; la nouveauté perdra ses charmes , & ne paroîtra

tra

tra plus qu'avec les vaines couleurs de l'erreur & de la rébellion : les hommes rentreront dans le sentier d'où ils s'étoient égarés , & l'on verra ses partisans les plus célèbres & les plus outrés qui resteront encore , languir dans l'obscurité , oubliés ou méprisés , & disparaître enfin de la face de la terre , avec la douleur déplorable de voir périr avec eux le dogme réprouvé , cet enfant de ténébres , ce fils de l'orgueil & de la fausse science de leurs maîtres.

Dès que les Princes de la terre ont voulu usurper sur la doctrine un droit réservé au Sacerdoce , ils ont agri les maux de l'Eglise , loin d'y remédier. Leurs tempérans ont été de nouvelles plaies , & ont enfanté de nouveaux excès. Toutes les conciliations inventées pour calmer les esprits rebelles , & les ramener à l'unité , les ont autorisées dans leur séparation & leur révolte ; & leur autorité a toujours perpétué les erreurs , quand elle a voulu se mêler toute seule de les rapprocher de la vérité. Le Trône est élevé pour être l'appui & l'asyle de la doctrine sainte ; mais il ne doit jamais en être la règle , ni le tribunal d'où partent les décisions.

Le glaive que les ennemis de Dieu avoient tenu si long-tems élevé sur la tête de ses Saints , s'est tourné enfin contre



43 PENSÉES DIVERSES.

eux-mêmes. Lassés d'immoler ces saintes victimes , & leurs mains encore sanglantes , ils ont vengé sur eux-mêmes la mort de ses Serviteurs. La Justice divine a soufflé au milieu d'eux la division & la guerre ; les Fidèles n'ont pas eu besoin de s'assembler pour les détruire. La foi & la patience étoient le seul glaive que le Seigneur leur avoit mis entre les mains , & les seules armes aussi qu'ils opposoient à la fureur des tyrans. Dieu ne s'est servi que d'eux-mêmes pour les exterminer. Le monde devint un théâtre d'horreur où les Rois & les nations conjurés les uns contre les autres , ne sembloient conspirer , en se détruisant tour-à-tour , qu'à purger l'univers de cette race impie & idolâtre qui couvroit alors la surface de la terre. C'étoit un nouveau déluge de sang , dont la justice de Dieu se servoit pour la punir & la purifier encore.

Ces Villes célèbres autrefois par leur magnificence , par leur force , & encore plus par leurs crimes & leurs dissolutions , ne furent plus que des monceaux de ruines. Ces asyles fameux de l'idolâtrie & de la volupté furent renversés de fond en comble ; ces Statuës si renommées qui les embellissoient , que l'antiquité avoit tant vantées , la foiblesse de leurs dieux ne put les mettre à couvert , & elles furent ensevelies dans les débris de leurs villes & de

leurs temples. Il ne reste donc plus rien de tous ces superbes monumens de l'impïété. Que sont devenus ces Césars qui faisoient mouvoir l'univers à leur gré ; ces protecteurs d'un culte profane & insensé ; ces oppresseurs barbares des Saints & de l'Eglise ; à peine en reste-t'il quelque souvenir sur la terre. Leur nom même ne s'est conservé jusqu'à nous qu'à la faveur du nom des Martyrs qu'ils ont immolés , & que les fêtes de l'Eglise font passer d'âge en âge jusqu'à la fin des siècles. La gloire & la puissance de ces tyrans s'est évanouie avec le bras que leur ambition , leur cruauté , leurs entreprises insensées avoient fait sur la terre : semblables au tonnerre qui se forme sur nos têtes , il n'est resté de l'éclat & du bruit passager qu'ils ont fait dans le monde , que l'infection & la puanteur.



## DE LA FOI.

**S'**IL ne devoit nous en coûter que de soumettre notre raison à des Mystères qui nous passent ; si la vie chrétienne ne nous offroit point d'autres difficultés , que certaines contradictions apparentes qu'il faut croire sans le pouvoir comprendre ; si la Foi ne nous proposoit point de devoirs pénibles à remplir ; si pour cha-

*Avent.  
Serm. du  
III. Dim.*

44 PENSÉES DIVERSES.

ger de vie il ne falloit pas renoncer aux passions les plus vives , & aux attachemens les plus chers ; si c'étoit une affaire purement d'esprit & de croyance , & que le cœur & les penchans n'y souffrissent rien , nous n'aurions plus de peine à nous rendre : nous regarderions comme des insensés ceux qui mettroient en balance des difficultés de pure spéculation qu'il ne coûte rien de croire , avec une éternité malheureuse qui au fond peut devenir le partage des incrédules. La Foi ne nous paroît donc difficile , que parce qu'elle règle les passions , & non parce qu'elle propose des Mystères : c'est donc la sainteté de ses maximes qui nous révolte , plutôt que l'incompréhensibilité de ses secrets : nous sommes donc corrompus , mais nous ne sommes point incrédules.

*Panegy-  
de S Tho-  
m , d'A-  
quin.*

La Foi est une vertu commode pour les esprits médiocres ; comme ils ne voyent pas de loin , il leur en coûte peu de croire. Leur mérite en ce point , est un mérite tout du cœur ; ils n'ont pas besoin d'immoler ces lumières favorites dont leur ame n'est jamais frappée : c'est un sacrifice tout pareil à celui d'Abraham ; on y trouve du bois & du feu , de l'amour & de la simplicité , mais il n'y a point de victime. Il n'en est pas de même de ces esprits vastes & lumineux ; accoutumés à voir clair dans les vérités où l'esprit peut

atteindre, ils souffrent impatiemment la sainte obscurité de celle qu'il doit adorer. Introduits depuis long-tems par un privilège délicat dans le sanctuaire de la vérité, il leur en coûte pour ne pas franchir cette haie sacrée qui sert comme de barrière à celui de la Foi. On se feroit une religion de toucher à certains articles; mais pour les autres, on les tâte, on les sonde, on veut que l'ignorance seule de nos peres nous les ait donnés pour impénétrables. Un air de nouveauté vient là dessus, flatte, attire, emporte; on oublie que donner atteinte à un point de la Loi, c'est faire écrouler tout l'édifice: en un mot, on veut bien subir le joug de la Foi, mais on veut se l'imposer soi-même, l'adoucir, & y faire des retranchemens à son gré. Tel a été souvent l'accueil des plus grands génies; les annales de la Religion nous ont conservé le souvenir de leur chute, & chaque siècle a presque été fameux par quelqu'un de ces tristes naufrages.

Malgré nos doutes prétendus sur la Foi, nous sentons que l'incrédulité déclarée est un parti affreux; nous n'oserions nous y fixer. C'est un sable mouvant sous lequel nous entrevoyons mille précipices qui nous font horreur, où nous ne trouvons point de consistence, & où nous n'oserions marcher d'un pas ferme & as-

furé. On convient que quand il ne seroit pas si certain qu'il y auroit quelque chose après cette vie, l'alternative est trop affreuse pour ne pas prendre des mesures; & que dans une incertitude même effective des vérités de la Foi, le parti de l'homme de bien seroit toujours le plus sûr & le plus sage. Notre état est donc plutôt une irrésolution vague d'un cœur agité, & qui craint de rompre ses chaînes, qu'un doute réel & effectif sur la Foi, & une crainte que nous ne perdions nos peines en lui sacrifiant nos plaisirs. Ne cherchons donc plus à nous convaincre; travaillons plutôt à ne plus combattre la conviction intérieure qui nous éclaire, & qui nous condamne. Revenons à notre cœur, réconcilions-nous avec nous-mêmes, laissons parler une conscience qui plaide encore sans cesse au-dedans de nous pour la Foi, contre nos propres dérèglements; en un mot, écoutons-nous nous-mêmes, & nous serons fidèles.

*Mystères.  
Sermon  
de l'In-  
carnac.*

La vérité ne nous est ici-bas montrée qu'en énigme, & il faut croire pour comprendre. Ce n'est pas que la Religion ne nous propose que des Mystères qui nous passent, & qu'elle nous interdise tout usage de la raison: elle a ses lumières comme les ténèbres, afin que d'une part l'obéissance du fidèle soit raisonnable, & que de l'autre elle ne soit pas sans mé-

rite. Nous voyons assez pour éclairer ceux qui veulent connoître ; nous ne voyons pas assez pour forcer ceux qui refusent de voir. La Religion a assez de preuves pour ne pas laisser une ame fidèle sans assurance, & sans consolation ; elle n'en a pas assez pour laisser l'orgueil & l'incrédulité sans réplique. Ainsi la Religion par son côté lumineux console la raison, & son côté obscur laisse à la Foi tout son mérite.

Tout change sur la terre, parce que tout suit la mutabilité de son origine. Les occasions, les différences des siècles, les diverses humeurs des climats, la nécessité des tems, ont introduit mille changemens à toutes les loix humaines ; la Foi seule n'a jamais changé. Telle que nos peres la reçurent, telle l'avons-nous aujourd'hui, telle nos descendans la recevront un jour. Elle s'est développée par la suite des siècles, & par la nécessité de la garantir des erreurs qu'on y vouloit mêler ; mais ce qui une fois a paru lui appartenir, a paru toujours tel. Il est aisé de durer quand on s'accommode au tems & aux circonstances, & qu'on peut ajouter ou diminuer, selon le goût des siècles & de ceux qui gouvernent ; mais ne jamais rien relâcher malgré le changement des mœurs, voir tout changer autour de soi, & être toujours le même, c'est le grand privilège de la Religion Chrétienne.

*Cavéme  
Sermon  
du Jeudi  
après les  
Cendres.*

## 48 PENSEES DIVERSES.

*Myſtères.  
Sermon  
de l'In-  
carnat.*

Les grandes connoiſſances ôtent preſque toujours quelque choſe à la ſimplicité de la Foi ; & par un deſtin inévitable à la recherche des ſciences humaines , inſéparable d'ordinaire de complaiſance & d'orgueil , la ſoumiſſion qui nous rend fidèles , ſemble perdre d'un côté ce que les lumières , qui nous rendent habiles , gagnent de l'autre ; comme ſi plus on étoit éclairé , plus on ne devoit pas voir clair dans la foibleſſe de la raiſon , & dans l'incertitude & l'obſcurité de ſes lumières.

*Petit Ca-  
vème. Ser-  
mon du  
jour de  
Pâques.*

Il n'eſt que la Foi qui puiſſe nous mettre au-deſſus des événemens ; tous les autres motifs nous laiſſent toujours entre les mains de notre foibleſſe. La raiſon , la philoſophie promettoit la conſtance à ſon ſage ; mais elle ne la donnoit pas. La fermeté de l'orgueil n'étoit que la dernière reſſource du découragement , & l'on cherchoit une vaine conſolation en faiſant ſemblant de mépriſer des maux qu'on n'étoit pas capable de vaincre. La plaie qui bleſſe le cœur ne peut trouver ſon remède que dans le cœur même. Les vains préceptes de la philoſophie nous prêchoient une inſenſibilité ridicule , comme ſ'ils avoient pu éteindre les ſentimens naturels , ſans éteindre la nature elle-même : la Foi nous laiſſe ſenſibles , mais elle nous rend ſoumis , & cette ſenſibilité  
fait

fait elle-même tout le mérite de notre soumission ; elle n'est pas insensible aux peines , mais elle est supérieure à la douleur. C'étoit ôter aux hommes la gloire de la fermeté dans les souffrances , que de leur en ôter le sentiment ; & la sagesse payenne ne vouloit les rendre insensibles , que parce qu'elle ne pouvoit les rendre soumis & patients. Elle apprenoit à l'orgueil à cacher & non à surmonter les sensibilités & les foiblesses : elle formoit des héros de Théâtre dont les grands sentimens n'étoient que pour les spectateurs , & aspiroit plus à la gloire de paroître constant , qu'à la vertu même de la confiance. Mais la Foi nous laisse tout le mérite de la fermeté , & ne veut pas même en avoir l'honneur devant les hommes : elle sacrifie à Dieu seul les sentimens de la nature , & ne veut pour témoin de son sacrifice que celui seul qui peut en être le rémunérateur : elle seule donne de la réalité à toutes les autres vertus , parce qu'elle seule en bannit l'orgueil qui les corrompt , & qui n'en fait que des fantômes.

La véritable élévation de l'esprit est de pouvoir sentir toute la majesté & toute la sublimité de la Foi : les grandes lumières nous conduisent elles-mêmes à la soumission , & l'incrédulité est le vice des esprits foibles & bornés. C'est tout igno-

*Pet. Ca.  
rême. Ser-  
mon du  
II. Dim.*



30 PENSEES DIVERSES.

rer, que de vouloir tout connoître. Les contradictions & les abîmes de l'impiété font encore plus incompréhensibles que les Mystères de la Foi ; & il y a encore moins de ressource pour la raison à secouer tout joug, qu'à obéir & à se soumettre.

*Pet. Ca-  
rême. Ser-  
mon du  
Jour de  
Pâques.*

Qu'on vante l'élévation & la supériorité de nos lumières ; qu'une haute sagesse nous fasse regarder comme l'ornement & le prodige de notre siècle : si cette gloire n'est qu'au dehors, si la Foi, qui seule élève le cœur, n'en est pas la première base, le premier échec de l'adversité renversera tout cet édifice de philosophie & de fausse sagesse ; tous ces appuis de chair s'écrouleront sous notre main, ils deviendront inutiles à notre malheur ; on cherchera nos grandes qualités dans notre découragement, & notre gloire ne sera plus qu'un poids ajouté à notre affliction qui nous la rendra plus insupportable. Le monde se vante de faire des heureux, mais la Foi toute seule peut nous rendre grands au milieu de nos malheurs mêmes.

La philosophie découvrait la honte des passions, mais elle n'apprenoit point à les vaincre ; & ses préceptes pompeux étoient plutôt l'éloge de la vertu, que le remède du vice. Il étoit même nécessaire à la gloire & au triomphe de la Foi, que les plus grands génies, & toute la force

## DE LA FOI. 57

dé la raison humaine se fussent épuisés pour rendre les hommes vertueux. Si les Socrates & les Platons n'avoient pas été les docteurs du monde, & n'eussent pas entrepris en vain de régler les mœurs & de corriger les hommes par la force seule de la raison, l'homme auroit pu faire honneur de sa vertu à la supériorité de sa raison, ou à la beauté de la vertu même : mais ces prédicateurs de la sagesse ne firent point de sages ; & il falloit que les vains efforts de la philosophie préparassent de nouveaux triomphes à la Foi.

C'est elle qui a montré à la terre le véritable sage, que tout le faste & tout l'appareil de la raison humaine nous annonçoit depuis si long-tems. Elle n'a pas borné toute sa gloire, comme la philosophie, à essayer d'en former à peine un dans chaque siècle parmi les hommes ; elle en a peuplé les villes, les Empires, les déserts ; & l'univers entier a été pour elle une autre Lycée, où au milieu des places publiques elle a prêché la sagesse à tous les hommes. Ce n'est pas seulement parmi les Peuples les plus polis qu'elle a choisi ses sages ; le Grec & le Barbare, le Romain & le Scythe, ont été également appelés à sa divine philosophie. Ce n'est pas aux sçavans tout seuls qu'elle a réservé la connoissance sublime de ses Mystères, les ignorans eux-mêmes sont

devenus les docteurs. Il falloit que la véritable sagesse pût devenir la sagesse de tous les hommes.

Sa doctrine étoit insensée en apparence, & les Philosophes soumirent leur raison orgueilleuse à cette sainte folie : elle n'annonçoit que des croix & des souffrances, & les Césars devinrent les disciples. Elle seule vint apprendre aux hommes que la chasteté, l'humilité, la tempérance pouvoient être assises sur le Trône, & que le siège des passions & des plaisirs pouvoit devenir le siège de la vertu & de l'innocence.



### DE LA PIÉTÉ.

*Pet. Ca-  
vème Ser-  
mon du  
Dimanc-  
des Ra-  
meaux.*

C'EST se faire une fausse idée de la Piété, de se la figurer toujours foible, timide, indécise, scrupuleuse, bornée, se faisant un crime de ses devoirs, & une vertu de ses foiblesses; obligée d'agir, & n'osant entreprendre; toujours suspenduë entre les intérêts publics & ses pieuses frayeurs; & ne faisant usage de la Religion, que pour mettre le trouble & la confusion où elle auroit dû mettre l'ordre & la regle. Ce sont-là les défauts que les hommes mêlent souvent à la Piété, mais ce ne sont pas ceux de la Piété, mais c'est le caractère d'un esprit foible &

borné , mais ce n'est pas une suite de l'élevation & de la sagesse de la Religion ; en un mot , c'est l'excès de la vertu , mais la vertu finit toujours où l'excès commence. La véritable Piété élève l'esprit , ennoblit le cœur , affermit le courage. On est né pour de grandes choses , quand on a la force de se vaincre soi-même. L'homme de bien est capable de tout , dès qu'il a pu se mettre par sa vertu au-dessus de tout. C'est le hasard qui fait les héros ; c'est une valeur de tous les jours qui fait l'homme de bien : les passions peuvent nous placer bien haut , mais il n'y a que la vertu qui nous élève au-dessus de nous-mêmes.

Tout ce qui combat une obligation essentielle , ne peut être une œuvre de piété : Dieu ne compte point des œuvres qu'il ne demande point. Tel est souvent le goût bisarre de l'homme : le joug du devoir n'a rien qui flatte l'orgueil , c'est un goût forcé & étranger qu'on ne s'est point imposé soi-même , qui n'offre que le devoir tout seul , toujours triste & dégoûtant , & sous lequel l'amour-propre a de la peine à plier ; mais les œuvres de notre choix , nous nous y prêtons avec complaisance , c'est un joug de notre façon qui ne nous blesse jamais , & ce qu'il pourroit avoir de pénible est toujours adouci par le goût qui nous y porte , ou

*Carême.  
Serm. du  
Mercr. de  
la III. se-  
maine.*

54 P E N S E E S D I V E R S E S.

par le plaisir secret que l'on sent de l'avoir soi-même choisi. N'ajoutons rien du nôtre à la Religion; elle est pleine d'une raison sublime, pourvu que nous la laissons telle qu'elle est: Mais dès que nous y voulons mêler nos goûts & nos idées, ce n'est plus, ou qu'une philosophie sèche & orgueilleuse qui donne tout à la raison, & qui ne fournit rien de tendre pour le cœur, ou qu'un zèle superstitieux & bizarre, que la saine raison méprise, & que la Foi défavouë & condamne.

*Ptt. Ca-  
rême. Ser-  
mon du  
Dimanc.  
des Ra-  
meaux.*

Les hommes, pour excuser leurs vices, cherchent à décrier la vertu. Comme elle est incommode aux passions, ils voudroient se persuader qu'elle est funeste à la conduite des Etats & des Empires, & lui opposer les intérêts publics, pour se cacher à soi-même l'intérêt personnel qui seul en nous s'oppose à elle. La crainte du Seigneur est la seule source de la véritable sagesse; & ce qui met l'ordre dans l'homme, peut seul le mettre dans les Etats. La Piété véritable est l'ordre de la société; elle laisse chacun à sa place, elle ne sort pas de l'ordre de ses devoirs pour s'en faire d'étrangers; & elle regarde comme des vices, les vertus qui ne sont pas de notre état. Tout ce qui trouble l'harmonie publique, est un excès de l'homme, & non un zèle & une perfection de la vertu. La Religion défavouë les

DE LA PIÉTÉ. 33

œuvres les plus saintes qu'on substitué aux devoirs , & l'on n'est rien devant Dieu , quand on n'est pas ce qu'on doit être. Il y a donc une Piété , pour ainsi dire , propre à chaque état : l'homme public n'est point vertueux , s'il n'a que les vertus des hommes privés ; & le Souverain en lui peut devenir très-criminel , tandis que l'homme est irréprochable.

D'ordinaire on est soutenu dans un commencement de Piété , par un certain goût sensible qui accompagne presque toujours les premières démarches d'une nouvelle vie ; un goût qui souvent est l'ouvrage de la nature autant que de la grace , & qui prend plutôt sa source dans la tendresse d'un cœur foible & timide , que dans une plénitude d'amour & de componction. Aussi ce goût venant bientôt à manquer , le cœur n'ayant plus d'appui sensible , retombe sur lui-même , on s'affoiblit , on perd courage ; on regarde derrière soi ; on n'est pas loin d'une rechûte , on retombe : telle est la destinée de la plupart des ames. Leur piété est une piété toute de goût & de sensibilité ; un je ne sçais quel attrait inséparable de la nouveauté , & qui a toujours bien plus d'empire sur les ames légères & inconstantes. Ce n'est pas une conviction réelle & profonde des vérités saintes , une terreur véritable des Jugemens de Dieu , une sainte

*Aven-*  
*Serm. de*  
*la Con-*  
*cept. de*  
*la sainte*  
*Vierge.*

horreur d'elle-même, un mépris héroïque du monde & de ses plaisirs, un changement universel du cœur; & de-là ces tristes scènes qui affligent l'Eglise, qui déshonorent la vertu, & qui passent tous les jours à nos yeux; de-là ce ridicule que le monde lui-même donne à tant d'ames, qui après l'avoir abandonné avec éclat, reviennent encore à ses plaisirs.

*Tome des  
Oraisons  
Funèbres  
II. Sermon  
d'une  
Profess.  
Relig.*

La nouveauté, le tempérament quelquefois, tout cela fait sur le cœur certaines impressions sensibles qui nous soutiennent dans la pratique des devoirs & des regles saintes. Tout s'aplanit alors, tout paroît aisé; on se persuade aisément que les suites répondront à de si heureux commencemens; que les devoirs auront toujours pour nous le même attrait, & que rien n'affoiblira ce goût sensible qui nous rend d'abord si heureux & si pénétrés de notre bonheur. Cependant ce premier goût s'use d'ordinaire, cet attrait passe, rien d'humain ni de sensible ne soutient plus dans la pratique de la vertu; on en sent le poids; & les consolations qui l'adouciſſoient sont refusées; les penchans d'abord si dociles, se soulèvent contre le joug; notre cœur d'abord touché, ne trouve plus rien presque, dans le détail des devoirs, qui le pique & l'intéresse; on marche encore, à la vérité, mais chaque pas est un nouvel effort,

mais on marche sans goût & sans consolation ; on recherche dans les relâchemens de l'amour-propre , les consolations sensibles qui manquent à la vertu ; on se dédommage avec soi-même , pour ainsi dire , des dégoûts qu'on éprouve avec Dieu.

Le premier écueil de la piété des Grands est de les retirer des soins publics , & de les renfermer en eux-mêmes. Comme l'indolence & l'amour du repos est le vice ordinaire des Grands , il devient encore plus dangereux & plus incorrigible, quand ils le couvrent du prétexte de la vertu. La gloire peut réveiller quelquefois dans les Grands l'assoupissement de la paresse ; mais celui qui a pour principe une Piété mal-entendue , est en garde contre la gloire même , & ne laisse plus de ressource. Un reste d'honneur & de respect pour le public , & pour la place qu'on occupe , rompt souvent les charmes d'une oisiveté honteuse , & rend aux Peuples le Souverain qui se doit à eux : mais quand ce repos indigne est occupé par des exercices pieux , il devient à ses yeux honorable. On peut rougir d'un vice ; mais on se fait honneur de ce qu'on croit une vertu.

Quel seroit donc ce fantôme de Piété qui seroit une vertu aux Grands & aux Souverains , de craindre la dissipation des soins publics jusqu'à les négliger ; de ne

*Petit Carême. Sermon du Dimanche des Rameaux.*



vaquer qu'à des pratiques religieuses ; comme des hommes privés & qui n'ont à répondre que d'eux-mêmes ; de se renfermer au milieu d'un petit nombre de confidens de leurs pieuses illusions , & de fuir presque la vuë du reste de la terre ? Une Piété oisive & retirée ne sanctifie point le Souverain ; elle l'avilit & le dégrade.

Quoi ! tandis que celui que son rang & sa naissance établissent dépositaire de l'autorité publique , se renfermeroit dans l'enceinte d'un petit nombre de devoirs pieux & secrets , les soins publics seroient abandonnés , les affaires demeureroient , les subalternes abuseroient de leur autorité , les loix céderoient la place à l'injustice & à la violence , les Peuples seroient comme des brebis sans pasteurs , tout l'Etat dans la confusion & dans le désordre ? La Religion autoriseroit donc les abus que la raison elle-même condamne !

Ce n'est pas qu'on prétende autoriser cette sagesse profane qui fait toujours marcher les intérêts de l'Etat avant ceux de la Religion , ni cette erreur commune que ne croit pas l'exactitude des regles de l'Evangile compatible avec les maximes du gouvernement & les intérêts de l'Etat. Dieu qui est l'Auteur des Empires, ne l'est-il point des loix qui les gouvernent ? A-t'il établi des Puissances qui ne

puissent se soutenir que par le crime ? & les Rois seroient-ils son ouvrage, s'ils ne pouvoient regner sans que la fraude & l'injustice fussent les compagnes inséparables de leur regne ? N'est-ce pas la Justice & le Jugement qui soutiennent les Trônes ? La Loi de Dieu ne doit-elle pas être écrite sur le front du Souverain, comme la première loi de l'Empire ? & s'il falloit toujours la violer pour maintenir la tranquillité des sociétés humaines, ou la Loi de Dieu seroit fausse, ou les sociétés humaines ne seroient pas l'ouvrage de Dieu.

Quelle erreur de se persuader que ceux qui sont en place ne doivent pas regarder de si près à la rigidité des regles saintes ; que les Empires & les Monarchies ne se ménent point par des maximes de religion ; que tout tomberoit dans la langueur & dans l'inaction, si les maximes du Christianisme conduisoient les affaires publiques ; & qu'il n'est pas possible d'être en même tems & l'homme de l'Etat, & l'homme de Dieu ! Quoi ! la justice, la vérité, la bonne-foi seroient funestes au gouvernement des Etats & des Empires ! la Religion qui fait tout le bonheur & toute la sûreté des Peuples & des Rois, en deviendroit elle-même l'écueil ! les Peuples ne pourroient devoir l'abondance & la tranquillité, qu'à la fraude & à la

*Pet. Ca-  
rême. Ser-  
mon du  
Dimanche  
des Ra-  
meaux.*

60 PENSÉES DIVERSES.

mauvaise foi de ceux qui les gouvernent ; & les ministres des Rois ne pourroient acheter que par la perte de leur salut , le salut de leur patrie ! J'avouë qu'avec un Souverain ambitieux qui médite des entreprises injustes , l'artifice & la mauvaise foi deviennent comme inévitables à ses ministres , ou pour cacher ses mauvais desseins , ou pour colorer ses injustices. Mais que le Prince soit juste & craignant Dieu , la justice & la vérité suffiront alors pour soutenir un Trône qu'elles-mêmes ont élevé : l'habileté de ses ministres ne sera plus que dans leur équité & dans leur droiture ; on ne donnera plus à la fraude & à la dissimulation , les noms pompeux d'art de regner , & de science des affaires.

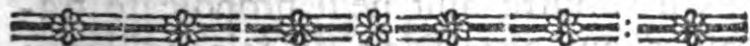
*Mystères.  
Serm. de  
la Passion  
de N. S.*

S'il ne falloit , pour être saint , que faire une action héroïque de vertu , un sacrifice éclatant , une démarche généreuse , il en coûteroit moins à la plupart des hommes. On trouve en soi assez de résolution pour se faire une grande violence d'un moment ; toutes les formes de l'ame semblent se réunir alors , & la courte durée du combat en adoucit & en soulage la douleur. Mais ce qui lasso dans la vertu , c'est qu'un sacrifice fait , il s'en offre un autre qu'il faut faire ; c'est qu'une passion vaincuë renaît aussi-tôt , & qu'il faut encore de nouveaux efforts pour la vaincre. Il est aisé d'être en certains momens

héroïque & généreux : ce qui coûte, c'est d'être par-tout constant & fidèle.

Après les premières années passées dans la ferveur, on croit être en droit de se reposer : on laisse à ceux qui commencent, une exactitude trop rigoureuse : on regarde tous les adoucissements & les petites infidélités, comme le privilège du tems & des années : on se rabat à un genre de vie plus à portée des sens & de l'amour-propre : on se permet tranquillement des omissions dont on se faisoit autrefois un grand scrupule : enfin on se persuade que le tems de la ferveur est passé, & qu'il ne convient qu'à des commençans, d'observer les regles & les saints usages dans toute leur perfection & leur étendue.

*Tome des  
Oraisons  
Funèbres  
II. Sermon.  
d'une  
Profess.  
Relig.*



DU ZÈLE.

LE véritable Zèle prend différentes formes, selon les différens besoins de ceux qui en sont l'objet. Tantôt il menace, il effraye, il ne montre que des objets terribles & accablans ; d'autres fois, il console, il s'insinuë, il rassure les défiances, il calme les frayeurs : mais c'est toujours la douceur de la charité qui lui fournit les expressions ou de consolation, ou de terreur ; c'est toujours elle qui em-

*Tome II.  
des Con-  
férences.  
Du zèle  
contre les  
vices.*

## 62 PENSÉES DIVERSES.

prunte tantôt les armes d'une sainte indignation , tantôt celles de la tendresse : c'est la douceur qui forme toute la sévérité ; & c'est de la sévérité elle-même que naît toute la douceur. Les emportemens , les hauteurs , les duretés que l'on honore du nom de Zèle , elle les défavouë ; ce sont des faillies de l'homme , c'est une fougue de tempérament , c'est une imprudence du ministre , ce n'est pas la fonction sainte du ministère. Le Zèle qui veut perdre , déshonorer , rendre publique l'infamie des pécheurs qu'il ne peut corriger , n'est pas le Zèle qui prend sa source dans la charité ; tout ce qui peut jeter de l'aigreur & de l'amertume dans le cœur de ses freres , lui paroît étranger au zèle dont elle est le principe.

Un Ministre saint ne se propose de travailler que pour Dieu : il fait qu'il y a différens dons & divers talens dans l'Eglise , & que les plus applaudis ne sont pas toujours les plus utiles : il ne choisit pas même le genre de travail le plus conforme à son goût , il se livre à celui que l'Eglise lui destine : il n'en examine ni les avantages , ni les incommodités. Aussi aise d'être employé aux fonctions les plus obscures , qu'aux plus éclatantes ; aussi zélé quand il faut laisser venir à lui les petits enfans , que lorsqu'il s'agit de porter la parole devant les Rois & les Grands de

la terre ; son unique gloire est que Dieu soit glorifié , & que lui-même puisse être oublié.

Souvent , par un faux prétexte de Zèle, on se croit tout permis contre les pécheurs endurcis & obstinés : on se livre à leur égard à toute l'impétuosité d'un zèle ardent : on les décrie dans les entretiens particuliers ; on les montre presque au doigt dans les instructions publiques ; on les caractérise par des traits si marqués & si frappans , que personne ne peut les méconnoître ; & l'on s'applaudit , comme si un ministère de charité & de réconciliation pouvoit devenir , sans profanation , un ministère public d'animosité & de satyre. Par-là on ajoute à l'éloignement que les pécheurs ont de la vertu , la haine de celui qui la leur annonce ; en les aigrissant , on leur fait de crime une espèce de point d'honneur affreux : de sorte que ce n'est plus leur fragilité seule qui les y retient ; c'est une ostentation de rage , & un plaisir secret de morguer & de contrister celui qui les condamne & qui les censure publiquement.

Les travaux semblables du Ministère , qui devroient , ce semble , réunir les ouvriers destinés aux mêmes fonctions , les divisent. On se regarde d'un œil jaloux , on exténuë , on méprise mutuellement les talens & les succès les uns des autres ; les

## 64 PENSÉES DIVERSES.

succès de nos freres ne font plus dans notre bouche , qu'une prévention populaire, nous écoutons leurs éloges avec un air qui les défavouë. On ne connoît de bien que celui qu'on fait soi-même ; on s'empresse , on s'intrigue pour attirer à soi ou aux siens , les suffrages publics ; & on croit avoir rendu gloire à Dieu , quand on les a soustraits à ceux à qui , sans nos artificieuses précautions , ils auroient été destinés. On va plus loin ; on se déchire , on s'impute mutuellement des excès de rigueur ou de relâchement , opposés également à la sainte sagesse de l'Evangile : un ministère de paix devient un spectacle de guerre & de dissension : on répand parmi les Fidèles cet esprit de division ; & la prévention & la jalousie des ministres passent jusqu'à leurs disciples.

Le Zèle est un saint desir de se rendre utile à ses freres ; mais un desir rempli de lumière & de prudence , qui nous dirige lui-même dans le choix des moyens ; tout ce qui nous paroît bon , ne lui paroît pas pour cela convenable. Le cœur de la plupart des hommes est si corrompu , si paîtri d'orgueil , de malignité , de perversité , & par-là , né avec des penchans si inalliabls avec les regles & le devoir , que le plus léger contre-tems , lorsqu'on s'efforce de les y rappeler , devient pour eux une raison de s'en éloigner encore davantage.

davantage. Il faut , pour ainsi dire , leur en applanir toutes les voies ; c'est bien assez qu'ils aient à combattre leurs inclinations perverses , sans qu'on les oblige encore de pardonner les contre-tems & les imprudences. Si l'on prévoit que le Zèle irritera le malade , loin de le guérir , il faut attendre des momens plus favorables , sans exposer la vérité au mépris & à la dérision. On cherche souvent à se décharger de son Zèle , comme d'un fardeau qui pèse , sans prendre garde si le lieu où l'on veut le déposer , est disposé à le recevoir , n'est-ce pas là plutôt chercher à soulager son impatience , que les infirmités de ses freres ?

La jalousie , non-seulement déshonore le Zèle , mais le suppose éteint dans nos cœurs. Ce n'est pas le salut de nos freres que nous cherchons , c'est le vain honneur d'en être nous-mêmes les instrumens & les ministres. La gloire de Dieu ne nous intéresse qu'autant que notre gloire propre se trouve mêlée avec la sienne. Nous souffrons , que Dieu soit glorifié ; peut-être même verrions-nous avec plaisir périr les pécheurs , plutôt que de les voir sauvés par d'autres soins & d'autres talens que les nôtres. Nous voulons être seuls , & ne partager avec personne la gloire & le succès du saint Ministère. Tout ce qui brille à nos côtés , ou qui nous



efface, nous est insupportable; & nous regardons les dons de Dieu dans les autres, comme notre confusion & notre opprobre. On se cache cette bassesse à soi-même, mais elle jette au-dehors des fruits d'autant plus amers, que la racine est plus profondément cachée dans le cœur: on se la déguise sous les noms spécieux du Zèle & de la charité. Mais quel Zèle, que l'accroissement de la gloire de Dieu, & de la connoissance de son nom remplit de tristesse & d'amertume! quelle charité, que les dons de Dieu dans nos freres aigrissent & révoltent!

Il y a des bienféances & des mesures de sagesse dont le Zèle ne doit jamais s'écarter. Il régle ses instructions sur le caractère de ceux qui l'écoutent; il choisit ses momens pour parler utilement & à propos; il ne précipite pas des corrections que la patience & la lenteur auroient rendu plus efficaces: son grand objet est d'être utile; & le même Zèle qui forme en nous ce saint desir, est toujours ingénieux à nous fournir des expédiens qui en assurent le succès.

La jalousie & la témérité dans le Zèle, sont d'ordinaire les suites & les tristes fruits de l'orgueil. On se laisse souvent également enfler des louanges & des mépris, de la faveur & de la contradiction des hommes: mais un Ministre saint,

qui dans ses fonctions ne se propose que le salut de ses freres, ne sent en lui de joie, de chagrin, de crainte, d'espérance, que par rapport à ce seul objet. Il sçait que les applaudissemens n'ont pour principe que l'orgueil, la prévention ou l'inconstance des hommes; qu'ils fouleront demain aux pieds, l'idole qu'ils viennent d'élever aujourd'hui; qu'ils louent plutôt pour s'honorer eux-mêmes, que pour honorer la vertu; que la bisarrerie & le peu de solidité de leurs suffrages leur ôte tout ce qui pourroit même satisfaire l'orgueil; qu'ils envient souvent & méprisent en secret ceux qu'ils semblent admirer tout haut; & qu'il est rare que leur cœur ratifie les louanges de leur bouche. Mais s'il ne s'enfle point des louanges, il ne s'élève point aussi des mépris & des persécutions. Il est vrai qu'elles sont promises à la piété, & proposées comme la gloire & la récompense du ministère; & par là, dès qu'on s'en attire de la part des hommes, il semble qu'on est en droit de se croire marqué du sceau de l'Apostolat. On croit succéder au zèle des premiers hommes Apostoliques, parce qu'on succède à leurs tribulations; & on se persuade avoir rempli glorieusement son ministère, quand on l'a rempli avec le mépris & les mauvais traitemens de ceux envers qui nous l'exer-

cons. Mais d'où savons-nous que nous ne devons pas à notre imprudence, plutôt qu'à leur malice, les contradictions que nous essuyons de leur part ? L'humeur, l'emportement, l'indiscrétion, n'ont-ils pas ôté à notre zèle tout ce qu'il auroit eu de respectable, & fait retomber sur nous seuls les mépris & les persécutions que nous rejettons avec complaisance sur notre ministère ? N'est-ce pas la manière peu décente, ou peu mesurée, d'annoncer la vérité, qui l'a renduë dans notre bouche odieuse ou ridicule ? Nous glorifier de ces contradictions, c'est nous glorifier souvent de l'abus que nous avons fait de notre ministère. Ainsi, ni les louanges, ni les mépris des hommes dans nos fonctions, ne doivent pas flatter notre orgueil ; leurs louanges, parce qu'elles ne nous sont point dûes ; leurs mépris, parce que souvent ils nous sont dûs.

On voit tous les jours des Ministres qu'un Zèle inconsidéré jette dans des inconvéniens capables d'anéantir tout le fruit de leurs fonctions, & où l'honneur même de leur caractère est avili. Ils entreprennent tout ; tout ce qui a l'apparence du bien les anime & les met en mouvement ; rien ne leur paroît impossible, & rien ne leur semble à la place où il doit être. Ils voudroient tout changer, tout déplacer ; ils commencent par mettre une

confusion universelle en tout ce qu'ils touchent , sous prétexte d'y rétablir l'ordre. Esprits inquiets , bornés , téméraires , entreprenans , pourvu qu'ils s'agitent , ils sont contens d'eux-mêmes. Ils vont hardiment heurter de front à tous les inconvéniens les plus délicats , les plus dignes d'être ménagés , les plus exposés à des suites grandes & fâcheuses , les plus capables d'arrêter la prudence & l'habileté la plus consommée ; & au sortir de cet écueil où ils viennent de se briser , & de donner au public une scène toujours désagréable au Ministère , ils vont avec la même sécurité tenter une autre entreprise qui ne leur offre pas moins de périls , & ne leur promet pas moins de confusion.

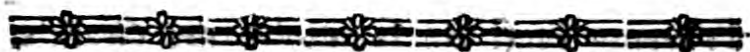
Le vrai Zèle n'est point susceptible d'une ambition criminelle , qui est comme la consommation & l'excès le plus marqué de l'orgueil : on se la dissimule presque toujours à soi-même ; mais elle est souvent le motif secret & caché qui anime à notre insçu nos fonctions les plus saintes. On n'est point imposteur en public , les mœurs sont régulières , on a horreur du crime , on se livre de bonne-foi aux fonctions du ministère , on se propose d'être utile à ses frères ; mais un point de vuë plus éloigné nous anime & nous soutient. Tant d'autres ayant nous ont réussi par cette voie ; on ne désespère

pas d'atteindre où ils sont parvenus ; on envisage de loin la récompense : on n'ose en convenir avec soi-même ; mais dès que nos espérances sont tombées , & que le fantôme qui nous soutenoit a disparu , le dégoût succède au Zèle , la santé commence à devenir un prétexte qui nous éloigne de nos fonctions , le salut de nos freres ne nous touche plus que foiblement , & l'on cesse d'être zélé , dès que l'on cesse d'espérer & de prétendre.

Le monde est ravi de pouvoir se persuader qu'on ne peut le condamner sans se jeter dans des extrémités que le simple bon sens défavouë. Il redit alors avec ostentation qu'il n'y a que du ridicule & de la foiblesse d'esprit dans les invectives contre le vice : il triomphe quand il voit la doctrine sublime de l'Evangile , dont on lui vante tant la sagesse , défigurée par les procédés peu sensés du ministre ; & confondant la Religion avec le ministre qui l'annonce , il fait de l'un & de l'autre un sujet affreux de dérision & de censure.

Une ambition assez ordinaire dans le ministère , est celle du succès. On veut réussir & entraîner après soi les Grands & le Peuple : c'est la gloire de Dieu & l'utilité publique qui pallient l'orgueil & l'injustice de ce desir. On s'afflige , on se rebute quand le succès ne répond pas à

nos espérances. Un fruit secret & solide que Dieu peut opérer par notre ministère, ne dédommage point notre vanité ; on veut de l'éclat & des applaudissemens. Dès que ce spectacle de vanité ne nous emporte point, on porte impatiemment le silence & la solitude qui nous suit, on ne voit plus rien d'attirant dans les fonctions, on n'en sent plus que le poids & le travail. On s'y cherchoit soi-même ; dès qu'on n'y trouve plus que Dieu seul, on croit avoir perdu son tems & ses peines.



DE LA MORT.

Les passions humaines ont toujours quelque chose d'étonnant & d'incompréhensible. Tous les hommes veulent vivre ; ils regardent la Mort comme le dernier des malheurs. Toutes leurs passions les attachent à la vie, & cependant ce sont leurs passions elles-mêmes qui les poussent sans cesse vers cette Mort pour laquelle ils ont tant d'horreur ; & il semble qu'ils ne vivent que pour se hâter de mourir.

*Avant.  
Serm. de  
jour des  
Morts.*

Chacun se forme dans l'avenir un fantôme qui l'éblouit ; le bonheur se montre toujours à nous de loin. La mort de nos maîtres, ce grand spectacle, où le monde & toute sa gloire fond à nos yeux, leur

*Oraison  
funèb. de  
Mgr. le  
Dauphin*

72 PENSÉES DIVERSES.

mort change nos vuës , sans changer notre cœur. Chacun tente la fortune par de nouvelles voies. Nous formons de nouveaux projets ; nous nous faisons un nouveau plan de Cour , & de mesures , nous nous consolons de nos pertes par de nouvelles prétentions. Nos projets échouënt sans cesse , & nos espérances revivent de nos projets mêmes renversés. Au milieu du débris de tout ce qui nous environne , nous nous sauvons encore dans l'avenir.

*Petit Ca-  
rême. Ser-  
mon du  
Jour de  
Pâques.*

La Mort est presque toujours l'écueil & le terme fatal de la gloire des Grands. Les vaines louanges dont on les avoit abusés pendant leur vie , descendent presque aussi-tôt avec eux dans l'oubli du tombeau. Ils ne survivent pas long-tems à eux-mêmes ; ou s'il en reste quelque souvenir parmi les hommes , ils en sont plus redevables à la malignité des censures , qu'à la vanité des éloges. Leurs louanges n'ont eu que la même durée de leurs bienfaits ; ils ne sont plus rien , dès qu'ils ne peuvent plus rien ; leurs adulateurs mêmes deviennent leurs censeurs. De nouvelles espérances forment un nouveau langage ; on élève sur les débris de la gloire du mort , la gloire du vivant ; on embé- lit de ses dépouilles & de ses vertus celui qui prend sa place. Les Grands sont proprement le jouet des passions des hommes ;  
leur

leur gloire n'a point de consistance assurée, & elle augmente ou diminuë avec les intérêts de ceux qui les louënt.

Le premier pas que l'homme fait dans la vie, est aussi le premier qui l'approche du tombeau. Dès que ses yeux s'ouvrent à la lumière, l'arrêt de mort lui est prononcé; & comme si c'étoit pour lui un crime de vivre, il suffit qu'il vive pour mériter de mourir. Nous portons tous en naissant la mort dans notre sein; il semble que nous avons succé dans les entrailles de nos meres, un poison lent avec lequel nous venons au monde, qui nous fait languir ici-bas les uns plus, les autres moins, mais qui finit toujours par le trépas. Nous mourons tous les jours; chaque instant nous dérobe une portion de notre vie, & nous avance d'un pas vers le tombeau. Le corps dépérit; la santé s'use, tout ce qui nous environne nous détruit. Les alimens nous corrompent, les remèdes nous affoiblissent, ce feu spirituel qui nous anime au-dedans, nous consume; & toute notre vie n'est qu'une longue & pénible agonie.

La gloire de l'usurpateur qui s'est élevé par des voies injustes, qui a dépouillé l'innocent, & chassé l'héritier légitime pour se mettre en sa place, & se revêtir de sa dépouille, sera ensevelie avec lui dans le tombeau: sa mort développera la

*Carême.*  
Sermon du  
Jeu-di de  
la IV. Sa-  
maine.

*Mystères.*  
Sermon  
du jour  
de l'As-  
somp-tion.



honte de sa vie. C'est alors que la digue qu'opposoient aux discours publics ses succès & sa puissance étant ôtée, on se vengera sur sa mémoire des fausses louanges qu'on avoit été contraint de donner à sa personne. C'est alors que tous les grands motifs de crainte & d'espérance n'étant plus, on tirera le voile qui couvroit les circonstances les plus honteuses de sa vie; on découvrira le motif secret de ces entreprises glorieuses que l'adulation avoit tant exaltées, & l'on en exposera l'indignité & la bassesse. On regardera de près ces vertus héroïques que l'on ne connoissoit que sur la bonne-foi des éloges publics, & l'on n'y trouvera que les droits les plus sacrés de la nature & de la société foulés aux pieds: on le dépouillera alors de cette gloire barbare & injuste dont il avoit joui; on lui rendra l'infamie & la mauvaise foi de ses attentats, qu'on avoit bien voulu se cacher à soi-même. Sa fausse gloire n'aura duré qu'un instant, & son opprobre ne finira qu'avec les siècles. La dernière postérité ne le connoîtra que par ses crimes. Les histoires, fidèles dépositaires de la vérité, conserveront jusqu'à la fin son nom & sa honte; & le rang où il s'est élevé aux dépens des loix, de l'honneur & de la probité, en le faisant entrer sur la scène de l'univers, ne feront qu'immortaliser son ambition & son igno-

minie sur la terre. La Mort finit toute sa gloire ; elle l'anéantit dans tout ce qu'il étoit de grand aux yeux des hommes ; elle le laisse seul , sans force , sans appui , sans ressource. Ce nombre d'amis , de flatteurs , d'esclaves , de sujets , au milieu desquels il se croyoit immortel , ne peuvent plus rien pour lui : semblables à ceux qui voyent de loin périr un homme au milieu des flots , ils peuvent tout-au-plus accorder des larmes à son malheur , ou faire des vœux inutiles pour sa délivrance. Ainsi , seul aux prises avec la Mort , il tend en vain les mains aux créatures qui lui échappent ; le passé ne lui paroît plus qu'un instant fugitif qui n'a fait que briller & disparaître ; l'avenir est un abîme immense où il ne voit ni fin ni issue , & où il va se perdre & s'engloutir pour toujours ; le monde , qu'il croyoit éternel , n'est plus qu'un fantôme qui se dissipe ; tout ce qu'il avoit cru réel & solide , s'évanouit ; tout ce qui lui avoit paru frivole & chimérique , se montre à ses yeux & se réalise : & son malheur lui donne de nouvelles lumières , mais ne lui donne pas de nouveaux penchans , & un nouveau cœur.

La Mort nous paroît toujours comme l'horizon qui borne notre vuë s'éloignant de nous à mesure que nous en approchons , ne la voyant jamais qu'au plus loin , ne

*Oraison  
Funéb. de  
Mgr. le  
Dauphin.*

78 PENSÉES DIVERSES.

croyant jamais pouvoir y atteindre. Chacun se promet une espèce d'immortalité sur la terre. Tout tombe à nos côtés, Dieu frappe autour de nous nos proches, nos amis, nos maîtres; & au milieu de tant de têtes & de fortunes abattuës, nous demeurons fermes, comme si le coup devoit toujours porter à côté de nous, & que nous eussions jetté ici-bas des racines éternelles.

*Carême.  
Serm. du  
Jeudi de  
la IV. Se-  
maine.*

La mesure de nos destinées n'est pas égale. Les uns voyent croître en paix, jusqu'à l'âge le plus reculé, le nombre de leurs années; il en est qui ne font que se montrer à la terre, qui finissent du matin au soir, & qui semblables à la fleur des champs, ne mettent presque point d'intervalle entre l'instant qui les voit éclore, & celui qui les voit sécher & disparaître. Nous vivons tous incertains de la durée de nos jours, & cette incertitude endort notre vigilance. Nous ne songeons point à la Mort, parce que nous ne savons où la placer dans les différens âges de notre vie. Si en naissant nous portions écrit sur notre front le nombre de nos années, & le jour fatal qui les verra finir, ce point de vuë fixe & certain, quelque éloigné qu'il pût être, nous occuperait, nous troubleroit & ne nous laisseroit point un moment tranquilles; nous trouverions toujours trop court, l'intervalle que

NOUS verrions encore devant nous : cette image , toujours présente malgré nous à notre esprit , nous dégoûteroit de tout , nous rendroit les plaisirs insipides , la fortune indifférente , le monde entier à charge & ennuyeux : & cette même Mort qui peut arriver chaque jour , chaque instant , nous laisse toute notre vivacité pour le monde , pour les plaisirs , pour la fortune ; & parce qu'il n'est pas sûr si nous ne mourrons pas aujourd'hui ; nous vivons comme si nos années devoient être éternelles.



DU CHOIX D'UN ETAT.

ON se détermine d'ordinaire pour le choix d'un état , dans un âge où à peine la raison peut connoître, loin qu'elle soit capable de choisir. Une démarche où la circonspection la plus attentive devoit encore craindre de se méprendre , est toujours l'ouvrage des amusemens & des goûts puérils de l'enfance. A peine commence-t'on à bégayer , qu'on décide déjà de l'affaire la plus sérieuse de la vie ; & ces paroles irrévocables qui prononcent sur notre destinée , sont les premières qu'on nous apprend à former, avant même qu'on nous ait appris à les entendre. On accoutume de loin notre esprit naissant à

*Carême.  
Serm. du  
Merc. de  
la II. Se-  
maine.*

ces images suggérées; le choix d'un état n'est plus qu'une impression portée de l'enfance. Ainsi avant que nos penchans soient développés, & que nous sachions ce que nous sommes, nous nous formons des engagements éternels, & arrêtons ce que nous devons être pour toujours.

*Mystères.  
Second  
Sermon de  
la Purific.*

Si on démêle dans un enfant les premières espérances de ces talens qui font réussir dans le monde; s'il paroît plus propre que les autres à soutenir la gloire de son nom, on le sépare pour la terre, on le regarde comme destiné & consacré au siècle par sa naissance. En vain mille desirs de séparation & de retraite laissent comprendre les desseins de Dieu sur lui, on les regarde comme des légèretés de l'enfance: on ne le croit pas encore capable de se choisir une voie, & on lui offre celle du siècle. On ne veut pas le détourner ouvertement d'un dessein louable; mais on exige qu'il connoisse le monde auparavant, & on attend qu'il l'ait aimé: on veut laisser mûrir la raison, & on laisse flétrir l'innocence & fortifier les passions: on se persuade qu'il faut l'engager dans des plaisirs qui éprouvent sa résolution, & on le met dans des occasions qui corrompent son ame. Mais lorsqu'on trouve les mêmes desirs de retraite dans ceux qui par l'ordre de leur naissance, ou par la médiocrité de leurs ta-

lens, se trouvent moins propres au monde, & à seconder la vanité de nos projets, est-on si difficile & si circonspect ? prend-on tant de mesures pour éprouver si c'est le bon esprit qui les pousse ? Ah ! loin de nous défier de leur âge & de leur enfance, nous en abusons ; loin de leur représenter les inconvéniens d'un choix téméraire, on le leur inspire ; loin de leur faire connoître les plaisirs du monde, pour éprouver leur résolution, la grande attention est de les en éloigner, & de leur en faire des peintures affreuses : au lieu de leur représenter avec neutralité le siècle & la retraite, on les place dans des situations où tout leur fait entendre ce qu'on n'ose leur dire : on fait de leur éducation une voie qui les conduit à nos fins. Sous prétexte de les éloigner des dangers, on dérobe de bonne heure le monde à des yeux devant lesquels on craint qu'il ne paroisse trop aimable. On ne les traîne pas comme des victimes infortunées à l'autel ; mais peut-être on leur rend la retraite souhaitable, par les sévérités & les traitemens injustes qu'ils ont à essuyer auprès de nous.

Y regarde-t'on de si près quand il s'agit d'un établissement qui va assurer un grand rang & une fortune immense ? Les mœurs, la Religion, la piété, décident-elles de nos choix dans le Sacrement de

*Panégyr.  
de Ste.  
Agnes.*

80 PENSÉES DIVERSES.

Mariage ? l'intérêt ou la passion ne forment-ils pas toujours les nœuds de ce lien sacré ? Les biens & les titres sont comptés dans l'écrit fatal qui va nous lier ; les vertus y sont-elles comptées ? On met tout en œuvre pour assortir les fortunes , on ne se met point en peine d'assortir les cœurs ; pourvu que tout le reste convienne , on ne compte pour rien que les humeurs ne conviennent pas. Une société sainte & indissoluble n'a souvent pour tout lien , qu'une opposition secrète de caractère qui va bientôt la troubler , & peut être la rompre : la même cupidité qui nous lie , nous a bientôt désunis. L'ouvrage des passions ne sçauroit être durable ; on unit souvent , & on unit en vain ce que Dieu avoit séparé. Tant de divorces scandaleux sont de foibles leçons , & ne rendent pas les mariages plus saints & plus prudens ; & l'on voit tous les jours les plus grandes Maisons périr & s'éteindre , par le Sacrement même destiné à les soutenir & à les perpétuer.

*Mystères.*  
II. Sermon.  
de la Purification.

La honte de nos familles devient souvent le partage du Seigneur. Les vases de rebut que nous n'avons pas trouvé dignes d'être placés dans notre maison ; nous les choisissons pour être les vases d'honneur du Temple du Dieu vivant. Ainsi ces pierres inutiles que nous rejettons , comme incapables d'entrer dans l'édifice

DU CHOIX D'UN ETAT. 81

profane de notre fortune , nous les réservons pour être les pierres de l'angle & les colonnes de la Maison du Seigneur.

Eh ! quoi , l'art des arts , le gouvernement des ames , demande-t'il moins de talens que les occupations frivoles & les inutilités de la terre ? L'interprétation des Myſtères de la Foi , la défense de la vérité & de la doctrine , l'instruction des Peuples , la dispensation des graces de l'Eglise ; des devoirs si sublimes ne doivent-ils donc être abandonnés qu'à des talens inutiles , & à des esprits vulgaires & médiocres ? La force pour résister à l'erreur , la lumière & l'élévation pour la découvrir & la confondre , le zèle pour combattre le monde avec ses abus & ses maximes , la sainteté pour le corriger , la plénitude de l'esprit de Dieu pour le toucher , l'éloquence sainte pour le convaincre , l'intrépidité pour ne pas le ménager , la grandeur d'ame pour être au-dessus de ses menaces & de ses promesses ; font-ce là des Ministères vulgaires & rampans ? & faut-il pour des fonctions si élevées , être né moins heureusement que pour les amusemens du monde , & les agitations puériles qui en font les plus sérieuses occupations ?

On n'a garde de donner à des enfans , des instructions dont on seroit fâché qu'ils fissent usage ; on les éloigne même des

*Carême.  
Sermon  
du Mercredi  
de la 11. Semaine.*



82 PENSÉES DIVERSES.

personnes & des lieux où ils pourroient les recevoir. On leur exagère tous les jours les inconvéniens d'un état où les intérêts d'une maison ne les demandent pas : on leur enfle les avantages & les agrémens de celui auquel on les destine ; & l'on ne se sert que de leurs passions pour leur inspirer un choix qui doit les conduire à les combattre. C'est l'ordre de la nature tout seul qui d'ordinaire en décide ; on n'attend point d'autres marques de vocation que le rang de la naissance, ou la situation de la fortune. On se persuade qu'être né le premier dans une famille, c'est être choisi du Ciel pour succéder aux titres & aux dignités de nos ancêtres ; que n'avoir que le second rang dans la maison de son pere, c'est un droit qui nous ouvre la porte de la Maison du Seigneur ; qu'un grand nom & une fortune médiocre, est un engagement inévitable à choisir Jesus-Christ pour époux.

*Mystères.*  
*Second*  
*Sermon*  
*de la Pu-*  
*nificat.*

Nous exigeons de ceux qui sont engagés dans les saints Ministères tant de qualités rares & sublimes ; nous voulons que leurs mœurs soient irrépréhensibles, qu'ils brillent par la sainteté de leur vie, comme des astres au milieu des ténèbres & de la corruption générale du monde ; nous voulons qu'ils éclaircissent nos doutes, qu'ils redressent nos égaremens, qu'ils soutiennent notre foiblesse, qu'ils

DU CHOIX D'UN ETAT. 83

consolent nos afflictions ; nous voulons qu'ils soient les dépositaires de la doctrine & de la vérité , les oracles de la terre , toujours prêts à rendre raison de notre Foi , & à humilier toute hauteur qui s'éleve contre la science de Dieu : mais c'est nous-mêmes qui les avons donnés à l'Eglise ; c'est de nos mains que le Seigneur les a reçus ; & si nous ne présentons au Temple que ce que nous avons de pire & de plus défectueux , comment y trouverons-nous ce qu'il y a de plus rare & de plus excellent sur la terre ? Nous faisons après cela nous-mêmes de leurs dérèglemens & de leur ignorance , le sujet le plus ordinaire & le plus agréable de nos dérisions & de nos censures. Mais n'est-ce pas l'ouvrage de notre orgueil & de notre intérêt que nous trouvons si digne de risée ? n'est-ce pas notre cupidité qui a placé sur l'autel , ces idoles méprisables que nous insultons ? Si le Seigneur se choissoit lui-même les victimes , seroient-elles si indignes de lui ? & les asyles saints cacheroient-ils tant de dégoûts , de foiblesses & de murmures ?

Le respect humain préside fort souvent à la décision de nos destinées & nous forme à des choix que tous nos penchans désavouënt. Tel prend le parti des armes , & suit une route d'où mille raisons de tempérament , de goût , d'intérêt même

*Cavémas.*  
Sermon  
du Merc-  
de la II.  
Semaine.

l'éloignent , parce que né avec un nom , il n'oseroit se borner aux soins domestiques , & que le monde regarderoit ce repos comme une indigne lâcheté. Tel préfère un célibat dangereux , à un établissement qui le dégraderoit dans le monde , & aime mieux s'exposer à toutes les suites de la fragilité , que déshonorer son nom par une alliance inégale. Tel sans aucun attrait pour la retraite , s'y consacre par pure fierté , parce que n'ayant pas de quoi soutenir son nom , & s'établir convenablement dans le monde , un asyle saint lui paroît plus honorable aux yeux des hommes , qu'une fortune obscure & rampante. Personne presque ne prend dans son propre cœur la décision de sa destinée. Si l'on est maître de son sort , c'est la crainte du monde & de ses jugemens qui en décide : en un âge tendre , on regarde comme une loi la volonté de ceux dont on tient la vie ; on n'ose produire des desirs qui contrediroient leurs desseins , on étouffe des répugnances qui deviendroient bien-tôt des crimes. Des parens barbares & inhumains , pour élever un seul de leurs enfans plus haut que ses ancêtres , & en faire l'idole de leur vanité , ne comptent pour rien de sacrifier tous les autres , & de les précipiter dans l'abîme. Ils arrachent du monde , des enfans à qui l'autorité seule tient lieu

DU CHOIX D'UN ETAT. 85

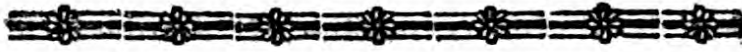
d'attrait pour la retraite ; ils conduisent à l'autel des victimes infortunées qui vont s'immoler à la cupidité de leurs peres , plutôt qu'à la grandeur du Dieu qu'on y adore. Pourvu que ce qui paroît d'une famille éclate , brille , & fasse honneur dans le monde , on ne se met point en peine que des ténèbres sacrées cachent les chagrins , les dégoûts , les larmes de ce qui ne paroît qu'aux yeux de Dieu.

Dieu a-t'il assujéti ses desseins à la biffarerie des arrangemens humains ? Les talens propres d'un état font-ils toujours attachés à un certain rang dans les familles ? Le goût qui nous inspire le choix , vient-il avec l'ordre de la naissance ; & la nature a-t'elle formé le cœur d'un puîné , plus pur , plus disposé à remplir les devoirs saints & sublimes du Sacerdoce , que celui de ses freres ?

Si l'on attend un âge avancé pour se choisir un état , c'est le hasard & l'occasion qui en décident d'ordinaire. Une dignité sacrée à laquelle on ne s'attendoit point , nous dépouille à l'instant de l'ignominie du siècle , & nous place dans le lieu saint. La mort d'un aîné change nos vuës , nous rengage dans le monde d'où nous venions de sortir ; notre vocation à l'autel expire à mesure que nous voyons revivre de nouvelles espérances pour la terre. Un simple dépit est sou-

vent toute la raison qui nous arrache brusquement au siècle, & nous précipite dans la retraite. Une liaison d'amitié nous fait suivre la fortune & la destinée d'un ami. Enfin de tous les choix, il n'en est point où la prudence chrétienne ait moins de part qu'à celui d'un état de vie, & voilà pourquoi il n'en est point où la méprise soit plus ordinaire.

La prospérité des Maisons n'est pas toujours dans la fortune, mais dans le caractère & dans la vertu de ceux qui les soutiennent : aussi leur décadence, leurs calamités, sont comme une malédiction que Dieu a toujours attachée au crime des vocations forcées. On sacrifie des cadets infortunés à la grandeur d'un aîné ; les débauches l'épuisent, il meurt sans postérité, & son nom s'éteint avec lui, & avec le Sacerdoce forcé de ses frères. Que de Maisons illustres tombées dans l'oubli, subsisteroient encore aujourd'hui, si ces sacrifices de l'ambition & de la cupidité n'en avoient sappé les fondemens, & enseveli leur nom & toute leur grandeur sous leurs ruines !



## DES TALENS.

**Q**UE sont les grands Talens , que de  
 grands vices , si nous ne les emplo-  
 yons que pour nous-mêmes ? Que devien-  
 nent-ils entre nos mains ? souvent les inf-  
 trumens des malheurs publics , toujours  
 la source de notre condamnation & de  
 notre perte. Qu'est-ce qu'un Souverain  
 né avec une valeur bouillante , & dont les  
 éclairs brillent déjà de toutes parts dès ses  
 plus jeunes ans , si la crainte de Dieu ne  
 le conduit & ne le modère ? un astre nou-  
 veau & malfaisant , qui n'annonce que  
 des calamités à la terre. Plus il croîtra  
 dans cette science funeste , plus les misères  
 publiques croîtront avec lui. Ses entre-  
 prises les plus téméraires n'offriront qu'une  
 foible digue à l'impétuosité de sa course ;  
 il croira effacer par l'éclat de ses victoi-  
 res , leur témérité ou leur injustice. L'es-  
 pérance du succès sera le seul titre qui jus-  
 tifiera l'équité de ses armes , tout ce qui  
 lui paroîtra glorieux deviendra légitime.  
 Il regardera les momens d'un repos sage  
 & majestueux , comme une oisiveté hon-  
 teuse , & des momens qu'on dérobe à sa  
 gloire. Ses voisins deviendront ses enne-  
 mis , dès qu'ils pourront devenir sa con-  
 quête ; ses peuples eux-mêmes fourniront

*Petit Car-  
 rême. Ser-  
 mon du  
 Dim. de la  
 Passion.*

88 PENSÉES DIVERSES.

de leurs larmes & de leur sang , la triste matière de ses triomphes. Il épuîsera & renverfèra les propres Etats , pour en conquérir de nouveaux ; il armera contre lui les Peuples & les nations , il troublera la paix de l'univers , il fe rendra célèbre en faifant des millions de malheureux. Quel fléau pour le genre humain ! & s'il y a un Peuple fur la terre capable de lui donner des éloges , il n'y a qu'à lui fouhaiter un tel maître.

*Oraifon  
Funèb. de  
M. de Vil-  
leroi.*

Dans une révolution d'Etat , c'eft une conjoncture bien délicate , de fe trouver pourvu de toutes les qualités qui rendent habile au gouvernement. On eft tenté d'entrer fans aveu dans les affaires publiques ; on aime encore mieux fe rendre néceffaire à l'afsemblée des méchans , que d'être inutile au parti des gens de bien. Sous prétexte de chercher à fon mérite des moyens de paroître , on procure à fon ambition des moyens de crime & de déshonneur ; & fouvent on abandonne fon devoir , fans autre intérêt que celui de n'avoir pu le remplir avec affez d'éclat & de dignité. La France a vu fur la fcène , prefque dans tous les tems , de ces hommes capables , nés pour ménager les intérêts des Princes , & faire mouvoir les ressorts infinis d'un Etat ; mais hélas ! fouvent chargés de la haine , comme des affaires publiques , on les a regardés pendant

dant leur vie , plutôt comme les instrumens de la colere du Ciel , que comme des ministres de la puissance du siècle : & ils sont morts avec la triste consolation d'avoir eu assez de mérite pour déplaire à tout un Royaume. C'est que le même zèle qui nous attache au Prince , nous endurecit souvent envers le public ; c'est que le même crédit qui nous rend nécessaires au reste des hommes , nous rend quelquefois le reste des hommes méprisable.

Repassons sur tous les grands Talens Petit-Carême. Sermon du Dim. de la Passion. qui rendent les hommes illustres ; s'ils sont donnés aux impies , c'est toujours pour le malheur de leur Nation & de leur siècle. Les vastes connoissances , empoisonnées par l'orgueil , ont enfanté ces chefs & ces docteurs célèbres de mensonge , qui dans tous les âges ont levé l'étendard du schisme & de l'erreur , & formé dans le sein même du Christianisme , les sectes qui le déchirent. Ces beaux esprits si vantés , & qui , par des talens heureux , ont rapproché leur siècle du goût & de la politesse des anciens , dès que leur cœur s'est corrompu , ils n'ont laissé au monde que des ouvrages lascifs & pernicieux , où le poison préparé par des mains habiles , infecte tous les jours les mœurs publiques , & où les siècles qui nous suivront viendront encore puiser la licence & la corruption du nôtre.



Comment ont paru sur la terre ces gé-  
nies supérieurs, mais ambitieux & in-  
quiets, nés pour faire mouvoir les ressorts  
des Etats & des Empires, & ébranler l'u-  
nivers entier? Les Peuples & les Rois  
sont devenus le jouet de leur ambition &  
de leurs intrigues. Les dissensions civiles  
& les malheurs domestiques ont été les  
théâtres lugubres où ont brillé leurs grands  
talens. Un seul homme obscur, avec les  
avantages éminens de la nature, mais  
sans conscience & sans probité, a pu s'é-  
lever dans le dernier siècle, sur les débris  
de sa patrie; changer la face entière d'une  
Nation voisine & belliqueuse, si jalouse  
de ses droits & de sa liberté; se faire ren-  
dre des hommages que ses citoyens dis-  
putent même à leurs Rois; renverser le  
Trône, & donner à l'univers le spectacle  
d'un Souverain, dont la couronne ne put  
mettre la tête sacrée à couvert de l'arrêt  
inouï qui le condamna à la perdre.

Esprits vastes, mais inquiets & tur-  
bulens, capables de tout soutenir hors le  
repos; qui tournent sans cesse autour du  
pivot même qui les fixe & qui les atta-  
che, & qui aiment encore mieux ébran-  
ler l'édifice & être écrasés sous ses ruines,  
que de ne pas s'agiter, & faire usage de  
leurs talens & de leurs forces. Malheur  
au siècle qui produit de ces hommes rares  
& merveilleux.



## DES GRANDS.

**L** Es Grands ne semblent nés que pour les autres ; le même rang qui les donne en spectacle , les propose pour modèles ; leurs mœurs forment bientôt les mœurs publiques. On suppose que ceux qui méritent nos hommages , ne sont pas indignes de notre imitation. La foule n'a point d'autres loix que les exemples de ceux qui commandent ; leur vie se reproduit , pour ainsi dire , dans le public , & si leurs vices trouvent des censeurs , c'est d'ordinaire parmi ceux qui les imitent. Notre Nation sur-tout , ou plus vaine , ou plus frivole , comme on l'en accuse , ou pour parler plus équitablement & lui faire plus d'honneur , plus attachée à ses Maîtres , & plus respectueuse envers les Grands , se fait une gloire de copier leurs mœurs , comme un devoir d'aimer leurs personnes. On est flatté d'une ressemblance qui nous rapproche de leur rang ; tout devient honorable d'après de grands modèles ; & souvent l'ostentation toute seule , nous jette dans des excès auxquels l'inclination se refuse. La Ville croiroit dégénérer , en ne copiant point les mœurs de la Cour ; le citoyen obscur , en imitant la licence des Grands , croit mettre

*Petit Sermon de la Purification*

92 PENSÉES DIVERSES.

à ses passions le sceau de la grandeur & de la noblesse ; & le désordre dont le goût lui-même se lasse bientôt , la vanité le perpétue.

Petit Ca-  
rême. Ser-  
mon du  
le Dim.

Le plaisir , ce premier écueil de la vie humaine , devient comme l'écueil privilégié de la vie des Grands. Dans les autres hommes , cette passion déplorable n'exerce jamais qu'à demi son empire : les obstacles la traversent , la crainte des discours publics la retient , l'amour de la fortune la partage. Dans les Princes & dans les Grands , ou elle ne trouve point d'obstacles , ou les obstacles eux-mêmes , facilement écartés , l'enflamment & l'irritent , ( car quels obstacles a jamais trouvé là-dessus la volonté de ceux qui tiennent en leurs mains la fortune publique ? ) les occasions préviennent presque leurs desirs ; leurs regards , si j'ose parler ainsi , trouvent par-tout des crimes qui les attendent. L'indécence du siècle & l'avilissement des Cours , honore même d'éloges publics , les attrait qui réussissent à les séduire : on rend des hommages indignes à l'effronterie la plus honteuse : un bonheur si honteux est regardé avec envie , au lieu de l'être avec exécration ; & l'adulation publique couvre l'infamie du crime public. Non , les Princes , dès qu'ils se livrent au vice , ne connoissent plus d'autre frein que leurs volontés , &

leurs passions ne trouvent pas plus de résistances que leurs ordres. Ainsi la facilité des passions en devient un nouvel attrait : devant eux , toutes les voies du crime s'applanissent , & tout ce qui plaît est bientôt possible.

Telle est la destinée des Grands qui n'usent de leur prospérité que pour la félicité des sens. Ennuyés bientôt de tout , tout leur est à charge , & ils sont à charge à eux-mêmes. Leurs projets se détruisent les uns les autres , & il n'en résulte jamais qu'une incertitude universelle que le caprice forme , & que lui seul peut fixer. Leurs ordres ne sont jamais un moment après , les interprètes sûrs de leur volonté ; on déplaît en obéissant ; il faut les deviner , & cependant ils sont une énigme inexplicable à eux-mêmes. Toutes leurs démarches sont vagues , incertaines , incompréhensibles : on a beau s'attacher à les suivre , on les perd de vue à chaque instant , ils changent de sentier , on s'égaré avec eux , & on les manque encore : ils se lassent des hommages qu'on leur rend , & ils sont piqués de ceux qu'on leur refuse. Les serviteurs les plus fidèles les importunent par leur sincérité , & ne réussissent pas mieux à plaire par leur complaisance. Maîtres bizarres & incommodes , tout ce qui les environne porte le poids de leur caprice & de leur humeur.

*Petit Cate-  
rême. Ser-  
mon du  
L. Dim.*

94 PENSÉES DIVERSES.

& ils ne peuvent le porter eux-mêmes ; ils ne semblent nés que pour leur malheur , & pour le malheur de ceux qui les servent.

Petit Ca-  
rême. Ser-  
mon du  
III. Dim.

L'ambition & l'amour de la fortune, dans les autres hommes, partagent l'amour du plaisir. Les soins qu'elle exige sont autant de momens dérobés à la volupté. Le desir de parvenir suspend du moins des passions qui de tout tems en ont été l'obstacle. On ne scauroit allier les mouvemens sages & mesurés de l'ambition, avec le loisir, l'oïveté, & presque toujours le dérangement & les extravagances du vice. En un mot, la débauche a toujours été l'écueil inévitable de l'élévation ; & jusqu'ici les plaisirs ont arrêté bien des espérances de fortune, & l'ont rarement avancée. Mais les Grands, qui n'ont plus rien à désirer du côté de la fortune, ne trouvent rien aussi qui gêne leurs plaisirs : la naissance leur a tout donné ; ils n'ont plus qu'à jouir, pour ainsi dire, d'eux-mêmes. Leurs ancêtres ont travaillé pour eux ; ils se reposent de leur élévation sur leurs titres, tout le reste est pour les passions. Aussi les enfans des hommes illustres sont d'ordinaire les successeurs du rang & des honneurs de leurs peres, & ne le sont pas toujours de leur gloire & de leur vertu. Héritiers d'un grand nom, il leur paroît inutile de s'en

faire un à eux-mêmes. Ils goûtent les fruits d'une gloire dont ils n'ont pas goûté l'amertume : le sang & les travaux de leurs ancêtres , deviennent le titre de leur mollesse & de leur oisiveté. La nature a tout fait pour eux , elle ne laisse plus rien à faire au mérite ; & souvent l'époque glorieuse de l'élévation d'une race , devient un moment après elle-même sous un indigne héritier , le signal de sa décadence & de son opprobre. Les enfans de la gloire & de la magnificence , sont rarement les enfans de la sagesse & de la vertu. Il est presque plus rare de soutenir la gloire & les honneurs auxquels on succède , que de les acquérir soi-même.

Comme le premier penchant des Peuples est d'imiter les Grands , le premier devoir des Grands est de donner de saints exemples aux Peuples. Les hommes ordinaires ne semblent naître que pour eux seuls ; leurs vices ou leurs vertus sont obscures comme leur destinée. Confondus dans la foule , s'ils tombent , ou s'ils demeurent fermes , c'est également à l'insçu du public ; leur perte ou leur salut se borne à leur personne ; ou du moins leur exemple peut bien séduire & détourner quelquefois de la vertu , mais il ne sauroit imposer & autoriser le vice.

La crainte du public est un frein pour la licence du commun des hommes. Quel-

*Pet. Cas-  
sème. Ser-  
mon de  
la Purific.*

*Pet. Cas-  
sème. Ser-  
mon du  
L. Dim.*

ques corrompues que soient nos mœurs, le vice n'a pas encore perdu parmi nous toute sa honte, il reste encore une sorte de pudeur publique qui nous force à le cacher; & le monde lui-même, qui semble s'en faire honneur, lui attache pourtant encore une espèce de flétrissure & d'opprobre. Il favorise les passions, & il impose pourtant des bienséances qui les gênent: il fait des leçons publiques du vice & de la volupté, & il exige pourtant le secret, & une sorte de ménagement de ceux qui s'y livrent. Mais les Princes & les Grands ont secoué le joug. Ils ne font pas assez de cas des hommes, pour redouter leurs censures; les hommages publics qu'on leur rend, les rassurent sur le mépris secret qu'on a pour eux; ils ne craignent pas un public qui les craint & qui les respecte; & à la honte du siècle, ils se flattent, avec raison, qu'on a pour leurs passions les mêmes égards que pour leur personne. La distance qu'il y a d'eux au Peuple, le leur montre dans un point de vue si éloigné, qu'ils le regardent comme s'il n'étoit pas; ils méprisent des traits partis de si loin, & qui ne sçauroient venir jusqu'à eux; & presque toujours devenus les seuls objets de la censure publique, ils sont les seuls qui l'ignorent.

Quand l'exemple des Grands ne trouveroit

veroit pas dans la vanité seule des peuples une imitation toujours sûre, l'intérêt & l'envie de leur plaire leur donneroient autant d'imitateurs de leurs actions, que leur autorité forme de prétendans à leurs graces. Ainsi l'ambition, dont les voies sont toujours longues & pénibles, est charmée de se frayer un chemin plus court & plus agréable. Le plaisir, d'ordinaire irréconciliable avec la fortune, en devient l'artisan & le ministre. Les passions, déjà si favorisées par nos penchans, trouvent encore dans l'espoir de la récompense un nouvel attrait qui les anime. Tous les motifs se réunissent contre la vertu; & s'il est si mal-aisé de se défendre du vice qui plaît, qu'il est difficile de ne pas s'y livrer, lorsque de plus il nous honore!

*Pet. Ca-  
rême Ser-  
mon de la  
Purificat.*

Le Citoyen obscur vit content dans la médiocrité de sa destinée. Héritier de la fortune de ses peres, il se borne à leur nom & à leur état: il regarde sans envie ce qu'il ne pourroit souhaiter sans extravagance. Tous ses desirs sont renfermés dans ce qu'il possède; & s'il forme quelquefois des projets d'élévation, ce sont de ces chimères agréables qui amusent le loisir d'un esprit oisieux; mais non pas des inquiétudes qui le dévorent. Au Grand, rien ne suffit, parce qu'il peut prétendre à tout: ses desirs croissent avec la for-

*Pet. Ca-  
rême. Ser-  
mon du  
III. Dim.*



98 PENSÉES DIVERSES.

tune ; tout ce qui est plus élevé que lui ; le fait paroître petit à ses yeux ; il est moins flatté de laisser tant d'hommes derrière lui , que rongé d'en voir qui le précèdent. Il ne croit rien avoir s'il n'a tout : son ame est toujours avide & altérée , & il ne jouit de rien , si ce n'est de ses malheurs & de ses inquiétudes.

*Pet. Ca-  
rême. Ser-  
mon de la  
Purificat.*

Ce n'est pas à leur nation seule que se borne l'impression & l'effet contagieux de l'exemple des Grands. Ils sont en spectacle à tout l'univers ; leurs actions passent de bouche en bouche , de province en province , de nation en nation ; rien n'est privé dans leur vie , tout appartient au public ; l'étranger , dans les Cours les plus éloignées , a les yeux sur eux comme le citoyen ; ils vont se faire des imitateurs jusques dans les lieux où leur puissance leur forme des ennemis. Le monde entier se sent de leurs vertus ou de leurs vices ; ils sont , si je l'ose dire , citoyens de l'univers ; au milieu de tous les Peuples se passent des événemens qui prennent leur source dans leurs exemples. Ils sont chargés devant Dieu de la justice ou des iniquités des Nations ; & leurs vices ou leurs vertus ont des bornes encore plus étendues que celles de leur Empire. La France , sur-tout , qui depuis long-tems fixe tous les regards de l'Europe , est encore plus en spectacle qu'aucune autre Na-

tion ; les Etrangers y viennent en foule étudier nos mœurs , & les porter ensuite dans les contrées les plus éloignées. Nous y voyons même les enfans des Souverains, s'éloigner des plaisirs & de la magnificence de leur Cour , venir ici comme des hommes privés , substituer à la langue & aux manières de leur Nation , la politesse de la nôtre : & comme le Trône a toujours leurs premiers regards , se former sur la sagesse & la modération , ou sur l'orgueil & les excès du Prince qui le remplit.

Parcourons toutes les passions, c'est sur le cœur des Grands qui vivent dans l'oubli de Dieu , qu'elles exercent un empire plus triste & plus tyrannique. Leurs disgrâces sont plus accablantes ; plus l'orgueil est excessif , plus l'humiliation est amère. Leurs haines plus violentes , comme une fausse gloire les rend plus vains , le mépris aussi les trouve plus furieux & plus inexorables. Leurs craintes plus excessives ; exempts de maux réels , ils s'en forment de chimériques ; & la feuille que le vent agite , est comme la montagne qui va s'écrouler sur eux. Leurs infirmités plus affligeantes ; plus on tient à la vie , plus tout ce qui la menace nous allarme. Accoutumés à tout ce que les sens offrent de plus doux & de plus riant , la plus légère douleur déconcerte leur fé-

*Pet. Cit.  
7<sup>ème</sup> Ser.  
mon du  
III. Dim.*

100 PENSÉES DIVERSES.  
licité, & leur est insupportable. Ils ne savent user sagement ni de la maladie, ni de la santé, ni des biens ni des maux inséparables de la condition humaine. Les plaisirs abrègent leurs jours; & les chagrins, qui suivent toujours les plaisirs, précipitent le reste de leurs années. La santé, déjà ruinée par l'intempérance, succombe sous la multitude des remèdes; & l'excès des attentions achève ce que n'avoit pu faire l'excès des plaisirs; & s'ils se sont défendu les excès, la mollesse & l'oisiveté toute seule deviennent pour eux une espèce de maladie & de langueur qui épuise toutes les précautions de l'art, & que les précautions usent & épuisent elles-mêmes. Enfin leurs assujétissemens plus tristes, élevés à vivre d'humeur & de caprices, tout ce qui les gêne & les contraint, les accable. Loin de la Cour, ils croient vivre dans un triste exil; sous les yeux du maître, ils se plaignent sans cesse de l'assujétissement des devoirs & de la contrainte des bienséances: ils ne peuvent porter, ni la tranquillité d'une condition privée, ni la dignité d'une vie publique. Leur repos leur est aussi insupportable que l'agitation; ou plutôt ils sont par-tout à charge à eux-mêmes. Tout est un joug pésant à qui veut vivre sans joug & sans regle.

Plus on est grand, plus on est redeva-

DES GRANDS. 101

ble au public. L'élévation qui blesse déjà l'orgueil de ceux qui nous sont soumis, les rend des censeurs plus sévères & plus éclairés de nos vices. Il semble qu'ils veulent regagner par les censures, ce qu'ils perdent par la soumission. Ils se vengent de la servitude, par la liberté des discours. Les Grands se croient tout permis, & on ne pardonne rien aux Grands : ils vivent comme s'ils n'avoient point de spectateurs ; & cependant ils sont tous seuls comme le spectacle éternel du reste de la terre.

*Pet. Ca-  
rême Ser-  
mon du  
1. Dim.*

Les exemples des Grands ont un caractère de perpétuité qui intéresse tous les siècles à venir. Les vices ou les vertus des hommes du commun, meurent d'ordinaire avec eux : leur mémoire périt avec leur personne, & leurs actions sont ensevelies & reposent sous l'obscurité du même tombeau que leurs cendres. Mais les Grands sont de tous les siècles ; leur vie liée avec les événemens publics, passe avec eux d'âge en âge. Leurs passions, ou conservées dans des monumens publics, ou immortalisées dans nos histoires, ou chantées par une poésie lascive, iront encore préparer des pièges à la dernière postérité. Le monde est encore plein d'écrits pernicieux qui ont transmis jusqu'à nous les désordres des Cours précédentes. Les dissolutions des Grands ne

*Pet. Ca-  
rême. Ser-  
mon de la  
Purificat.*

meurent point ; leurs exemples prêcheront encore le vice ou la vertu à nos plus reculés neveux ; & l'histoire de leurs mœurs aura la même durée que celle de leur siècle.



## DU MONDE.

*Avent.  
Serm. de  
la Toussaint.*

**Q**U'EST-CE que le Monde , pour les mondains eux-mêmes qui l'aiment , qui paroissent enivrés de ses plaisirs , & qui ne peuvent se passer de lui ? C'est une servitude éternelle où nul ne vit pour soi , & où pour être heureux , il faut pouvoir baiser ses fers & aimer son esclavage. C'est une révolution journalière d'événemens qui réveillent tour-à-tour , dans le cœur de ses partisans , les passions les plus violentes & les plus tristes ; des haines cruelles , des perplexités odieuses , des craintes amères , des jalousies dévorantes , des chagrins accablans. C'est une terre de malédiction , où les plaisirs mêmes portent avec eux leurs épines & leur amertume. Le jeu lasse , par ses fureurs & par ses caprices ; les conversations ennuyent , par les oppositions d'humeur & la contrariété des sentimens : les passions & les attachemens criminels ont leurs dégoûts , leurs contre-tems , leurs bruits désagréables. Les spectacles , ne trouvant presque

plus dans les spectateurs que des ames grossièrement dissoluës , & incapables d'être réveillées que par les excès les plus monstrueux de la débauche , deviennent fades , en ne remuant que ces passions délicates qui ne font que montrer le crime de loin , & dresser des pièges à l'innocence. Le monde enfin est un lieu où l'espérance même , qu'on regarde comme une passion si douce , rend tous les hommes malheureux ; où ceux qui n'espèrent rien se croient encore plus misérables ; où tout ce qui plaît , ne plaît jamais longtems , & où l'ennui est presque la destinée la plus douce & la plus insupportable qu'on puisse y attendre. Voilà le monde ; & ce n'est pas ce monde obscur qui ne connoît ni les grands plaisirs , ni les charmes de la prospérité , de la faveur & de l'opulence ; c'est le monde dans son beau , c'est le monde de la Cour.

Si le monde n'attachoit les hommes que par le bonheur de leur condition présente , comme il ne fait point d'heureux , il ne se feroit point d'adorateurs. L'avenir qu'il nous montre toujours , est sa grande ressource , & sa séduction inévitable. Il nous lie par ses espérances , ne pouvant nous satisfaire par ses dons ; & l'erreur de ses promesses nous endort toujours sur le néant de ses bienfaits.

Les hommes parlent tous les jours sur

*Oraison  
Funéb. de  
Mgr. le  
Dauphin*

le néant des choses humaines , le langage de la vérité : & ils n'en suivent pas moins les voies de la vanité & du mensonge. Nous disons sans cesse que le Monde n'est rien , & nous ne vivons que pour le Monde. Sages seulement dans les discours, insensés dans les œuvres , philosophes dans l'inutilité des conversations , peuple dans tout le cours de notre conduite ; toujours éloquens à décrier le Monde , toujours plus vifs à l'aimer. Nous fléchissons le genou avec la multitude , devant l'idole que nous venons de fouler aux pieds ; & à nos mépris succèdent bientôt de nouveaux hommages. Ce qui paroît grand aux yeux du Monde , est toujours grand pour nous ; ce qu'il appelle bonheur , est la seule félicité où notre cœur aspire ; ce qu'il vante , est la seule gloire qui nous touche.

*Tome des  
Ouvr. Fun-  
nèl. I Ser-  
mon d'u-  
ne Prof.  
Relig.*

Tout est danger dans le Monde. Dangers dans la naissance ; elle est une espèce d'engagement à toutes les passions : dangers dans l'élévation ; elle nous fait une loi de tout ce que l'Évangile condamne : dangers dans les soins publics ; il faut prendre sur soi les passions des Grands & la misère des Peuples , allier les maximes de la Religion avec celles de la prudence de la chair , & opter entre sa conscience & sa fortune : dangers dans l'usage des grands biens ; nous avons sans cesse à nous

défendre ou des profusions qu'inspire la vanité, ou de la dureté que produit l'avarice : dangers dans les exemples ; le vice perd son horreur par l'autorité de ceux qui nous le montrent ; & nous sommes rassurés, en trouvant dans les faiblesses d'autrui une excuse à nos faiblesses propres : dangers dans les entretiens ; on veut plaire, & l'on ne plaît que par les passions, ou qu'on reçoit ou qu'on inspire : dangers dans les amitiés : le venin s'insinüe par la conformité des humeurs, & par les douceurs de la société ; on ne peut se passer de délassement, & le Monde n'en fournit que de funestes à l'innocence : dangers dans les concurrences ; on veut s'élever, & il est mal-aisé d'aimer ceux qui nous supplantent, & qu'on nous préfère ; dès que les intérêts sont divisés, les cœurs aussi ne tardent pas de l'être : dangers dans le mariage ; la durée du lien refroidit presque toujours celle de la tendresse ; il est rare que la conformité des humeurs ratifie un nœud que la conformité seule des intérêts forme presque toujours : une société sainte devient une tentation domestique ; & dès que le devoir devient un joug, le cœur s'est bientôt formé d'autres chaînes : dangers dans l'état de liberté ; les passions qui n'ont point de frein s'échappent malgré nous, & l'éloignement d'un lien sa-



cré n'est souvent que l'amour d'une vertu plus universelle : dangers dans la probité mondaine : dès que le Monde est content de nous , on se persuade aussi que le Seigneur doit l'être ; on confond la réputation de la vertu avec la vertu même ; & parce qu'on n'a pas de ces vices que le Monde condamne , on croit avoir toutes les vertus que l'Évangile exige : enfin dangers dans la piété même ; comme elle est rare dans le monde , les louanges qu'elle s'attire en corrompent souvent le principe : on avoit d'abord cherché Dieu dans la vertu , on s'y cherche bientôt soi-même.

Voilà le Monde. Si on échappe d'un péril , on vient bien-tôt échouer à un autre. Si l'exemple nous trouve inébranlables , l'amitié nous séduit ; si l'intérêt ne nous touche pas , la gloire & la réputation nous entraînent ; si nous nous défendons des grands excès , des passions plus douces & plus dangereuses ne nous trouvent pas insensibles ; si l'inclination nous éloigne du dérèglement & de la débauche , la complaisance nous y jette ; si nous sommes libres d'ambition pour nous-mêmes , nous la sentons revivre pour nos enfans ; si nous sommes fidèles à ne pas chercher les occasions , nous ne saurions répondre de celles qui nous cherchent.

Voyons toutes ces ames qui ont vieilli dans le monde, & que l'âge tout seul a retirées des plaisirs; l'amour du Monde ne meurt qu'avec elles; sous des dehors différens, & que la bienséance seule a changés, nous voyons le même goût pour le monde, les mêmes penchans, la même vivacité pour les plaisirs; un cœur jeune encore dans un corps changé & effacé. On rappelle avec complaisance les joies des premières années; on fait revivre par l'erreur de l'imagination, tout ce que l'âge & le tems nous ont ôté; on regarde avec envie une jeunesse florissante, & les amusemens qui la suivent; on en prend tout ce qui peut encore compatir avec le sérieux de son état; on se fait des prétextes pour être encore de certains plaisirs avec bienséance, & sans s'exposer à la risée publique. Enfin à mesure que le monde s'enfuit & nous échappe, on court après lui avec plus de goût que jamais. Le long usage qu'on en a fait, n'a servi qu'à nous le rendre plus nécessaire, & nous mettre hors d'état de nous en passer.

*Avants  
Serm. de  
III. Dim.*

Rien n'est constant dans le monde, ni les fortunes les plus florissantes, ni les amitiés les plus vives, ni les réputations les plus brillantes, ni les faveurs les plus enviées. On y voit une sagesse souveraine qui se plaît, ce semble, à se jouer des hommes en les élevant les uns sur les rui-

*Avants  
Serm. de  
la Toussaint.*

108 PENSÉES DIVERSES.

nes des autres ; en dégradant ceux qui étoient au haut de la rouë , pour y faire monter ceux qui rampoient il n'y a qu'un moment devant eux ; en produisant tous les jours de nouveaux héros sur le théâtre , & faisant éclipser ceux qui auparavant y jouoient un rôle si brillant ; en donnant sans cesse de nouvelles scènes à l'univers. Les hommes passent toute leur vie dans des agitations , des projets & des mesures : toujours attentifs ou à se surprendre , ou à éviter d'être surpris , toujours empressés & habiles à profiter de la retraite , de la disgrâce , ou de la mort de leurs concurrens , & à se faire de ces grandes leçons de mépris du monde , de nouveaux motifs d'ambition & de cupidité ; toujours occupés ou de leurs craintes ou de leurs espérances ; toujours inquiets ou sur le présent , ou sur l'avenir , jamais tranquilles ; travaillant tous pour le repos , & s'en éloignant toujours plus.

*Paneg. de  
S. Benoit.*

Le Monde tout seul est trop triste & trop dégoûtant pour nous plaire & pour nous séduire ; il faut que nous nous en mêlions nous-mêmes , & que nous aidions , par nos erreurs , l'impuissance de ses attraits. Ainsi ce monde misérable que nous aimons , n'existe nulle part ; c'est une chimère qui n'est qu'en nous-mêmes ; c'est une divinité imaginaire qui est l'ouvrage de notre cœur tout seul. Ce sont

nos desirs & nos espérances qui sont nos dieux auxquels nous sacrifions tous , & qui forment nos seuls plaisirs & nos passions les plus violentes.

Quelle ressource pour un homme , lequel après avoir sacrifié au Monde & à ses maîtres , son repos , sa conscience , ses biens , sa jeunesse , sa santé ; après avoir tout dévoré , des rebuts , des fatigues , des assujettissemens , pour des espérances frivoles , se voit tout d'un coup fermer les portes de l'élevation & de la fortune ; arracher d'entre les mains des places qu'il avoit méritées , & qu'il croyoit déjà tenir ; menacé , s'il se plaint , de perdre celles qu'il possède ; obligé de plier devant des rivaux plus heureux , & de dépendre de ceux qu'il n'avoit pas cru dignes autrefois de recevoir ses ordres ? Ira-t'il loin du monde , se venger par des murmures éternels de l'injustice des hommes ? Mais que fera-t'il dans sa retraite , que laisser plus de loisir , & trouver moins de diversion à ses chagrins ? Se consolera-t'il dans l'exemple de ses semblables ? Mais nos malheurs , à nos yeux , ne ressemblent jamais aux malheurs d'autrui ; & d'ailleurs quelle consolation , de sentir renouveler ses peines , à mesure qu'on en retrouve l'image & le souvenir dans les autres ? Se retranchera-t'il dans une vaine philosophie , & dans la force

*Avent.  
Serm. de  
la Toussaint.*

110 PENSEES DIVERSES.

de son esprit ? Mais la raison toute seule se lasse bientôt de sa fierté : on peut être philosophe pour le public ; on est toujours homme pour soi-même. Se fera-t'il une ressource , en se livrant aux plaisirs & aux infames voluptés ? Mais le cœur , en changeant de passions , ne fait que changer de supplices. Cherchera-t'il dans l'indolence & dans la paresse , un bonheur qu'il n'a pu trouver dans la vivacité des espérances & des prétentions ? Une conscience criminelle peut devenir indifférente , mais elle n'en est pas plus tranquille. On peut ne plus sentir ses disgraces & ses malheurs , on sent toujours ses infidélités & ses crimes.

*Paneg. de  
S. Benoit.*

Le Monde est plus séduisant par les charmes qu'il promet , qu'il ne l'est par les faveurs réelles qu'il accorde. Nul presque de tous ceux que le Monde séduit & entraîne , n'est content de sa destinée ; & si l'espoir d'une condition plus heureuse n'adouciroit les peines de notre état présent , & ne lioit encore nos cœurs au Monde , il ne faudroit pour nous en détromper , que les dégoûts & les amertumes vives que nous y trouvons. Mais nous sommes chacun en secret ingénieux à nous séduire sur l'amertume de notre condition présente. Loin de conclure que le Monde ne sauroit faire des heureux , & qu'il faut chercher ailleurs le bonheur où

nous aspirons , & que le monde ne feroit nous donner , nous nous y promettons toujours ce qui nous manque & ce que nous souhaitons. Nous charmons nos ennuis présens par l'espérance d'un avenir chimérique ; & par une illusion perpétuelle & déplorable , nous rendons toujours inutiles les dégoûts que Dieu répand sur nos passions injustes , pour nous rappeler à lui , par des espérances que l'événement dément toujours , mais où nous prenons , de notre méprise même , l'occasion de retomber dans des nouvelles. Nous remplaçons par l'erreur de notre imagination ce qui manque à nos desirs ; nous ne jouissons jamais , nous espérons toujours. C'est-à-dire , ce n'est pas le Monde présent que nous aimons , nous n'y sommes pas assez heureux , c'est ce Monde chimérique que nous nous formons à nous-mêmes : ce n'est pas un bonheur réel , c'est une vaine image après laquelle nous courons , sans jamais pouvoir y atteindre : c'est un prestige qui nous joue , qui ne se montre jamais que de loin , & qui s'évanouit & s'éloigne encore , lorsque nous croyons y toucher & le saisir.

La vanité , l'ambition , la vengeance , le luxe , la volupté , le desir insatiable d'accumuler ; voilà les vertus que le Monde connoît & estime , voilà les vertus auxquelles il porte ses partisans. La droi-

*Paraboles  
du Pse.  
me XI.*

112 PENSEES DIVERSES.

tute y passe pour simplicité ; être double & dissimulé , est un mérite qui honore. Toutes les sociétés sont empoisonnées par le défaut de sincérité. La parole n'y est plus l'interprête des cœurs , elle n'en est que le masque qui le cache & qui le déguise. Les entretiens n'y sont que des mensonges affectés , sous les dehors de l'amitié & de la politesse. On se prodigue à l'envi les louanges & les adulations ; & on porte dans le cœur la haine , la jalousie , & le mépris de ceux qu'on louë. Loin de se regarder tous comme ne faisant entre eux qu'une même famille dont les intérêts doivent être communs , il semble que les hommes ne se lient ensemble que pour se tromper mutuellement & se donner le change. L'intérêt le plus vil arme le frere contre le frere , l'ami contre l'ami , rompt tous les liens du sang & de l'amitié ; & c'est un motif si bas qui décide de nos haines & de nos amours. Les besoins & les malheurs du prochain ne trouvent que de l'indifférence & de la dureté , même dans le cœur , lorsqu'on peut le négliger sans rien perdre , ou qu'on ne gagne rien à le secourir.

*Tome des  
Oraisons  
Funèbres  
I. Sermon  
d'une  
Professe.  
Relig.*

Si nous connoissons le fond & l'intérieur du Monde ; si nous pouvions entrer dans le détail secret de ses soucis & de ses noires inquiétudes ; si nous pouvions percer cette première écorce qui n'offre

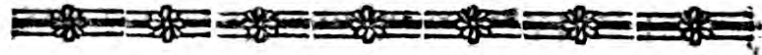
aux

aux yeux que joie , que plaisirs , que pompe & magnificence , que nous le trouverions différent de ce qu'il paroît ! Nous n'y verrions que des malheureux ; le pere divisé d'avec l'enfant , l'époux d'avec l'épouse ; le secret des familles ne cacher aux yeux du public que des antipathies , des jalousies , des murmures , des dissensions éternelles. Les amitiés y sont troublées par les soupçons , par les intérêts , par les caprices. Les liaisons les plus étroites y sont refroidies par l'inconstance. Les engagemens les plus tendres y finissent par la haine & la perfidie. Les fortunes les plus brillantes y perdent tout leur agrément , par les assujettissemens qu'elles exigent. Les places les plus honorables n'y font sentir que le chagrin de ne pouvoir monter plus haut. Chacun s'y plaint de sa destinée. Les plus élevés n'y sont pas les plus heureux. Ils montent par leur rang & par leur fortune jusqu'au-dessus des nuées ; on les perd de vuë , si haut ils sont placés. Ils paroissent au - dessus du reste des hommes par les hommages qu'on leur rend , par l'éclat qui les environne , par les graces qu'ils distribuënt , par les adulations éternelles dont la prospérité & la puissance sont toujours accompagnées ; & par la satiété même des plaisirs , & par la gêne des assujettissemens & des bien-séances , & par la bisarrerie de leurs desirs,



114. PENSÉES DIVERSES.

& par l'amertume de leurs jalousies , & par la bassesse qu'ils employent pour plaire au maître ; & par les dégoûts qu'ils en essuyent , ils sont plus bas que le peuple , & plus malheureux que lui.



DES FAUSSES VERTUS.

*Pet. Ca-  
rême. Ser-  
mon du  
Dimanc.  
de la  
Passion.*

**L**E monde se vante qu'au milieu de la dépravation & de la décadence des mœurs publiques , il a encore sauvé du débris des restes d'honneur & de droiture ; que malgré les vices & les passions qui le dominant , paroissent encore sous ses étendards des hommes fidèles à l'amitié , zélés pour la patrie , rigides amateurs de la vérité , esclaves religieux de leur parole , vengeurs de l'injustice , protecteurs de la foiblesse , en un mot , partisans du plaisir , & néanmoins sectateurs de la vertu. Voilà les héros d'honneur & de probité que le monde fait tant valoir. Mais ces hommes vertueux dont il se fait tant d'honneur , n'ont au fond souvent pour eux que l'erreur publique. Amis fidèles , je le veux ; mais c'est le goût , la vanité ou l'intérêt qui les lie ; & dans leurs amis ils n'aiment qu'eux-mêmes. Bons citoyens il est vrai ; mais la gloire & les honneurs qui nous reviennent en servant la patrie , sont l'unique lien & le

### DES FAUSSES VERTUS. III

seul devoir qui les attache : Amateurs de la vérité , je l'avouë ; mais ce n'est pas elle qu'ils cherchent , c'est le crédit & la confiance qu'elle leur acquiert parmi les hommes. Observateurs de leur parole ; mais c'est un orgueil qui trouveroit de la lâcheté & de l'inconstance à se dédire , ce n'est pas une vertu qui se fait une religion de ses promesses. Vengeurs de l'injustice ; mais en la punissant dans les autres , ils ne veulent que publier qu'ils n'en sont pas capables eux-mêmes. Protectors de la foiblesse ; mais ils veulent avoir des panégyristes de leurs générosités ; & les éloges des opprimés font ce que leur offre de plus touchant leur oppression & leur misère.

On aime le devoir & l'équité , lorsqu'il est utile ou glorieux de se déclarer pour eux ; qu'on peut compter sur les suffrages publics , que notre fermeté va nous donner en spectacle au monde , & que nous devenons plus grands aux yeux des hommes par la défense héroïque de la vérité , que nous ne l'aurions été par la dissimulation & la souplesse. Nous cherchons la gloire & les applaudissemens dans le devoir , & presque toujours c'est la vanité qui donne des défenseurs à la vérité.

Qu'il s'offre au vertueux du siècle une occasion sûre de décréditer un ennemi ;

*Petit Cate  
vème. Ser-  
mon du  
Vendredi  
Saint.*

*Pet. Cate  
vème. Ser-  
mon du*

Di. n. de  
la Passion.

ou de supplanter un concurrent , pourvu qu'il conserve la réputation & la gloire de la modération, il sera peu touché d'en avoir le mérite. Que sa vengeance n'intéresse point son honneur, elle ne sera plus indigne de sa vertu. Plaçons-le dans une situation où il puisse accorder sa passion avec l'estime publique, il ne s'embarrassera point de l'accorder avec son devoir : en un mot, qu'il passe toujours pour un homme de bien, c'est la même chose pour lui que de l'être.

Les vertus humaines, nées le plus souvent dans l'orgueil & dans l'amour de la gloire, y trouvent un moment après leur tombeau. Formées par les regards publics, elles vont s'éteindre le lendemain, comme ces feux passagers, dans le secret & dans les ténébres. Appuyées sur les circonstances, sur les occasions, sur les jugemens des hommes, elles tombent sans cesse avec ces appuis fragiles. Les tristes fruits de l'amour propre, elles sont toujours sous l'inconstance de son empire. Enfin le foible ouvrage de l'homme, elles ne sont, comme lui, à l'épreuve de rien.

C'est la religion toute seule qui assure la vertu, parce que les motifs qu'elle nous fournit sont par-tout les mêmes. La honte & l'opprobre en seroient le prix devant les hommes, qu'elle n'en paroîtroit que

DES FAUSSES VERTUS. 117  
 plus belle & plus glorieuse à l'homme de bien ; sa vie même feroit en péril , qu'il ne voudroit pas la racheter aux dépens de sa vertu. Le secret & l'impunité ne font pas pour lui des attrait pour le vice ; la gloire même , & les acclamations publiques le solliciteroient à une entreprise ambitieuse & injuste , qu'il préféreroit le devoir & la regle qui le condamne , aux applaudissemens de l'univers qui l'approuve.



DES HOMMES.

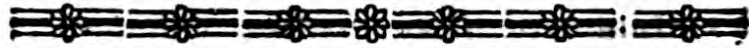
Les Hommes , dans les commence-  
 mens , n'étoient liés entre eux ni par le culte , ni par une espérance commune. Avent. Serm. du jour de Noël.  
 Ils se regardoient presque comme d'une espèce différente. La diversité des Religions , des mœurs , des païs , des langages , des intérêts , avoit , ce semble , diversifié en eux la même nature. A peine se reconnoissoient-ils mutuellement à la figure de l'humanité , le seul signe d'union qui leur restoit encore. Ils s'exterminoient comme des bêtes féroces ; ils faisoient consister leur gloire à dépeupler la terre de leurs semblables , & à porter en triomphe leurs têtes sanglantes , comme les monumens éclatans de leurs victoires. On auroit dit qu'ils tenoient leur être de

différens créateurs irréconciliables , toujours occupés à se détruire , & qui ne les avoient placés ici-bas que pour venger leurs querelles , & terminer leurs différends par l'extinction universelle de l'un des deux partis. Tout divisoit les hommes , & rien ne les lioit entre eux que les passions & les intérêts , qui étoient eux-mêmes la source unique de leurs divisions & de leurs discordes.

La guerre & la fureur semblent avoir établi parmi les hommes une demeure éternelle. Les Rois s'élèvent contre les Rois , les Peuples contre les Peuples : les mers qui les séparent , les rejoignent pour s'entredétruire. Un vil monceau de pierres arme leur fureur & leur vengeance ; & des Nations entières vont périr & s'ensevelir sous ses murs , pour disputer à qui demeureront les ruines. La terre n'est pas assez vaste pour les contenir , & les fixer chacun dans les bornes que la nature elle-même semble avoir mises aux Etats & aux Empires. Chacun veut usurper sur son voisin ; & un misérable champ de bataille , qui suffit à peine pour la sépulture de ceux qui l'ont disputé , devient le prix des ruisseaux de sang dont il demeure à jamais souillé. Ce n'est pas tout , l'enceinte elle-même des villes , qui nous unit sous les mêmes loix , ne réunit pas les cœurs & les affections. Les haines , les

Jealousies divisent les citoyens , comme elles divisent les Nations. Les animosités se perpétuent dans les familles , & les peres les transmettent aux enfans comme un héritage de malédiction. L'autorité du Prince a beau défarmer le bras , elle ne défarme pas les cœurs : il a beau ôter le glaive des mains , on perce mille fois plus cruellement son ennemi avec le glaive de la langue. La haine obligée de se renfermer au-dedans , en devient plus profonde & plus amère ; & pardonner est une faiblesse qui déshonore. L'union , la paix semblent bannies du milieu de nous , & les haines partagent la Cour , la Ville , les familles ; & ceux que les places , que les intérêts de l'Etat , que les bienfaisances mêmes , que le sang du moins devoit unir , se déchirent , se dévorent , voudroient se détruire & s'élever sur les ruines des uns des autres ; & la Religion , qui nous montre nos freres dans nos ennemis , n'est plus écoutée. Nous vivons tranquillement dans cet état affreux ; l'équité de nos plaintes envers nos ennemis , nous calme sur l'injustice de notre haine & de notre éloignement pour eux ; & si nous nous en approchons à la mort , ce n'est pas que nous les aimions , c'est que le cœur mourant n'a plus la force de les haïr ; c'est que tous nos sentimens sont presque éteints ; ou du moins , c'est que

nous ne sentons plus rien que notre défaillance & notre extinction prochaine.



## DES PASSIONS.

*Avent.  
Serm. du  
Jour de  
Noël.*

L'HOMME en proie à ses passions injustes & violentes, sent au-dedans de lui la dissension la plus terrible. Livré aux agitations & aux fureurs de son propre cœur, combattu par la multiplicité & la contrariété éternelle de ses penchans déréglés, il ne peut trouver la paix, parce qu'il ne la cherche que dans la source même de ses troubles & de ses inquiétudes. Les Philosophes s'étoient vantés de pouvoir la donner à leurs disciples; mais le calme universel des passions qu'ils promettoient à leurs sages, & qu'ils annonçoient avec tant d'emphase, en pouvoit réprimer les saillies, mais en laissoit tout le venin & tout le tumulte dans le cœur. C'étoit une paix d'orgueil & d'ostentation, elle masquoit les dehors; mais sous ce masque d'appareil, l'homme se trouvoit toujours lui-même.

*Para-  
phrase du  
Pseaume  
VII.*

On n'en vient pas tout-à-coup à des excès de haine, de mauvaise foi, de calomnie; l'humanité, l'honneur, un reste de droiture, le cœur enfin, pas encore familiarisé avec le crime, se refuseroit à ces noirceurs, & en feroit effrayé; ce n'est

n'est que par degré que l'on parvient à s'y livrer. On commence par nourrir dans son cœur des sentimens injustes de jalousie contre son prochain : ses talens, sa réputation, sa prospérité, sont autant de vers qui nous rongent & nous dévorent en secret. Plus sa gloire & sa fortune croissent, plus notre aversion se fortifie & s'allume : elle devient au-dedans de nous comme un poison qui nous déchire, une racine d'amertume qui nous flétrit le cœur ; ce sont là comme les douleurs & le prélude du plus affreux enfantement. Quand l'ame est une fois imbibée de ce venin, qu'elle ne peut plus le renfermer dans son sein, il ne lui en coûte plus rien d'enfanter des monstres. Elle se soulage même en produisant au-dehors les fruits les plus honteux de l'iniquité & de la haine, c'est-à-dire, l'imposture, l'artifice, la violence, l'inhumanité, la calomnie.

On a beau dire que les soins des passions font la félicité de ceux qui en sont épris ; c'est un langage dont le monde se fait honneur, & que l'expérience dément. Quel supplice pour une personne qui veut plaire, que les soins éternels d'une beauté qui s'efface & s'éteint tous les jours ! Quelle attention ! quelle gêne ! il faut prendre sur soi, sur ses inclinations, sur ses plaisirs, sur son indolen-

*Carême.  
Serm. du  
Jeu. de  
la Passion.*



ce : quel secret dépit , quand ces soins ont été inutiles , & qu'il s'est trouvé des attrait plus heureux , & sur qui tous les regards ont tourné ! Quelle tyrannie que celle des usages ! Il faut pourtant s'y assujettir , malgré des affaires qui demandent qu'on se retranche , un époux qui éclate , le marchand qui murmure , & qui peut-être fait acheter bien cher les retardemens & les délais. Je ne dis rien des soins de l'ambition. Quelle vie que celle qui se passe toute en des mesures , des projets , des craintes , des espérances , des allarmes , des jalousies , des assujettissemens , des bassesses ! Je ne parle pas d'un engagement de passion. Quelle frayeur que le mystère n'éclate ! que de mesures à garder du côté de la bienséance & de la gloire ! que d'yeux à éviter ! que de surveillans à tromper ! que de retours à craindre sur la fidélité de ceux qu'on a choisis pour les ministres & les confidens de sa passion ! Quels rebuts à essuyer de ce ui peut-être à qui on sacrifie son honneur & sa liberté , & dont on n'oseroit se plaindre ! A tout cela , ajoutez ces momens cruels où la passion moins vive nous laisse le loisir de retomber sur nous-mêmes , & de sentir toute l'indignité de notre état : ces momens où le cœur , né pour des plaisirs plus solides , se lasse de ses propres idoles , &

DE L'ORGUEIL. 123  
trouve son supplice dans les dégoûts &  
dans sa propre inconstance.



DE L'ORGUEIL.

L'ORGUEIL a été de tout tems la plaie Mystères  
Sermon  
de l'In-  
carnat. la plus dangereuse de l'homme. Né pour être grand & maître de toutes les créatures, il a toujours conservé au-dedans de lui ces premières impressions de son origine. Trouvant sans cesse dans son cœur je ne sçais quel sentiment de sa propre excellence, il se prêta d'abord à des penchans si doux; il ne chercha plus qu'à s'élever de degré en degré; & ne rencontrant rien ici-bas qui pût satisfaire la grandeur de son ame, il monta jusqu'au-dessus des nuées, & se fit rendre des honneurs divins. L'univers adora comme ses auteurs, des insensés que l'univers avoit vu naître, & qui étoient venus tant de siècles après lui.

Nous nous donnons souvent de plein Panegy-  
rique de  
S. Franç.  
de Paule. droit des titres que le public nous refuse, & que nos ancêtres n'ont jamais eu; & l'on voit parmi nous beaucoup de gens parer une route encore toute fraîche, d'un nom illustre, & recueillir avec affectation, les débris de ces familles antiques & éteintes, pour les enter sur un nom obscur, & à peine échappé de parmi le

peuple. Quel siècle fut plus gâté là-dessus que le nôtre ? Nos peres ne vouloient être que ce qu'ils avoient été en naissant. Contens chacun de ce que la nature les avoit faits, ils ne rougissoient pas de leurs ancêtres ; & en héritant de leurs biens, ils n'avoient garde de défavouer leur nom. On n'y voyoit pas ceux qui naissent avec un rang, se parer éternellement de leur naissance ; être sur les formalités, d'une délicatesse de mauvais goût, & selon l'Evangile & selon le siècle ; étudier avec soin ce qui leur est dû ; faire des parallèles éternels ; mesurer avec scrupule le plus ou le moins qui se trouve dans les personnes qu'on aborde, pour concerter là-dessus son maintien & ses pas, & ne paroître nulle part sans se faire précéder de son nom & de sa qualité.

*Carême.  
Serm. du  
Jeudi a-  
près les  
Cendres.*

L'orgueil est la source secrète de l'incrédulité. Il y a dans cette ostentation de raison, qui fait mépriser à l'incrédule la croyance commune, une déplorable singularité qui le flatte, & fait qu'il suppose en lui plus de force & plus de lumières que dans le reste des hommes, parce qu'il a osé secouer un joug qui les assujettit tous, & contredire témérairement ce que les autres jusqu'à lui s'étoient contentés d'adorer.

*Paneg. de  
S. Jean-  
Baptiste.*

Telle est l'injustice de notre orgueil, que malgré ces foiblesses qui nous font

rougir en secret , ce vuide & ce néant que nous trouvons en nous , qui fait que nous nous sommes à charge , & que nous portons par-tout avec nous l'ennui , le dégoût & l'horreur , pour ainsi dire , de nous-mêmes , nous voulons pourtant imposer au public , & qu'on nous prenne pour ce que nous ne sommes pas. Nous exigeons que les hommes pensent de nous ce que nous n'oserions en penser nous-mêmes ; & le comble de l'injustice , c'est que tous ceux qui nous refusent les qualités que nous n'avons pas , & les louanges que nous ne méritons pas , & qui jugent de nous comme nous en jugeons nous-mêmes en secret , nous les haïssons , nous les décrions , nous leur faisons un crime de l'équité de leurs jugemens , & nous nous en prenons , ce semble , à eux de nos misères & de nos foiblesses.

L'orgueil a été la premiere source des troubles qui déchirent le cœur de l'homme. Quelles guerres , quelles fureurs cette funeste passion n'a-t'elle pas allumées sur la terre ? De quels torrens de sang n'a-t'elle pas inondé l'univers ? Et l'histoire des Peuples & des Empires , des Princes & des Conquérans , l'histoire de tous les siècles & de toutes les Nations , qu'est-elle , que l'histoire des calamités dont l'orgueil avoit depuis le commencement affligé les hommes ? Le monde entier n'é-

*Arvens*  
Sermon de  
jour de  
Noël.

toit qu'un théâtre lugubre , où cette passion hautaine & insensée donnoit tous les jours les scènes les plus sanglantes. Mais ce qui se passoit au-dehors , n'étoit que l'image des troubles que l'homme orgueilleux éprouvoit au-dedans de lui-même. Le desir de s'élever étoit une vertu ; la modération passoit pour lâcheté. Un homme seul bouleversoit sa patrie , renversoit les loix & les coûtumes , faisoit des millions de malheureux pour usurper la première place parmi ses citoyens ; & le succès de son crime lui attiroit des hommages ; & son nom souillé du sang de ses freres n'en avoit que plus d'éclat dans les annales publiques qui en conservoient la mémoire ; & un scélérat heureux devenoit le plus grand homme de son siècle. Cette passion en descendant dans la foule étoit moins éclatante , mais elle n'en étoit pas moins vive & furieuse. L'homme obscur n'étoit pas plus tranquille que l'homme public ; chacun vouloit l'emporter sur ses égaux. L'Orateur , le Philosophe se disputoient , s'arrachotent la gloire , l'unique but de leurs travaux & de leurs veilles ; & comme les desirs de l'orgueil sont insatiables , l'homme à qui il étoit alors honorable de s'y livrer tout entier , ne pouvant s'y fixer , ne pouvoit aussi être calme & paisible. L'orgueil devenu la seule source de l'honneur & de

la gloire humaine, étoit devenu l'écueil fatal du repos & du bonheur des hommes.

• Nous voulons qu'on nous approuve, qu'on applaudisse à nos défauts comme à nos vertus ; & quoique nous sentions nos foiblesses, nous sommes assez injustes pour exiger que les autres ne les voyent pas, & qu'ils nous fassent honneur de certaines qualités que nous nous reprochons à nous-mêmes comme des vices. Nous voudrions que toutes les bouches ne s'ouvrirent que pour publier nos louanges, & que le monde, qui ne pardonne rien, qui n'épargne pas même ses maîtres, admirât en nous ce qu'il censure dans les autres.

Mais c'est peu de vouloir nous attribuer les talens & les vertus que nous n'avons pas, nous disputons même aux autres celles qu'ils ont. Il semble que leur réputation nous humilie, qu'on nous prive des louanges qu'on leur donne, & que les honneurs qu'ils reçoivent sont des injustices qu'on nous fait. Incapables d'élevation, de vertu, de générosité, nous ne pouvons la souffrir dans les autres ; nous trouvons des taches où tout le monde admire des vertus ; le mérite nous blesse & nous éblouit ; & ne voulant pas nous défaire de nos vices, nous voudrions pouvoir ôter aux autres leurs vertus mêmes.

*Carême.  
Serm. du  
Vendredi  
après les  
Cendres.*

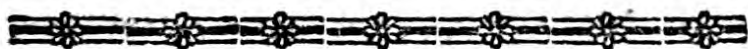
*Panégyr.  
de St.  
Jean-  
Baptiste.*

*Mystères.*  
 Sermon  
 de l'In-  
 carnat.

Un des caractères les plus marqués de l'orgueil, c'est cette imposture de vanité qui cherche la gloire dans les humiliations mêmes, & qui ne paroît s'avilir aux yeux des hommes, qu'afin que leurs applaudissemens aillent la placer encore plus haut que n'étoit le lieu d'où elle étoit descenduë. L'orgueil se cache pour être découvert; on ne fuit l'éclat qu'afin que l'éclat nous suive; on ne renonce aux honneurs, que pour être honoré; on ne souffre le mépris, que lorsqu'il nous est glorieux d'être méprisés. L'orgueil a mille dédommagemens imperceptibles à nous-mêmes; & rien n'est plus rare qu'une humiliation volontaire qui ne conduit qu'à l'humilité.

Si la calomnie nous trouve patiens, c'est parce que nous prévoyons que la vérité va la confondre, & qu'elle tournera à notre gloire. Les œuvres humiliantes ne nous plaisent, que parce que notre rang ne permet pas d'ignorer que nous nous abaïssons: nous aimons les opprobres passagers; & où notre vanité voit des ressources promptes, il faut quelque autre attrait qui nous adoucisse le mépris, que le plaisir d'être méprisé. On pardonne; mais en faisant sentir qu'on est l'offensé, & qu'on se relâche de son droit. On fait une avance de réconciliation; mais on n'est pas fâché qu'on sache que la piété

toute seule a part à cette démarche. On dit du bien de ceux qui nous calomnient ; mais c'est pour ôter toute créance à leurs calomnies. Enfin il est difficile de ne pas se rechercher soi-même , & encore plus dans l'humiliation que dans l'éclat , parce que , plus l'homme semble s'oublier , plus l'orgueil est attentif à faire en sorte qu'il se retrouve.



## DE L'AMBITION.

**L'**AMBITION , ce desir insatiable de Pet. Cas  
réme. Ser-  
mon du  
I. Dim. s'élever au-dessus & sur les ruines mêmes des autres ; ce ver qui pique le cœur , & ne le laisse jamais tranquille ; cette passion qui est le grand ressort des intrigues & de toutes les agitations des Cours , qui forme les révolutions des Etats , & qui donne tous les jours à l'univers de nouveaux spectacles ; cette passion qui ose tout , & à laquelle rien ne coûte , rend malheureux celui qui en est possédé. L'ambitieux ne jouit de rien ; ni de sa gloire , il la trouve obscure : ni de ses places , il veut monter plus haut : ni de sa prospérité , il sèche & dépérit au milieu de son abondance : ni des hommages qu'on lui rend , ils sont empoisonnés par ceux qu'il est obligé de rendre lui-même : ni de sa faveur , elle devient amère ,



dès qu'il faut la partager avec ses concurrents : ni de son repos , il est malheureux à mesure qu'il est obligé d'être plus tranquille. Son ambition , en le rendant ainsi malheureux , l'avilit encore & le dégrade. Que de bassesses pour parvenir ! Il faut paroître non pas tel qu'on est , mais tel qu'on nous souhaite. Bassesse d'adulation ; on encense & on adore l'idole qu'on méprise : bassesse de lâcheté : il faut savoir essuyer des dégoûts , dévorer des rebuts , & les recevoir presque comme des graces : bassesse de dissimulation ; point de sentimens à soi , & ne penser que d'après les autres : bassesse de dérèglement ; devenir les complices , & peut-être les ministres des passions de ceux de qui nous dépendons , & entrer en part de leurs désordres , pour participer plus sûrement à leurs graces : enfin , bassesse même d'hypocrisie ; emprunter quelquefois les apparences de la piété , jouer l'homme de bien pour parvenir , & faire servir à l'ambition la Religion même qui la condamne. Qu'on nous dise après cela que c'est le vice des grandes ames : c'est le caractère d'un cœur lâche & rampant ; c'est le trait le plus marqué d'une ame vile. Le devoir tout seul peut nous mener à la gloire ; celle qu'on doit aux bassesses & aux intrigues de l'ambition , porte toujours avec elle un caractère de honte qui

nous déshonore : elle ne promet les royaumes du monde & toute leur gloire , qu'à ceux qui se prosternent devant l'iniquité , & qui se dégradent honteusement eux-mêmes. On reproche toujours nos bassesses à notre élévation ; nos places rappellent sans cesse les avilissemens qui les ont méritées ; & les titres de nos honneurs & de nos dignités , deviennent eux-mêmes les traits publics de notre ignominie.

L'ambition nous rend faux , lâches ,  
 timides , quand il faut soutenir les intérêts de la vérité. On craint toujours de déplaire , on veut toujours tout concilier , tout accommoder. On n'est pas capable de droiture , de candeur , d'une certaine noblesse qui inspire l'amour de l'équité , & qui seule fait les grands hommes , les bons sujets , les Ministres fidèles , & les Magistrats illustres. Ainsi on ne sçauroit compter sur un cœur en qui l'ambition domine ; il n'a rien de sûr , rien de fixe , rien de grand , sans principes , sans maximes , sans sentimens ; il prend toutes les formes , il se plie sans cesse au gré des passions d'autrui ; prêt à tout également , selon que le vent tourne , ou à soutenir l'équité , ou à prêter sa protection à l'injustice. On a beau dire que l'ambition est la passion des grandes ames ; on n'est grand que par l'amour de la

*Myffères.*  
 Sermon de  
 la Passion  
 de N. Sa

132 PENSÉES DIVERSES.

vérité, & lorsqu'on ne veut plaire que par elle.

*Petit Ca-  
vème. Ser-  
mon du  
L. Dim.*

Dans l'esprit de l'ambitieux, le succès couvre la honte des moyens; il veut parvenir, & tout ce qui le mène là, est la seule gloire qu'il cherche. Il regarde ces vertus romaines qui ne veulent rien devoir qu'à la probité, à l'honneur & aux services, comme des vertus de romans & de théâtre; & croit que l'élévation des sentimens pouvoit faire autrefois des héros de la gloire; mais que c'est la bassesse & l'avilissement qui font aujourd'hui ceux de la fortune.

*Mystères.  
Serm. de  
la Visita-  
tion de  
la sainte  
Vierge.*

Un homme livré à l'ambition ne se laisse point rebuter par les difficultés qu'il trouve sur son chemin: Il se refond, il se métamorphose, il force son naturel & l'assujettit à sa passion. Né fier & orgueilleux, on le voit d'un air timide & soumis essuyer les caprices d'un Ministre, mériter par mille bassesses la protection d'un subalterne en crédit, & se dégrader jusqu'à vouloir être redevable de sa fortune à la vanité d'un commis, ou à l'avarice d'un esclave. Vif & ardent pour le plaisir, il consomme ennuyeusement dans des anti-chambres, & à la suite des Grands, des momens qui lui promettoient ailleurs mille agrémens. Ennemi du travail & de l'embarras, il remplit des emplois pénibles; prend non-seulement sur

ses aises , mais encore sur son sommeil & sur sa santé , de quoi y fournir. Enfin , d'une humeur serrée & épargnante , il devient libéral , prodigue même ; tout est inondé de ses dons ; il n'est pas jusqu'à l'affabilité & aux égards d'un domestique qui ne soit le prix de ses largesses.

Si l'ambition gagne & infecte le cœur des Rois ; si le Souverain oubliant qu'il est le protecteur de la tranquillité publique , préfère sa propre gloire à l'amour , à la tranquillité de ses peuples ; s'il aime mieux conquérir des Provinces que de regner sur les cœurs ; s'il lui paroît plus glorieux d'être le destructeur de ses voisins que le pere de son peuple ; si le deuil & la désolation de ses sujets est le seul chant de gloire qui accompagne ses victoires ; s'il fait servir à lui seul une puissance qui ne lui est donnée que pour rendre heureux ceux qu'il gouverne ; en un mot , s'il n'est Roi que pour le malheur des hommes , & qu'il n'élève l'idole de sa grandeur que sur les larmes & les débris des Peuples & des Nations ; quel fléau pour la terre ! Sa gloire sera toujours souillée de sang. Quelque insensé chantera peut-être les victoires ; mais les provinces , les villes , les campagnes en pleureront. On dressera des monumens superbes pour immortaliser ses conquêtes ; mais les cendres encore fumantes de tant de villes autrefois

*Petit Ca-  
rême. Ser-  
mon du  
1. Dim.*

florissantes ; mais la désolation de tant de campagnes dépouillées de leur ancienne beauté ; mais les ruines de tant de murs sous lesquels des citoyens paisibles ont été ensevelis ; mais tant de calamités qui subsisteront après lui , feront des monumens lugubres qui immortaliseront sa vanité & sa folie. Il aura passé comme un torrent pour ravager la terre , & non comme un fleuve majestueux pour y porter la joie & l'abondance. Son nom sera écrit dans les annales de la postérité parmi les conquérans ; mais l'on ne rappellera l'histoire de son regne , que pour se souvenir des maux qu'il a fait aux hommes. Ainsi son orgueil sera monté jusqu'au ciel , sa tête aura touché dans les nuées , ses succès auront égalé ses desirs ; & tout cet amas de gloire ne sera plus à la fin qu'un monceau de bouë qui ne laissera après elle que l'infection & l'opprobre.

*Mystères.  
Serm. de  
la Passion  
de N. S.*

L'ambition nous rend la justice & la vérité odieuses. On est embarrassé du bon droit ; on voudroit que ceux qu'il faut perdre , pour plaire , eussent toujours tort. On regarde comme un malheur d'être chargé de leur cause ; on cherche les moyens de s'en débarrasser ; & loin d'embrasser avec joie l'occasion de prêter son ministère à l'innocent , on fuit la gloire d'une belle action , comme on devroit fuit l'infamie d'une bassesse.

## DE L'AMBITION. 135

Un ambitieux ne connoît de loix que celles qui le favorisent. Le crime qui l'élève est pour lui comme une vertu qui l'eunoblit. Ami infidèle, l'amitié n'est plus rien pour lui, dès qu'elle intéresse sa fortune. Mauvais citoyen, la vérité ne lui paroît estimable qu'autant qu'elle lui est utile. Le mérite qui entre en concurrence avec lui, est un ennemi auquel il ne pardonne point. L'intérêt public cède toujours à son intérêt propre. Il éloigne des sujets capables, & se substitué à leur place, il sacrifie à ses jalousies le salut de l'Etat; & il verroit avec moins de regret les affaires publiques périr entre ses mains, que sauvées par les soins & par les lumières d'un autre.

*Petit Traité  
réimpr. Sec  
mon du  
l. Dim.*



## DE LA VANITÉ.

ADMIRATEURS insensés de cette vicissitude de fantômes, sur quoi roule tout le siècle présent, il faut aux hommes des spectacles pour les frapper, de vastes projets, des entreprises éclatantes, des emplois tumultueux. On a toujours chez eux des vertus obscures, quand on n'a pas des vices glorieux; & ce n'est guères qu'aux grands défauts qu'ils savent accorder le nom de grand mérite. L'innocence des mœurs, la bonne foi, l'af-

*Ovalfo  
Funéb. de  
M. de Vile  
lays.*

fabilité, la clémence, l'application à ses devoirs, la miséricorde, ont je ne sçais quoi de tranquille & d'uni qui ne donne rien aux spectateurs : les merveilles de la Foi n'ont pas le même privilège que les illusions des sens. On diroit que pour mourir avec honneur, il faut avoir sçu être autre chose qu'homme de bien ; la solemnité des éloges veut presque être soutenuë par le faste du héros qu'on louë ; & il semble que l'Orateur n'a jamais plus besoin d'art que lorsqu'il n'a qu'à louer la vérité & la justice.

*Mystères.*  
Second  
Sermon  
de la Pu-  
sificat.

Lorsque désabusé du monde, on revient des égaremens des passions, on ne revient guères de la vanité & de l'entêtement du rang & de la naissance, & l'on veut que les titres entrent, pour ainsi dire, dans tout ce qu'on fait pour le Seigneur. Si l'on consacre des dons au Temple, les marques superbes du nom & des dignités en immortalisent la mémoire ; si l'on élève des asyles de miséricorde, ces maisons deviennent des monumens publics de la grandeur de celles de leurs bienfaiteurs ; & les signes de la vanité sont presque toujours la première chose qui paroît dans les œuvres saintes. Telle est la foiblesse, des Grands sur-tout. Les hommages obscurs ne plaisent pas ; les œuvres de Religion qui nous confondent avec la foule, ne sont jamais de notre goût ;

goût ; il faut que tout ce que nous faisons pour le ciel , porte le caractère de ce que nous sommes sur la terre. On entre dans des œuvres de miséricorde , mais on en veut les premiers honneurs : on s'abaisse jusqu'aux ministères les plus vils de la charité , mais on s'abaisse avec faste , & dans cet abaissement même , on fait sentir qu'on est Grand : on se trouve dans des lieux secrets consacrés aux exercices humilians de la miséricorde , mais on s'y fait énoncer par des distinctions de vanité ; & il semble qu'on ne veut pas courir le risque de l'humiliation , sans s'être préparé le dédommagement des éloges.

Les hommes n'admirent d'ordinaire que les grands événemens. La vie des Princes leur paroît vuide & obscure , & ne les frappe plus , dès qu'ils n'y trouvent pas de ces actions d'éclat qui embélistent les histoires , & auxquelles souvent ils n'ont prêté que leur nom. Ce sont presque toujours les passions qui immortalisent les hommes dans l'esprit des autres hommes. Les vices éclatans passant à la postérité , une vertu toujours renfermée dans les bornes de son état , est à peine connue de son siècle. Un Prince qui a toujours préféré le devoir à l'éclat , paroît n'avoir point vécu ; il ne fournit rien à la vanité des éloges , dès qu'il n'a pas eu de ces desseins ambitieux qui troublent

*Oraison  
funèbre de  
Mgr. le  
Dauphin*



138 PENSÉES DIVERSES.

la paix des Etats , qui renversent l'ordre des successions & de la nature , qui portent par-tout la misère , l'horreur , la confusion , & qui ne mènent à la gloire que par le crime. Il est beau de remporter des victoires , & de conquérir des Provinces ; mais qu'il est grand de n'avoir jamais été que ce qu'on devoit être. La façon de penser de la plûpart des hommes , est là-dessus digne d'étonnement. Il semble qu'on n'auroit plus rien à dire , dès qu'on n'auroit plus à louer que des vertus utiles au bonheur des Peuples & à la tranquillité des Empires ; & qu'il nous faut , pour le succès de nos louanges , ou des crimes éclatans à pallier , ou des talens pernicieux au genre humain à honorer de pompeux éloges. Les hommes méritent bien de tels maîtres , dès qu'ils sont capables de les admirer.

*Mystères.*  
Sermon  
du jour  
de l'Ascension.

Toute notre vie est une étude de vanité qui nous montre toujours par les endroits par où nous croyons nous distinguer & plaire. Lors même que touchés de Dieu , & revenus de nos égaremens , nous avons pris le parti d'une vie chrétienne , nous voulons que le monde conserve encore le souvenir des talens malheureux & des vains avantages que nous avons sacrifiés en rompant avec lui. Nous sommes flattés qu'on fasse encore valoir par-là tous les jours notre sacrifice , & qu'on

nous fasse honneur de ce que nous avons jugé nous-mêmes digne de mépris. Nous nous en élevons même en secret au-dessus des autres, comme si nous avions plus donné à Dieu; comme si, plus nous paroissions nés pour le monde & pour les plaisirs, plus il n'avoit pas fallu que la grace qui nous en a dégoûté, fût forte & abondante; comme si les miséricordes du Seigneur pour nous, pouvoient devenir le titre de notre ingratitude, & nous faire oublier nos misères. Ainsi ce qui a été l'occasion de nos chûtes & de nos malheurs, devient souvent dans la piété même le motif de notre vanité déplorable; ce qui devrait nous rendre plus misérables à nos yeux, ne sert souvent qu'à nous inspirer du mépris pour les autres. Ainsi nous voulons participer en même-tems à la gloire du monde & à la gloire de la vertu; nous voulons qu'on louë en nous, & les merveilles de la grace, & les talens de la vanité; & loin de cacher aux yeux des hommes ce que nous sommes, nous voulons même qu'ils voyent encore en nous ce que nous sommes fâchés d'avoir été.

Dans les œuvres de miséricorde, on n'a des yeux le plus souvent que pour les misères d'éclat, & on veut pieusement mettre le public dans la confiance de ses largesses. On prendra bien quelquefois

*Carême.  
Mystères.  
Serm. du  
IV. Dim.*

des mesures pour les cacher ; mais on n'est pas fâché qu'une indiscretion les trahisse : on ne cherchera pas les regards publics ; mais on sera ravi que les regards publics nous surprennent ; & l'on regarde presque comme perdus , les libéralités qui sont ignorées. Nos Temples & nos Autels n'étaient-ils pas de toutes parts , avec leurs dons , les noms & les marques de leurs bienfaiteurs , c'est-à-dire , les monumens publics de la vanité de nos peres & de la nôtre ? Si l'on ne vouloit que l'œil invisible du Pere céleste pour témoin , à quoi bon cette vaine ostentation ? Craignons-nous que le Seigneur oublie nos offrandes ? Faut-il que du fond du Sanctuaire où nous l'adorons , il ne puisse jeter ses regards sans en retrouver le souvenir ? Si nous ne nous proposons que de lui plaire , pourquoi exposer nos largesses à d'autres yeux qu'aux siens ? Pourquoi ses Ministres eux-mêmes , dans les fonctions les plus redoutables du Sacerdoce , paroîtront-ils à l'Autel , où ils ne devroient porter que les péchés du peuple , chargés & revêtus des marques de notre vanité ? Pourquoi ces titres & ces inscriptions , qui immortalisent sur des murs sacrés nos dons & notre orgueil ? N'étoit-ce pas assez que ces dons fussent écrits de la main même du Seigneur dans le livre de vie ? Pourquoi graver sur le marbre

qui périra , le mérite d'une action que la charité avoit pu rendre immortelle.

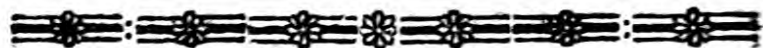
Rien de plus rare que de vouloir fin-  
cèrement que les hommes oublient ce  
qui peut nous faire honneur dans leur  
esprit. Nous regardons cet oubli comme  
une injure ; nous voudrions que tout le  
monde lût sur notre front , pour ainsi  
dire , nos talens , nos vertus , notre rang  
& notre naissance ; & jusques dans ces  
asyles saints , où on a mis aux pieds de  
l'Autel les dépouilles du monde & de toute  
sa gloire , on reprend souvent d'une main,  
le vain étalage qu'on avoit semblé sa-  
crifier de l'autre. On étale encore sous  
l'obscurité du voile saint , le faux éclat du  
monde & de la naissance ; on veut retrou-  
ver dans le lieu de l'humilité , les dis-  
tinctions qu'on avoit méprisées dans le  
monde ; & dans le sanctuaire même de  
l'époux , on se fait valoir par d'autres  
titres que par le titre sublime de son  
épouse.

L'Eglise n'a pas assez de privilèges pour  
satisfaire la vanité de ses bienfaiteurs.  
Leurs places y sont marquées dans le sanc-  
tuaire ; leurs tombeaux y paroissent jus-  
ques sous l'Autel , où ne devroient re-  
poser que les cendres des Martyrs. On leur  
rend même des honneurs qui devroient  
être réservés à la gloire du Sacerdoce ; &  
s'ils ne portent pas la main à l'encen-

*Mystères*  
Serm. du  
jour de  
l'Assomption.

*Carême*  
Serm. du  
IV. Dim.

foir , ils veulent du moins partager avec le Seigneur l'encens qui brûle sur ses Autels.



### DE LA JALOUSIE.

*Petit Ca-  
vême. Ser-  
mon du  
Vendredi  
Saint.*

**T**OUS les traits les plus odieux semblent se réunir dans un cœur où domine la jalousie. Il n'est point de bassesse que cette passion ou ne consacre , ou ne justifie ; elle éteint même les sentimens les plus nobles de l'éducation & de la naissance ; & dès que le poison a gagné le cœur , on trouve des ames de bouë , où la nature avoit d'abord placé des ames grandes & bien nées. Les hommes les plus décriés & les plus perdus , on les adopte , dès qu'ils veulent bien adopter & servir l'amertume secrète qui nous dévore. Ils nous deviennent chers , dès qu'ils veulent bien devenir les vils instrumens de notre passion ; & ce qui devoit les rendre encôre plus hideux à nos yeux , efface en un instant toutes leurs taches. On érige en mérite le zèle qu'ils étalent pour nos intérêts ; & on leur fait une vertu d'un ministère infâme dont on rougit tout bas soi-même.

*Carême.  
Sermon du  
Vendredi  
après les  
Cendres.*

Comme la jalousie a quelque chose de bas & de lâche , & qu'elle est un aveu secret que nous nous faisons à nous-mê-

mes de notre médiocrité, elle se montre toujours à nous sous des dehors étrangers, & qui nous la rendent méconnoissable. Mais si nous approfondissons notre cœur, nous verrons que tous ceux ou qui nous effacent, ou qui brillent trop à nos côtés, ont le malheur de nous déplaire; que nous ne trouvons aimables que ceux qui n'ont rien à nous disputer; que tout ce qui nous passe ou nous égale, nous contraint & nous gêne; & que pour avoir droit à notre amitié, il faut n'en avoir aucun à nos prétentions & à nos espérances.

De toutes les passions que les hommes opposent à la vérité, la jalousie est la plus dangereuse, parce qu'elle est la plus incurable. C'est un vice qui mène à tout, parce qu'on se le déguise toujours à soi-même; c'est l'ennemi éternel du mérite & de la vertu; tout ce que les hommes admirent, l'enflamme & l'irrite; il ne pardonne qu'au vice & à l'obscurité; & il faut être indigne des regards publics, pour mériter ses égards & son indulgence.

On dispute tout haut à ceux dont on regarde l'élévation avec des yeux d'envie, des talens & des qualités louables, qu'on est forcé de leur accorder en secret. On trouve à leurs vertus mêmes un mauvais côté, quand on ne peut les travestir en vices. La même jalousie nous éclaire

*Petit Cate  
rême. Sermon du  
Vend. Ste*

*Mystères  
Sermon de  
la Passion  
de N. S.*

sur ce qu'ils ont d'estimable, & nous le fait mépriser. On est ravi de mettre le public contre eux, tandis que notre conscience, mieux instruite, les justifie. Ainsi le plaisir qu'on a de tromper les autres à leur égard, n'est jamais parfait, parce qu'on ne sauroit réussir à se tromper soi-même. On se glorifie des autres passions. Un ambitieux se fait honneur de ses prétentions & de ses espérances; un vindicatif met sa gloire à faire éclater ses ressentimens; un voluptueux se vante de ses excès & de ses débauches; mais il y a je ne sçais quoi de bas dans la jalousie, qui fait qu'on se la cache à soi-même. C'est la passion des ames lâches; c'est un aveu secret qu'on se fait à soi-même de sa propre médiocrité; c'est un aveuglement qui nous ferme les yeux sur tout ce qu'il y a de plus bas & de plus indigne. On est capable de tout, dès qu'on peut être ennemi du mérite & de l'innocence.

*Pet. Ca-*  
*vième. Ser-*  
*mon du*  
*III. Dim.*

La jalousie est le vice des Grands. Jaloux de la réputation d'autrui, la gloire qui ne leur appartient pas est pour eux une tache qui les flétrit & qui les déshonore. Jaloux des graces qui tombent à côté d'eux, il semble qu'on leur arrache celles qui se répandent sur les autres. Jaloux de la faveur, on est digne de leur haine & de leur mépris, dès qu'on l'est de l'amitié & de la confiance du maître. Jaloux  
même

même des succès glorieux à l'Etat, la joie publique est souvent pour eux un chagrin secret & domestique. Les victoires remportées par leurs rivaux sur les ennemis, leur font plus amères qu'à nos ennemis mêmes. Leur maison est une maison de deuil & de tristesse, tandis qu'une autre triomphe & reçoit au milieu de la capitale les acclamations publiques : & peu contents d'être insensibles à la gloire des événemens, ils cherchent à se consoler en s'efforçant de les obscurcir par la malignité des réflexions & des censures.

Tout s'empoisonne entre les mains de la jalousie. La piété la plus avérée, n'est plus qu'une hypocrisie mieux conduite : la valeur la plus éclatante, une pure ostentation, ou un bonheur qui tient lieu de mérite : la réputation la mieux établie, une erreur publique, où il entre plus de prévention que de vérité : les talens les plus utiles à l'Etat, une ambition démesurée qui ne cache qu'un grand fond de médiocrité & d'insuffisance : le zèle pour la Patrie, un art de se faire valoir & de se rendre nécessaire : les succès mêmes les plus glorieux, un assemblage de circonstances heureuses, qu'on doit à la bisarrerie du hasard, plus qu'à la sagesse des mesures : la naissance la plus illustre, un grand nom sur lequel on est enté, & qu'on ne tient pas de ses ancêtres. Enfin,

*Pet. Ca-  
rême. Ser-  
mon du  
Vend. Ste*



la langue du jaloux flétrit tout ce qu'il touche ; & ce langage si honteux est pourtant le langage commun des Cours : c'est lui qui lie les sociétés & les commerces : chacun se cache la plaie secrète de son cœur , & chacun se la communique. On a honte du nom de vice , & l'on se fait honneur du vice même.

*Mystères.  
Serm. de  
la Passion  
de N. S.*

La jalousie se glisse jusques dans le sanctuaire des Rois & dans le Conseil des Princes , divise ceux que l'intérêt commun , le bien public , l'amour du Prince & de la Patrie devoit réunir. On cherche à se détruire aux dépens des affaires & des nécessités publiques. Les malheurs publics ont pris mille fois leur source dans les jalousies particulières. On oublie tout ce qu'on doit à la Patrie & à soi-même ; & il n'est plus rien de sacré pour un cœur que la jalousie aigrit & infecte. Elle fait de la société un théâtre affreux , où les hommes ne semblent paroître ensemble que pour se dévorer & se détruire , & où la décadence des uns fait toujours le triomphe & la victoire des autres.

*Petit Ca-  
rême-Ser-  
mon du  
Vendredi  
Saint.*

Le zèle du bien public devient tous les jours comme la décoration & l'apologie de la jalousie. Il semble qu'on ne craint que pour l'Etat , & on n'envie que les places de ceux qui gouvernent. On blâme le choix du maître , comme tombant sur des sujets incapables ; mais ce n'est pas

L'intérêt public qui nous pique, c'est la jalousie & le chagrin de n'avoir pas été nous-mêmes choisis : les places où nous aspirons ne sont jamais, selon nous, données au mérite. La faveur du maître & le bien de l'Etat ne nous paroissent jamais aller ensemble. On se donne pour amateur de la Patrie, & on n'en aime que les honneurs & les prééminences : on étale le titre de bon citoyen, & on cache dessous celui de jaloux : on a sans cesse l'Etat dans la bouche, & la jalousie dans le cœur : on paroît contristé quand les événemens sont malheureux, & ne répondent pas aux vûes & aux mesures de ceux qui sont en place, & l'on s'applaudit plus du blâme qui en retombe sur eux, qu'on n'est touché des maux qui en peuvent revenir à la Patrie. Et combien de fois a-t'on vu des hommes publics sacrifier l'Etat à leurs jalousies particulières ; faire échouer des entreprises glorieuses à la Patrie, de peur que la gloire n'en rejallît sur leurs rivaux ; ménager des événemens capables de renverser l'Empire, pour en sévelir leurs concurrens sous ses ruines, & risquer de tout perdre, pour faire périr un seul homme.



## DE LA VENGEANCE.

*Carême.  
Serm. du  
Vendredi  
après les  
Cendres.*

**I**L n'est guères de réconciliations qui changent le cœur, & qui ne soient une fausse apparence de retour. On se réconcilie pour céder aux instances de ses amis ; pour éviter un certain éclat désagréable qu'une guerre déclarée attireroit après soi, & qui pourroit retomber sur nous-mêmes ; pour ne pas s'interdire certaines sociétés dont il faudroit se bannir, si l'on s'obstinoit à vouloir être irréconciliable avec son frere. On se réconcilie par déférence pour les Grands, qui exigent de nous cette complaisance ; pour se faire une réputation de modération & de grandeur d'ame ; pour ne pas donner des scènes au public, qui ne répondroient pas à l'idée que nous voulons qu'on ait de nous ; pour couper court aux plaintes éternelles, & aux discours outrageans d'un ennemi qui peut-être nous connoît trop, & a été trop avant dans notre confiance, pour ne pas mériter que nous le ménagions, & qu'une réconciliation lui impose silence.

On voit dans le monde des personnes publiques, des familles d'un grand nom, garder encore ensemble certaines mesures de bienséance qu'on ne peut rompre sans

scandale , & néanmoins vivre dans des intérêts différens , dans des sentimens publics & déclarés , d'envie , de jalousie , d'animosité mutuelle ; se croiser , se détruire , se regarder avec des yeux jaloux ; faire chacun de ses créatures les partisans de ses ressentimens & de son aversion ; partager le monde , la Cour , la Ville ; faire de ses dissensions domestiques la querelle du public ; & établir cette opinion & ce scandale dans le monde , qu'on ne s'aime point , qu'on voudroit se détruire mutuellement ; qu'on garde encore , à la vérité , les apparences ; mais qu'au fond les intérêts & les affections sont pour toujours & sans retour éloignés : & cependant de part & d'autre on vit dans une réputation de piété , & dans la pratique des bonnes œuvres ; & les Ministres de la pénitence qui auroient dû être les juges de notre haine , en deviennent souvent les apologistes , se partagent avec le public , entrent dans les animosités & dans les préventions de leurs pénitens , publient l'équité de leurs querelles , & font que le seul remède destiné à guérir le mal , ne sert qu'à le revêtir des apparences du bien , & le rendre plus incurable.

On croit d'ordinaire que le Législateur des Juifs avoit usé d'une espèce d'indulgence & de ménagement , en publiant la loi du pardon des offenses ; qu'obligé de

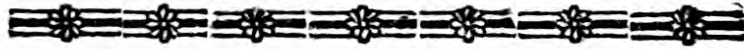
ménager la foiblesse d'un Peuple charnel, & d'ailleurs persuadé que de toutes les vertus, l'amour des ennemis étoit celle qui coûtoit le plus au cœur de l'homme, il s'étoit contenté de régler la vengeance & de lui prescrire des bornes. Ce n'est pas que pour prévenir de grands excès, il eût eu dessein d'en autoriser de moindres, cette loi, comme toutes les autres, avoit sa sainteté, sa bonté, sa justice; mais c'étoit plutôt un établissement de police, qu'une regle de piété. Elle étoit propre à maintenir la tranquillité extérieure de l'Etat; mais elle ne touchoit point au cœur, & n'alloit pas jusqu'à la racine des haines & des vengeances. On s'y proposoit seulement, ou d'arrêter l'agresseur en le menaçant de la même peine dont il auroit affligé son frere, ou de mettre un frein à la vivacité de l'offensé, en lui laissant craindre que s'il excédoit dans la satisfaction, il s'exposoit à souffrir lui-même le surplus de sa vengeance.

Des hommes qui ne laissent paroître aucun signe de piété, se réconcilient pourtant tous les jours avec leurs ennemis; & eux qui ne sauroient se vaincre sur les devoirs les plus aisés de la vie chrétienne, paroissent des héros dans l'accomplissement de celui-ci, le plus difficile de tous. C'est que ce sont des héros de la vanité,

& non pas de la charité : c'est qu'ils laissent de la réconciliation , ce qu'elle a d'héroïque & de pénible devant Dieu , qui est l'oubli de l'injure & le changement de notre cœur envers notre ennemi , & ils n'en retiennent que ce qu'elle a de glorieux devant les hommes , qui est une apparence de modération , & une facilité à revenir que le monde lui-même louë.

La morale des Philosophes avoit mis le pardon des offenses au nombre des vertus ; mais c'étoit un précepte de vanité plutôt qu'une regle de discipline. C'est que la vengeance leur sembloit traîner après elle je ne sçais quoi de bas & d'emporté , qui eût défigurè le portrait & l'orgueilleuse tranquillité de leur Sage : c'est qu'il leur paroïssoit honteux de ne pouvoir se mettre au - dessus d'une offense. Le pardon des ennemis n'étoit donc fondé que sur le mépris qu'on avoit pour eux. On se vengeoit en dédaignant la vengeance , & l'orgueil se relâchoit sans peine du plaisir de nuire à ceux qui nous avoient nui , par la gloire qu'il trouvoit à les mépriser.





## DE L'AVARICE.

Tom III.  
des Con-  
férences.  
De la  
compas-  
sion des  
pauvres.

**L'**AVARE n'amasse que pour amasser ; ce n'est pas pour fournir à ses besoins ; il se les refuse. Son argent lui est plus précieux que sa santé, que sa vie, que lui-même. Toutes ses actions, toutes ses vuës, toutes ses affections ne se rapportent qu'à cet indigne objet. Personne ne s'y trompe, & il ne prend aucun soin de dérober aux yeux du public le misérable penchant dont il est possédé : car tel est le caractère de cette honteuse passion, de se manifester de tous les côtés, de ne faire au-dehors aucune démarche qui ne soit marquée de ce maudit caractère, & de n'être un mystère que pour celui seul qui en est possédé. Toutes les autres passions sauvent du moins les apparences, ou les cachent aux yeux du public : une imprudence peut quelquefois les dévoiler ; mais le coupable cherche autant qu'il est en soi les ténèbres ; mais pour la passion de l'avarice, l'avare ne se la cache qu'à lui-même. Loïn de prendre des précautions pour la dérober aux yeux du public, tout l'annonce en lui, tout la montre à découvert ; il la porte écrite dans son langage, dans ses actions, dans toute sa conduite, & pour ainsi dire sur son front.

L'âge & les réflexions guérissent d'ordinaire les autres passions ; au lieu que l'avarice semble se ranimer & reprendre de nouvelles forces dans la vieillesse. Plus on avance vers ce moment fatal où tout cet amas fardide doit disparoître , & nous être enlevé , plus on s'y attache ; plus la mort approche , plus on couvre des yeux son misérable trésor , plus on le regarde comme une précaution nécessaire pour un avenir chimérique. Ainsi l'âge rajeunit , pour ainsi dire , cette indigne passion. Les années , les maladies , les réflexions , tout l'enfonce plus profondément dans l'ame ; & elle se nourrit & s'enflamme par les remèdes mêmes qui guérissent & éteignent toutes les autres. On a vu des hommes dans une décrépitude où à peine leur restoit-il assez de force pour soutenir un cadavre tout prêt à retomber en pourriture , ne conserver , dans la défaillance totale des facultés de leur ame , un reste de sensibilité , & pour ainsi dire , de signe de vie , que pour cette indigne passion : elle seule se soutenir , se ranimer sur les débris de tout le reste ; le dernier soupir être encore pour elle ; les inquiétudes des derniers momens , la regarder encore ; & l'infortuné qui meurt , jeter encore des regards mourans qui vont s'éteindre sur un argent que la mort lui arrache , mais dont elle n'a pu arracher l'amour de son cœur.





## DE L'AMOUR-PROPRE.

**C**OMME nous nous aimons beaucoup nous-mêmes , & que nous ne mettons point de bornes à nos desirs , nous ne sommes jamais contens de notre état , de notre élévation , de nos places ; nous trouvons toujours qu'il manque quelque chose à l'avidité de notre amour-propre. Si nous n'avons pas tout ce que nous désirons , nous ne comptons pour rien ce que nous avons : nous nous épuisons en vûës , en prétentions , en projets , en mesures : nous ne saurions jouir tranquillement de ce que la Providence nous offre : ce qui nous manque nous inquiète plus que ce que nous possédons ne réussit à nous satisfaire. Tant que nous voyons devant nous quelque chemin à faire , nous ne saurions nous en tenir à ce qui est déjà fait. Semblables à un pilote qui marche en haute mer , quand nous sommes arrivés tout le plus loin que nos yeux & nos espérances pouvoient s'étendre , nous découvrons de ce nouveau point de vuë , de nouveaux pays & des espaces immenses qui raniment nos prétentions. Plus nous nous élevons , plus nos vûës s'étendent ; plus nous nous avançons , plus nous voyons de chemin à faire. Le terme de nos de-

DE L'AMOUR-PROPRE. 156

firs , quand nous y sommes arrivés , n'est plus que la voie qui nous conduit à d'autres ; & notre état présent n'est jamais celui qui nous plaît. La destinée que Dieu nous fait , n'est jamais celle que nous nous faisons à nous-mêmes. Nous sommes ingénieux à nous rendre malheureux, nous conjurons sans cesse contre notre propre repos ; & pour nous dégoûter d'un bien que nous avons long-tems désiré , il suffit que la Providence nous l'accorde.

Si nous sommes dans l'affliction , nos peines nous paroissent toujours excessives, par l'excès de l'amour que nous nous portons à nous-mêmes ; & c'est la vivacité de notre amour-propre qui forme celle de nos souffrances. Nos pertes ne deviennent si douloureuses , que par nos attachemens outrés qui nous lioient aux objets perdus ; on n'est vivement affligé , que lorsqu'on est vivement attaché ; & l'excès de nos afflictions , est toujours l'excès de nos amours injustes. Tout ce qui nous regarde , nous le grossissons toujours ; cette idée même de singularité dans nos malheurs , flatte notre vanité , en même-tems qu'elle autorise nos murmures. Nous ne voulons jamais ressembler aux autres ; nous trouvons une manière de plaisir secret à nous persuader que nous sommes seuls de notre espèce. Nous voudrions que tous les hommes ne fussent

*Avent.*  
*Serm. de*  
*II. Dime*

156 PENSÉES DIVERSES.

occupés que de nos malheurs , comme si nous étions les seuls malheureux de la terre.

Notre amour-propre nous fait tout rapporter à nous-mêmes ; nous faisons servir tout ce qui nous environne à nous seuls , comme si tout étoit fait pour nous ; nous ne comptons tout ce qui se passe dans le monde que par rapport à nous : en un mot , nous vivons comme si nous étions seuls dans l'univers , & que l'univers entier ne fût fait que pour nous seuls. Ainsi nous , qui ne sommes qu'un atôme imperceptible au milieu de ce vaste univers , nous voudrions en faire mouvoir toute la machine au gré de nos seuls desirs ; que tous les événemens s'accommodassent à nos vuës ; que le soleil ne se levât & ne se couchât que pour nous seuls : nous voudrions être la fin de tous les desseins de Dieu , comme nous nous établissons nous-mêmes la fin unique de tous nos projets sur la terre. Ainsi nous ne jugeons que par rapport à nous-mêmes de tous les événemens qui nous environnent ; & tout ce qui trouble un instant nos plaisirs , tout ce qui dérange l'orgueil & l'ambition de nos projets & de nos espérances , nous aigrit & nous révolte.

Comme notre amour-propre nous fait croire que nous avons seuls la sagesse en partage , tout ce qui ne s'ajuste pas à nos

vuës & à nos lumières dans l'arrangement des choses d'ici-bas , trouve auprès de nous sa condamnation & sa censure. Nous voudrions que les places & les dignités fussent dispensées à notre gré , que nos vuës & nos conseils réglassent la fortune publique ; que les faveurs ne tombassent que sur ceux à qui notre suffrage les avoit déjà destinées ; que les événemens publics ne fussent conduits que par les mesures que nous aurions nous-mêmes choisies : nous blâmons tous les jours le choix de nos maîtres , & nous ne trouvons personne digne des places qu'il occupe.

Notre amour-propre s'est emparé de tout l'univers , & nous regardons tout ce que nous désirons comme notre partage. Les places & les honneurs qui échappent à notre cupidité , & qui se répandent sur les autres , nous les regardons comme des biens qui nous appartiennent , & qu'on nous ravit injustement ; tout ce qui brille au-dessus ou à côté de nous , nous éblouit & nous blesse. Nous voyons avec des yeux d'envie l'élévation des autres hommes : leur prospérité nous inquiète , leur fortune fait notre malheur , leurs succès forment un poison secret dans notre cœur qui répand l'amertume sur toute notre vie. Les applaudissemens qu'ils reçoivent , sont comme des opprobres qui nous

158 PENSÉES DIVERSES.

humilient ; nous tournons contre nous ce qui leur est favorable ; & peu contens des malheurs qui nous regardent , nous nous faisons encore une infortune du bonheur d'autrui.



DE L'INJUSTICE.

*Paraphr.  
du Pseaume  
XI.*

L'HOMME injuste né dans la bouë & dans l'obscurité , & que ses rapines & ses vexations ont tiré de la poussière , & comblé ensuite d'honneurs & de richesses , se méconnoît dans l'élévation. Loin de rougir de la pompe odieuse qui l'environne , & de se reprocher tout bas les bassesses & les crimes auxquels il en est redevable , il la rend encore plus odieuse , par sa fierté & par ses dédains orgueilleux pour les autres hommes qu'il voit au-dessous de lui. Il regarde comme un malheur & une malédiction , une médiocrité innocente. Il n'a que des discours amers & piquans , pour ceux que son crédit & sa fortune forcent d'avoir recours à lui ; & s'il leur fait espérer quelque protection , c'est pour ajouter le mensonge & la mauvaise-foi à l'insolence , & achever d'accabler de douleur les malheureux , en rendant leurs sollicitations & leurs peines inutiles. Ils ont beau réclamer ses promesses , leurs plaintes ne leur attirent que des in-

jurez & des imprécations : sa bouche ne s'ouvre que pour les insulter & les maudire ; & il s'applaudit de les avoir abusés , comme si c'étoit une gloire pour lui d'avoir dépouillé tout sentiment d'humanité & de bonne-foi envers les autres hommes.

Si l'héritage de l'innocent est à sa bienfaisance ; si sa fortune met quelque obstacle à la sienne , ou s'il craint qu'instruit de ses malversations , il ne se fasse une obligation de conscience de les découvrir , il brigue la faveur des Grands , il fait de nouvelles liaisons avec ceux qui sont en place pour le perdre : il prodigue pour cela en secret ses biens & ses trésors ; il met des hommes puissans d'intelligence avec lui ; & s'il paroît se reposer & ne plus agir , ce n'est que lorsque tous ses pièges sont tendus ; que la perte de l'innocent est sûre , & qu'il ne peut plus échapper à la malignité de ses artifices.

L'injuste a sans cesse les yeux attachés sur le pauvre , pour trouver le tems de l'opprimer. C'est un lion caché à l'entrée de sa caverne , qui attend sa proie avec impatience. Comblé & jamais rassasié de richesses , il regarde de tous côtés pour découvrir des hommes destitués de tout crédit , & qu'il puisse opprimer plus sûrement sans rien craindre. Malheur à ceux qui tombent sous ses yeux ; quelque mé-

diocrement partagés qu'ils soient des biens de la fortune, ils en ont encore assez pour irriter la soif de ce lion altéré du sang des pauvres. Il lui suffit qu'ils soient sans appui & sans défense; ils tombent tôt ou tard dans les pièges qu'il leur prépare en secret, & ils deviennent sa proie.

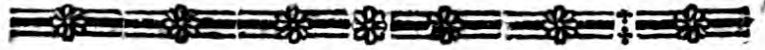
Les hommes sont si corrompus, que le desir d'amasser peupleroit la terre de tyrans, si une chute soudaine, si l'éroulement fatal & imprévu de toute leur fortune, si un coup frappé par une main invisible, ne jettoit l'épouvante & la consternation parmi leurs imitateurs, & n'apprenoit aux hommes qu'il y a au-dessus de nous un Etre suprême qui préside aux choses de la terre. Le monde ne seroit bientôt plus qu'un chaos informe, par le bouleversement général qu'ils y causeroient. Ils en banniroient toute bonne foi, toute sûreté, toute pudeur, & les seuls crimes qu'ils ne commettraient point, ce seroit ceux qu'ils se trouveroient dans l'impuissance de commettre. Mais lorsque sortant de tems en tems de son secret, le Seigneur frappe ces grands coups qui étonnent l'univers, & qu'abbattant ces têtes altiées qui s'élevoient dans les nuës, comme pour aller l'outrager jusques dans sa demeure sainte, il agit en maître & en souverain; alors le méchant effrayé, s'il ne dépouille pas la volonté de mal faire,

en suspend du moins les effets ; il craint que la foudre qui gronde encore , ne vienne le frapper à son tour.

L'homme injuste , sent-il qu'il seroit trop dangereux pour lui d'opprimer publiquement ses freres ? Il a recours à la ruse ; il n'en est aucune dont il ne s'avise. Les plus basses , les plus indignes sont employées sans remords , dès qu'elles peuvent faciliter ses desseins criminels. Pourvu qu'il parvienne à dépouiller le malheureux , & à se revêtir de ses dépouilles , la fraude , l'artifice , la perfidie , le parjure , ne sont comptés pour rien. Ceux qu'il veut opprimer , il les attire dans ses filets par des paroles douces , & par tous les semblans de l'amitié ; il leur laisse croire qu'ils vont trouver en lui un protecteur & un asyle ; il les leurre de mille apparences frivoles : s'il faut employer le nom redoutable du Seigneur pour confirmer ses promesses , & rassurer leur défiance , il n'en fait pas de scrupule. Mais quand une fois ils se sont fiés à lui , & qu'il les tient dans ses pièges , il dépouille tous ces vains dehors de douceur & d'humanité : ce n'est plus qu'un maître cruel & farouche , qui se croit tout permis sur son esclave ; il tombe sur lui avec une barbarie que rien ne peut adoucir ; il l'écrase , & rien ne peut assouvir sa fureur , tant qu'il reste encore au malheureux quelque ressource.



162 PENSÉES DIVERSES.  
pour sortir de l'abîme où il l'a précipité.



DE L'ADULATION.

*Avent.  
Serm. de  
l'Épipha-  
nie.*

**S**I nous voulons nous suivre nous-mêmes dans le détail de nos devoirs, de nos liaisons, de nos entretiens; nous verrons que tous nos discours, & toutes nos démarches ne sont que des adoucissements de la vérité, & des tempéramens pour la réconcilier avec les préjugés ou les passions de ceux avec qui nous avons à vivre. Nous ne leur montrons jamais la vérité que par les endroits par où elle peut leur plaire; nous trouvons toujours un beau côté dans leurs vices les plus déplorables; & comme toutes les passions ressemblent toujours à quelque vertu, nous ne manquons jamais de nous sauver à la faveur de cette ressemblance.

*Pete. Ca-  
sème. Ser-  
mon de la  
Purificat.*

Les Grands veulent être applaudis; & comme l'imitation est de tous les applaudissemens le plus flatteur & le moins équivoque, on est sûr de leur plaire dès qu'on s'étudie à leur ressembler. Ils sont ravis de trouver dans leurs imitateurs, l'apologie de leurs vices; & ils cherchent avec complaisance dans tout ce qui les environne, de quoi se rassurer contre eux-mêmes.

Est-il étonnant que les hommes injustes & dissolus oublient Dieu dans la prospérité ? Tout ce qui les environne les séduit & les endort par des adulations éternelles. Leurs desirs les plus iniques, leurs démarches les plus criminelles, trouvent toujours des éloges dans des bouches viles & mercénares. On donne à leurs vices les plus crians, les noms respectables de la vertu. Ils se croient tout permis, parce que tout ce qu'ils se permettent est applaudi. Ils ne méritent pas de connoître la vérité, parce qu'ils ne l'aiment pas. Ils s'applaudissent eux-mêmes de leurs passions, & jouissent paisiblement de leur erreur : ils aiment à être séduits ; & la séduction des adulations ne manque jamais à ceux qui l'aiment, & qui peuvent se l'attirer par des récompenses.

Quiconque flatte ses maîtres, les trahit. La perfidie qui les trompe, est aussi criminelle que celle qui les détrône : la vérité est le premier hommage qu'on leur doit. Il n'y a pas loin de la mauvaise foi du flatteur à celle du rébelle : on ne tient plus à l'honneur & au devoir, dès qu'on ne tient plus à la vérité qui seule honore l'homme, & qui est la base de tous les devoirs. La même infamie qui punit la perfidie & la révolte, devrait être destinée à l'adulation. La sûreté publique doit suppléer aux loix qui ont omis de la

*Paraphr.  
du Pseaume  
me IX.*

*Peu. Ca-  
rême. Ser-  
mon du  
l. Dim.*

compter parmi les grands crimes, auxquelles elles décernent des supplices : car il est aussi criminel d'attenter à la bonne-foi des Princes, qu'à leur Personne sacrée ; de manquer à leur égard de vérité, que de manquer de fidélité, puisque l'ennemi qui veut nous perdre est encore moins à craindre que l'adulateur qui ne cherche qu'à nous plaire.

*Avent.  
Sermon  
de l'Épi-  
phanie.*

Tous les jours, devant un ambitieux, nous parlons de l'amour de la gloire & du desir de parvenir, comme des seuls penchans qui font les grands hommes. Nous flattons son orgueil, nous allumons ses desirs par des espérances & par des prédictions flatteuses & chimériques, nous nourissons l'erreur de son imagination, en lui rapprochant des fantômes dont il se repaît sans cesse lui-même. Nous osons peut-être en général, plaindre les hommes de tant s'agiter pour des choses que le hasard distribue, & que la mort va nous ravir demain ; mais nous n'osons blâmer l'insensé qui sacrifie à cette fumée son repos, sa vie & sa conscience.

Devant un vindicatif, nous justifions son ressentiment & sa colère ; nous adoucissons son crime dans son esprit, en autorisant la justice de ses plaintes. Nous ménageons sa passion, en exagérant le tort de son ennemi. Nous osons peut-être dire qu'il faut pardonner ; mais nous n'o-

bons pas ajouter que le premier degré du pardon, c'est de ne plus parler de l'injure qu'on a reçue.

Devant un courtisan mécontent de sa fortune, & jaloux de celle des autres, nous lui montrons les concurrens par les endroits les moins favorables. Nous jetons habilement un nuage sur leur mérite & sur leur gloire, de peur qu'elle ne blesse les yeux jaloux de celui qui nous écoute. Nous diminuons, nous obscurcissons l'éclat de leurs talens & de leurs services; & par nos ménagemens injustes, nous aiguillons sa passion, nous l'aidons à s'aveugler, & à regarder comme des honneurs qu'on lui ravit, tous ceux qu'on répand sur ses rivaux.

Devant un prodigue, les profusions ne sont plus, dans notre bouche, qu'un air de générosité & de magnificence. Devant un avare, sa dureté & sa sordidité ne sont plus qu'une sage modération, & une bonne conduite domestique. Devant un Grand, ses préjugés & ses erreurs trouvent toujours en nous des apologies toutes prêtes. On respecte ses passions comme son autorité, & ses préjugés deviennent toujours les nôtres.

Les conseils agréables sont rarement des conseils utiles; & ce qui flatte les Petit Ca-  
rême Ser-  
mon de  
l. Dix Souverains, fait d'ordinaire le malheur des Sujets. Par l'adulation, les vices des

Grands se fortifient , leurs vertus mêmes se corrompent : & quelle ressource peut-il rester à des passions qui ne trouvent autour d'elles que des éloges ? Comment pourrions-nous haïr & corriger ceux de nos défauts que l'on louë , puisque ceux mêmes que l'on censure , trouvent encore au-dedans de nous , non-seulement des penchans , mais des raisons même qui les défendent ? Nous nous faisons à nous-mêmes l'apologie de nos vices ; l'illusion peut-elle se dissiper , lorsque tout ce qui nous environne nous les donne pour des vertus.

*Pet. Ca-  
rême. Ser-  
mon du  
du Ven-  
dredi St.*

C'est servir à la gloire du Prince , que de ne pas servir à ses passions. Il est beau d'oser s'exposer à son indignation , plutôt que de manquer à la fidélité qu'on lui a jurée. Et si les Princes peuvent compter sur un ami fidèle , il faut qu'ils le cherchent parmi ceux qui les ont assez aimé pour avoir eu le courage d'oser quelquefois leur déplaire. Plus ceux qui leur applaudissent sans cesse sont nombreux , plus l'homme vertueux , qui ne se joint point aux adulations publiques , doit leur être respectable. Mais cet héroïsme de fidélité est rare dans les cœurs. Telle est la destinée des Souverains ; la même puissance qui multiplie autour d'eux les adulateurs , y rend aussi les amis plus rares.

DE L'ADULATION. 167

L'esprit du monde n'est qu'un commerce de souplesses, d'égards, de complaisances, d'attentions, de ménagemens. Il faut n'avoir point de sentimens à soi, penser toujours avec le plus grand nombre, ou du moins avec le plus fort : avoir des suffrages toujours prêts, pour ainsi dire, & n'attendre pour les donner que le moment où ils peuvent être agréables. Il faut pouvoir sourire à une impiété, applaudir à une obscénité finement enveloppée, accoutumer ses oreilles aux traits les plus vifs & les plus cruels de la médifance, donner des éloges à l'ambition & à l'envie de parvenir. Enfin, quand on veut vivre dans le monde, il faut penser ou du moins parler comme le monde. On entre peu à peu, & sans s'en appercevoir soi-même, dans les préjugés, dans les excuses, dans les vaines raisons dont les gens du monde se servent pour justifier leurs abus. A force de les fréquenter, on ne les trouve plus si coupables ; on devient même l'apologiste presque de leur mollesse, de leur oisiveté, de leur faste, de leur ambition, de leurs haines, de leurs jalousies ; on s'accoutume de donner, comme le monde, à toutes les passions des noms adoucis ; & ce qui nous affermit dans ce nouveau système de conduite, c'est qu'il a pour lui les suffrages des mondains : c'est que le monde donne

Tomé II  
des Confé  
De la  
fuite du  
monde

168 PENSEES DIVERSES.

à notre lâcheté les noms spécieux de modération, d'élevation d'esprit, d'usage du monde, de talent pour rendre la vertu aimable; & à la conduite contraire, les noms odieux de petitesse, de rusticité, d'excès & de dureté, propre seulement à éloigner du bien, & à rendre la piété odieuse & méprisable. Ainsi par reconnaissance, on traite obligamment un monde qui rend à notre lâcheté tous les honneurs & tous les hommages dûs à la prudence: on le croit plus innocent, depuis qu'il nous trouve plus estimables; on fait plus de grace à ses vices, depuis qu'il a métamorphosé lui-même nos vices en vertus.

*Pet. Ca-*  
*7<sup>e</sup>me. Ser-*  
*mon du*  
*4. Dim.*

Un seul sujet fidèle décide souvent de la félicité d'un regne, & de la gloire du Souverain; & il ne faut aussi qu'un seul adulateur pour flétrir toute la gloire du Prince, & faire tout le malheur d'un Empire. En effet l'adulation enfante l'orgueil, & l'orgueil est toujours l'écueil fatal de toutes les vertus. L'adulateur, en prêtant aux Grands les qualités louables qui leur manquent, leur fait perdre celles mêmes que la nature leur avoit données. Il change en sources de vices, des penchans qui étoient en eux des espérances de vertu. Le courage dégénère en présomption. La majesté qu'inspire la naissance, qui sied si bien au Souverain, n'est

n'est plus qu'une vaine fierté qui l'avilit & le dégrade. L'amour de la gloire qui coule en eux avec le sang des Rois leurs ancêtres, devient une vanité insensée, qui voudroit voir l'univers entier à leurs pieds, qui cherche à combattre seulement pour avoir l'honneur frivole de vaincre, & qui loin de dompter leurs ennemis, leur en fait de nouveaux, & arme contre eux leurs voisins & leurs alliés. L'humanité, si aimable dans l'élévation, & qui est comme le premier sentiment qu'on verse dès l'enfance dans l'ame des Rois, se bornant à des largesses outrées, & à une familiarité sans réserve pour un petit nombre de favoris, ne leur laisse plus qu'une dure insensibilité pour les misères publiques. Les devoirs mêmes de la Religion, dont ils sont les premiers protecteurs, & qui avoient fait la plus sérieuse occupation de leur premier âge, ne leur paroissent plus bientôt que des amusemens puérils de l'enfance.

Plus vous êtes élevés, plus vos passions vous sont cachées sous l'artifice des louanges; moins la vérité vous approche, plus on se déguise à vos yeux, pour vous déguiser vous-mêmes aux vôtres; plus vous êtes à plaindre, parce que tout ce qui vous environne n'est attentif qu'à vous surprendre, qu'à vous inspirer les passions, ou qu'à s'accommoder aux vôtres:

*Carêmes*  
Sermon  
du Mardi  
de la III-  
semaine.



c'est le malheur des Cours , & la triste destinée des Grands. L'innocent plaisir de la sincérité , sans lequel il n'est plus rien de doux dans le commerce des hommes , leur est refusé ; ils vivent au milieu des hommes qu'ils ne connoissent pas , qui mettent tous le masque en les approchant , & dont ils ne voyent jamais que l'art & la surface.

*Pet Carême.  
me. Sermon du  
1. Dim.*

Quel fléau pour les Princes , que des hommes nés pour applaudir à leurs passions , ou pour dresser des pièges à leur innocence ! Quel malheur pour les Peuples , quand les Princes se livrent à ces ennemis de leur gloire , parce qu'ils le sont de la sagesse & de la vérité ! Les fléaux des guerres & de la stérilité , sont des fléaux passagers , & des temps plus heureux ramènent bientôt la paix & l'abondance ; les Peuples en sont affligés , mais la sagesse du gouvernement leur laisse espérer des ressourcés : le fléau de l'adulation ne permet plus d'en attendre ; c'est une calamité pour l'Etat qui en promet toujours de nouvelles. L'oppression des Peuples , déguisée au Souverain , ne leur annonce que des charges onéreuses ; les gémissemens les plus touchans que forme la misère publique , passent bientôt pour des murmures ; les remontrances les plus justes & les plus respectueuses , l'adulation les travestit en une temerité punissable ;

& l'impossibilité d'obéir n'a plus d'autres noms que la rébellion & la mauvaise volonté qui refuse de se soumettre.

Si un amour outré de la gloire enivre les Princes, tout leur souffle la désolation & la guerre. Alors, que de Peuples sacrifiés à l'idole de leur orgueil! que de calamités publiques dont ils sont les seuls auteurs! Leurs larmes pourroient-elles jamais laver les campagnes teintes du sang de tant d'innocens? leur repentir tout seul pourroit-il désarmer la colère du ciel, tandis qu'il laisse encore après lui tant de troubles & de malheurs sur la terre? Si l'amour du plaisir l'emporte en eux sur la gloire, tout sert alors à leurs passions, tout s'empresse pour en être les ministres, tout en facilite les succès, tout en reveille les desirs, tout prête des armes à la volupté. Des sujets indignes la favorisent, les adulateurs lui donnent des titres d'honneur, des auteurs profanes la chantent & l'embellissent, les arts s'épuisent pour en diversifier les plaisirs; tous les talens destinés par l'auteur de la nature à servir à l'ordre & à la décoration de la société ne servent plus qu'à celle du vice.

La Religion toute seule forme des hommes véritables & sincères; des hommes qui sont trop touchés des égaremens des Grands pour y applaudir. Ils désirent trop vivement leur salut, pour devenir par

*Pet. Carême.  
me. Sermon de  
la Purification.*

*Carême:  
Sermon  
du Mardi  
de la III.  
semaine.*

des conseils flatteurs les complices de leur perte. Ils peuvent bien se taire , car il n'est pas toujours tems de parler ; mais ils ne sauroient parler que pour rendre gloire à la vérité : & le vice ne trouve jamais auprès d'eux , ni ces basses adulations qui l'admirent , ni ces adoucissmens artificieux qui le justifient. Les Grands apprennent de leur bouche , ce que cette foule d'adulateurs qui les environne leur laisse ignorer : eux seuls osent leur contredire , & prendre le parti de la vérité contre eux , parce qu'eux seuls ne craignent pas de se rendre moins agréables , pourvu qu'ils se rendent plus utiles : eux seuls n'étudient pas les penchans des Grands pour y accommoder lâchement leurs suffrages ; mais ils étudient leurs devoirs pour y ramener leurs penchans , parce qu'eux seuls aiment plus leur personne que leur élévation , & sont plus touchés de leur salut que de leurs bienfaits.

*Pet. Caré-  
me. Ser-  
mon du L.  
Diman.*

Les Princes naissent d'ordinaire vertueux , & avec des inclinations dignes de leur sang. La naissance nous les donne tels qu'ils devroient être , l'adulation toute seule les fait tels qu'ils sont. Gâtés par les louanges , on n'oseroit plus leur parler le langage de la vérité ; eux seuls ignorent dans leur Etat ce qu'eux seuls devroient connoître. Ils envoient des ministres pour être informés de ce qui se passe de plus se-

cret dans les Cours & dans les Royaumes les plus éloignés , & personne n'oseroit leur apprendre ce qui se passe dans leur Royaume propre. Les discours flatteurs assiègent leur trône , s'emparent de toutes les avenues , & ne laissent plus d'accès à la vérité ; ainsi le Souverain est seul étranger au milieu de ses peuples. Il croit manier les ressorts les plus secrets de l'Empire , & il en ignore les événemens les plus publics ; on lui cache ses pertes , on lui grossit ses avantages , on lui diminue les misères publiques , on le joue à force de le respecter ; il ne voit plus rien tel qu'il est , tout lui paroît tel qu'il le souhaite.



## DE LA DISSIMULATION.

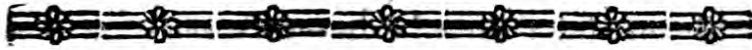
**R** IEN ne couteroit plus à l'homme , que de se montrer tel qu'il est. Comme l'orgueil est le premier de nos penchans , & que d'ailleurs le sentiment secret de nos défauts ne nous permet pas d'ignorer que si nous nous montrions tels que nous sommes , nous serions dignes du dernier mépris ; nous naissons tous avec un fond de dissimulation sur ce qui se passe au dedans de nous-mêmes. Toute notre vie n'est presque qu'un déguisement continuel ; nous jouons dans presque toutes nos actions le personnage d'un autre , & ce qui

*Cavéme  
Sermon  
du Ven-  
dredi de  
la 1. se-  
maine.*

paroît de nous-mêmes n'est jamais à nous. Telle est la condition de l'homme ; né orgueilleux & misérable , il ne peut paroître grand , qu'en ne se montrant pas tel qu'il est ; & le déguisement est la seule ressource de vanité.

*Carême.*  
Sermon  
du lundi  
de la fem.  
de Pas-  
sion.

Nous entendons quelquefois ceux qui occupent de grandes places , se plaindre des agitations infinies , inséparables de leurs emplois ; soupirer après le repos , envier la destinée d'un état tranquille & privé , & redire sans cesse , qu'il seroit tems enfin de vivre pour soi , après avoir vécu si long-tems pour les autres. Mais ce ne sont-là que des discours. Ils paroissent gémir sous le poids des affaires , mais ils porteroient avec bien plus de douleur & d'accablement le poids du loisir & d'une condition privée. Ils ont employé une partie de leur vie à briguer le tumulte des places & des emplois , ils en employent l'autre à se plaindre du malheur de les avoir obtenus. C'est un langage de vanité. Ils voudroient paroître supérieurs à la fortune , & ils ne le sont pas au moindre revers , & au plus léger refroidissement qui les menace.



## DE LA M É D I S A N C E.

**L**A médifance est un vice que nulle circonstance ne sauroit jamais excuser ; cependant c'est celui qu'on est le plus ingénieux à se déguiser à soi-même , & à qui le monde & la piété font aujourd'hui plus de grace. Ce n'est pas que le caractère du médifant ne soit odieux devant les hommes ; mais on ne comprend dans ce nombre , que certains médifans d'une malignité plus noire & plus grossière , qui médifent fans art & fans ménagement , & qui avec assez de malice pour censurer , n'ont pas assez de cet esprit qu'il faut pour plaire.

*Carême.*  
Serm on  
du Lundi  
de la IV.  
Sem.

La langue du détracteur est un feu dévorant qui flétrit tout ce qu'il touche ; qui exerce la fureur sur le bon grain comme sur la paille , sur le profane comme sur le sacré ; qui ne laisse par-tout où il a passé que la ruine & la désolation ; qui creuse jusques dans les entrailles de la terre , & va s'attacher aux choses les plus cachées ; qui change en de viles cendres , ce qui nous avoit paru il n'y a qu'un moment si précieux & si brillant ; qui noircit ce qu'il ne peut consumer & qui fait plaire & briller quelquefois avant de nuire. Il est une sorte de médifans qui condamnent la mé-

disance , & qui se la permettent ; qui déchirent sans égards leurs freres , & qui s'applaudissent encore de leur modération & de leur réserve ; qui portent le trait jusqu'au cœur , mais parce qu'il est plus brillant & plus affilé , ne voyent pas la playe qu'il a faite.

La médifance est un assemblage d'iniquité ; une envie basse , qui blessée des talens ou de la prospérité d'autrui , en fait le sujet de sa censure , & s'étudie à obscurcir l'éclat de tout ce qui l'efface ; une haine déguisée , qui répand sur ses paroles l'amertume cachée dans le cœur ; une duplicité indigne , qui louë en face & déchire en secret ; une légéreté honteuse , qui ne fait pas se vaincre & se retenir sur un mot , & qui sacrifie souvent sa fortune & son repos , à l'imprudencé d'une censure qui fait plaisir ; une barbarie de sang froid , qui va percer un frere absent ; une injustice où nous lui ravissons ce qu'il a de plus cher.

D'où vient que nos censures portent toujours sur certaine personne en particulier , & que nous ne nous délassons jamais plus agréablement , & avec plus d'esprit , que lorsque nous rappellons ses défauts ? Ne seroit-ce point une jalousie secrète ? Ses talens , sa fortune , sa faveur , son poste , sa réputation ne nous blesseroient-ils pas encore plus que ses défauts ? Le trouve-

riens-nous si digne de censure, s'il avoit moins de qualités qui le mettent au-dessus de nous ? Serions nous si aisés de faire remarquer ses endroits foibles, si tout le monde ne lui en trouvoit pas de fort avantageux ? D'où vient que les défauts de tout autre nous trouvent plus indulgens ? qu'ailleurs nous excusons tout, qu'ici tout s'envenime dans notre bouche ? Nous asurons que ce n'est ni la haine ni la jalousie qui nous fait parler ; je le veux, mais n'y auroit-il pas peut-être dans nos satyres des motifs encore plus bas & plus honteux ? N'affectons-nous pas de censurer notre frere devant un Grand qui ne l'aime pas ? Ne voulons-nous pas faire notre cour, & nous rendre agréables en le rendant un objet de risée ou de mépris ? Ne sacrifions-nous pas sa réputation à notre fortune ; & ne cherchons-nous pas à plaire en donnant du ridicule à un homme qui ne plaît pas ? Les Grands sont à plaindre dès qu'ils se livrent à des aversions injustes ; on a bien-tôt trouvé des vices dans la vertu même qui leur déplaît.

Il est des personnes qui forment des assemblées criminelles ; où la réputation de leurs freres est déchirée sans pitié ; leur vertu même n'y est pas à couvert de la malignité de leurs censures, & les traits les plus sanglans portent sur les plus vertueuses. Ce sont des assemblées de sang,

*Parabole  
du Pseame  
me XV.*



où les plaies que leurs langues font à l'innocence la plus pure , deviennent un spectacle qui amuse leur oisiveté , & qui réjouit leur ennui. Ils nous rappellent les horreurs du paganisme , où les hommes se faisoient un divertissement public de s'assembler sur des théâtres infâmes , pour y voir d'autres hommes qui se faisoient des plaies mortelles , & s'entredonnoient la mort pour amuser les spectateurs. Quel plaisir barbare ! il faut qu'il en coule le sang & la réputation à leurs freres pour les délasser ; & celui qui enfonce le poignard avec plus d'habileté & de succès , est celui qui emporte les suffrages publics , & les acclamations de ces assemblées d'iniquité.

*Carême.  
Serm. du  
Lundi de  
la IV. se-  
maine.*

La médifance est un mal inquiet qui trouble la société , qui jette la dissension dans les cours & dans les villes , qui défunit les amitiés le plus étroites , qui est la source des haines & des vengeances , qui remplit tous les lieux où elle entre , de désordre & de confusion ; par-tout ennemie de la paix , de la douceur , de la politesse. C'est une source pleine d'un venin mortel , tout ce qui en part est infecté , & infecte tout ce qui l'environne. Ses louanges mêmes sont empoisonnées , ses applaudissemens malins , son silence criminel , ses gestes , ses mouvemens , ses regards , tout a son poison , & le répand à sa manière.

Le monde familiarisé avec le crime , & qui à force de voir les crimes les plus crians devenus les vices de la multitude , n'en est presque plus touché , appelle légères les médisances qui roïent sur les foiblesses les plus criminelles & les plus honteuses. Les soupçons d'infidélité dans le lien sacré du mariage , ne sont plus un décri formel , & une flétrissure essentielle ; ce sont des discours de dérision & de plaisanterie. Accuser un courtisan de perfidie & de mauvaise foi , ce n'est plus attaquer son honneur ; c'est donner du ridicule aux protestations de sincérité dont il nous amuse. Rendre suspecte d'hypocrisie la piété la plus sincère , ce n'est pas outrager Dieu dans ses Saints , c'est un langage de dérision que l'usage a rendu commun. En un mot , hors les crimes que l'autorité publique punit , & qui nous attirent ou la disgrâce du maître , ou la perte des biens & de la fortune , tout le reste paroît léger , & devient le sujet ordinaire des entretiens & des censures publiques.

Nous ajoutons toujours quelque chose du nôtre aux vices que nous censurons ; nous ne les donnons jamais pour ce qu'ils sont. Nous mêlons au récit que nous en faisons , la malignité de nos conjectures ; nous les mettons en un certain point de vuë , qui les tire de leur état naturel. Nous embellissons notre histoire ; & pour faire

un héros ridicule qui plaise , nous le faisons tel qu'on le souhaite , & non pas tel qu'il est en effet.

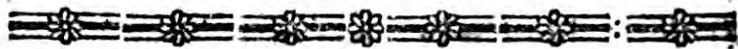
L'orgueil qui n'aime point la dépendance , se dédommage toujours en trouvant des foiblesses & des défauts dans ceux auxquels il est forcé d'obéir. Plus ils sont élevés , plus ils sont exposés à nos censures ; la malignité même est bien plus éclairée à leur égard , on ne leur pardonne rien. Ceux quelquefois qui sont les plus accablés de leurs bienfaits , ou les plus honorés de leur familiarité , sont ceux qui publient avec plus de témérité leurs imperfections & leurs vices ; outre le devoir sacré du respect qu'on viole , on se rend encore coupable du crime lâche & honteux de l'ingratitude.

Les confidens infortunés auxquels le médisant révèle les fautes d'autrui , en ont bientôt , à leur tour , instruit plusieurs autres , qui de leur côté ne regardant plus comme un secret ce qu'ils viennent d'apprendre , en instruisent les premiers venus. Chacun en les redisant y ajoutera de nouvelles circonstances ; chacun y mettra quelque trait envenimé de sa façon ; à mesure qu'on le publiera , ils croîtront , ils grossiront : semblable à une étincelle de feu , qui portée en différens lieux par un vent impétueux , embrase les forêts & les campagnes : telle est la desti-

née de la détraction. Ce que nous avons dit en secret n'étoit rien d'abord , & paroiffoit étouffé & enféveli fous la cendre ; mais ce feu ne couve que pour fe rallumer avec plus de fureur ; mais ce rien va emprunter de la réalité en paffant par différentes bouches : chacun y ajoutera ce que fa paffion , fon intérêt , le caractère de fon efpit & de fa malignité lui repréfentera comme vraifemblable. La fource fera prefque imperceptible : mais groffie dans fa courfe par mille ruiſſeaux étrangers , le torrent qui s'en formera inondera la cour , la ville , la province ; & ce qui n'étoit d'abord dans fon origine qu'une plaifanterie fecrette & imprudente , qu'une fimple réflexion , qu'une conjecture maligne , deviendra une affaire férieuſe , un décri formel & public , le fujet de tous les entretiens , une flétriffure éternelle. Irons-nous nous oppofer au déchaînement public , & chanter tout feuls les louanges ? Mais on nous prendra pour des nouveaux venus qui ignorons ce qui fe paffe dans le monde , & nos louanges venuës trop tard , ne ferviront qu'à lui attirer de nouvelles fatyres.

Le ſcandale de la médifance eſt un ſcandale qui nous survivra. Les hiftoires ſcandaleuſes des cours ne meurent jamais avec leurs héros. Des Ecrivains lafcifs ont fait paſſer juſqu'à nous , les fatyres , les

déréglemens des cours qui nous ont précédés; & il se trouvera parmi nous des auteurs licencieux, qui instruiront les âges à venir des bruits publics, des événemens scandaleux, & des vices du nôtre.



### DE LA VOLUPTÉ.

*Oraison  
Funèb. de  
M. de Vil-  
levois.*

**L**E renoncement à la volupté n'est souvent qu'un de ces mérites que donne la vieillesse, qu'une de ces régularités tardives, qui sont les assortimens de l'âge plutôt que les ornemens du cœur; qui parent les débris du corps, au lieu de réparer ceux de l'ame; où il entre plus de bienséance que de grace, & qui n'ont presque de la vertu, que la seule impuissance d'être encore des vices.

*Paneg.  
de Sainte  
Agnes.*

La volupté se cachoit autrefois; elle fait gloire aujourd'hui de se donner en spectacle; c'étoit autrefois une œuvre de confusion & de ténèbres, elle affecte aujourd'hui la lumière, & semble chercher effrontément le grand jour, dans un sexe même dont la pudeur a toujours fait tout le mérite. On voit des femmes infortunées porter avec ostentation sur le front leur déshonneur & leur ignominie; tirer une gloire honteuse que le public soit instruit du succès de leurs funestes appas; compter comme autant de victoires & de

titres d'honneur, les ames foibles qu'elles ont fait tomber dans le piège; déchirer elles-mêmes sans pudeur, le voile que la bienséance avoit mis jusqu'ici sur le dérèglement; & prendre, ce semble, autant de soin de publier leur honte, que les siècles précédens en avoient pris de la cacher. On voit l'impudence devenuë un bon air, l'indécence poussée à un point, qu'elle inspire même du dégoût à ceux à qui elle s'efforce de plaire, & le nom de la pudeur, devenu un nom de mépris & de risée.

Quels troubles n'ont point excité de tout tems les desirs impurs de la chair! l'homme ne se souvenant plus de l'excellence de sa nature, & de la sainteté de son origine, se livroit sans scrupule, comme les bêtes, à l'impétuosité de cet instinct brutal. Le trouvant dans son cœur le plus violent & le plus universel de ses penchans, il le croyoit aussi le plus innocent & le plus légitime. Pour l'autoriser même davantage, il le fit entrer dans son culte, & se forma des dieux impurs, dans le temple desquels ce vice infâme devenoit le seul hommage qui honoroit leurs autels. Un Philosophe même, le plus sage d'ailleurs des Payens, craignant que le mariage ne mît une espèce de frein à cette passion déplorable, avoit voulu abolir ce lien sacré, pour

*Aventé*  
Serm. du  
jour de  
Noël.

mettre une brutale confusion parmi les hommes, comme parmi les animaux, & ne multiplier le genre humain que par des crimes. Plus ce vice étoit universel, plus il perdoit le nom de vice; & cependant quel déluge de maux n'avoit-il pas répandu sur la terre! Avec quelle fureur ne l'avoit-on pas vu armer les Peuples contre les Peuples, les Rois contre les Rois, le sang contre le sang, les freres contre les freres: porter par-tout le trouble & le carnage, & ébranler l'Univers entier! les ruines des villes, les débris des Empires les plus florissans, les Sceptres & les Couronnes renversés, devenoient les monumens publics & lugubres que chaque siècle élevoit, pour conserver, ce semble, aux âges suivans, le souvenir & la tradition funeste des calamités dont ce vice n'avoit cessé d'affliger le genre humain. Il devenoit lui-même un fond inépuisable de troubles & de chagrins pour l'homme qui s'y livroit alors sans mesure. Il promettoit la paix & les plaisirs; mais les jalousies, les soupçons, les fureurs, les excès, les dégoûts, les inconstances, les noirs chagrins marchoient toujours sur ses pas; jusques-là que les loix, la Religion, l'exemple commun l'autorisant, le seul amour du repos, dans ces siècles même de ténèbres &

de corruption, en éloignoit un petit nombre de sages.

En vain le monde a donné des noms spécieux à la volupté; en vain l'usage a tâché de l'ennoblir par la pompe des théâtres, par l'appareil des spectacles, par la délicatesse des sentimens, & par tout l'art d'une poésie lascive; en vain des écrivains profanes prostituënt leurs plumes, leurs talens à des apologies criminelles de ce vice; les louanges qu'on lui donne n'ont rien de plus réel, que les scènes elles-mêmes où on les débite. Sur des théâtres fabuleux, c'est la passion des héros, c'est la foiblesse des grandes ames; au sortir de-là, c'est-à-dire, dans la vérité & dans la réalité des choses, dans la conduite ordinaire de la vie, c'est un avilissement qui déshonore l'homme, c'est une tache qui flétrit les plus grandes actions, & qui jette un nuage sur la plus belle vie du monde.

Nous regardons le dérèglement comme une destinée de l'âge; nous pardonnons le vice aux premières mœurs. Il semble qu'il y a une saison pour les passions, & que la régularité & la pudeur ne deviennent une vertu, que lorsqu'un âge plus avancé nous en fait une nécessité, ou du moins une bienséance. On dit tous les jours qu'il faut passer quelque chose à l'âge. La saison des périls est-elle donc



celle où il faut le moins les craindre ? Les passions plus vives nous autorisent-elles à moins fuir tout ce qui les nourrit & les allume ? D'ailleurs, nos passions finissent-elles avec la jeunesse ? Les premiers dérèglemens ne laissent-ils pas un fond de foiblesses qui semblent se fortifier avec les années ? Et la fragilité d'une vieillesse criminelle, n'est-elle pas presque toujours le fruit & la punition de la licence des premières mœurs ? Une femme mondaine ne veut-elle pas encore plaire au monde, lorsqu'elle n'en est plus que la risée ou le dégoût ? Ne cherche-t-elle pas encore des regards qui la fuient ? Ne ranime-t-elle pas encore un visage flétri & suranné, par des artifices qui rappellent plus ses années que ses attraits ? Ne se donne-t-elle pas encore une jeunesse empruntée qui ne trompe que ses yeux seuls ? N'arrache-t-elle pas peut-être des assiduités criminelles qu'elle ne sauroit plus mériter ? Des choix honteux ne deviennent-ils pas la ressource de son indigne foiblesse ? Et l'âge en changeant ses traits, a-t'il changé quelque chose à la honte de son caractère ?

*Panegy.  
de St.  
Jean-  
Baptiste.*

Que peut-on refuser à la volupté, lorsqu'une fois elle s'est renduë maîtresse d'un cœur, & qu'on en est devenu l'esclave ? L'honneur, la raison, l'équité, notre gloire, notre intérêt ont beau se révol-

ter contre ce qu'elle exige ; ce sont de foibles moniteurs , rien n'est écouté. Qu'on demande à un homme public une grace injuste , onéreuse au peuple , & dommageable à l'Etat : en vain sa place , sa conscience , sa réputation l'en détournent ; si c'est la volupté qui demande , tout cède , & on est sûr d'obtenir. Qu'on sollicite auprès d'un Grand la disgrâce , la perte d'un rival innocent , & dont le mérite fait tout le crime auprès de nous : en vain le public va se récrier contre cette injustice , dès que la volupté le demande , on est bientôt exaucé. Qu'un homme en place ait le malheur de déplaire à une personne aimée ; en vain ses talens , ses services , sa probité parlent pour lui ; en vain l'Etat souffrira de son éloignement , c'est la volupté qui le demande , il faut qu'il soit sacrifié , & le Prince aimera mieux s'attirer le mépris & l'indignation publique , en sacrifiant un serviteur fidèle & utile à l'Etat , que de contrister un moment l'objet honteux de sa passion. Mais d'un autre côté , qu'on lui propose un sujet indigne , sans vertu , sans talens , que l'honneur même d'une nation rougiroit de voir en place , & dont l'incapacité blesseroit la bienséance publique ; il devient capable des emplois les plus hauts & les plus importans , dès que la volupté le désigne. Que l'Etat périsse entre ses

main, que le gouvernement en soit dés-honoré, que les Etrangers s'en moquent, que les sujets en murmurent; la volupté le portera au faite des honneurs, & ne craindra point d'augmenter par la singularité & l'injustice de ce choix, l'éclat & le scandale du vice.

*Cavéme.*  
Serm. du  
Vend. le  
la II. se-  
maine.

Il faut acheter le plaisir impur au prix des mesures les plus gênantes, ou si une seule vient à manquer, tout est perdu. Il faut soutenir les discours publics & les murmures domestiques, soutenir les caprices, les inégalités, les mépris, la perfidie peut-être de l'objet qui nous captive; soutenir nos devoirs, nos bienséances, nos intérêts toujours incompatibles avec nos plaisirs; se soutenir soi-même contre soi-même. Les commencemens de la passion n'offrent rien que de riant & d'agréable; les premiers pas que l'on fait, on ne marche que sur des fleurs; les premières fureurs de ce vice sur-tout enyvrent la raison, & ne lui laissent pas le loisir de sentir toute sa misère; les idées qu'on se fait alors de la passion, sont encore nobles & flatteuses; le langage répond aux idées; on ne l'annonce mutuellement que par l'élévation des sentimens, la bonté du cœur, la discrétion, l'honneur, la bonne foi, la distinction du mérite, la destinée des penchans; tout flatte encore la vanité. Mais la passion un peu re-

froidie , mais le plaisir injuste approfondi , mais les premiers égards affoiblis par la familiarité & le long usage ; mais la vanité détrompée par tout ce que la passion a de plus honteux , viennent les bruits désagréables, les murmures publics, les dissensions domestiques, des affaires ruinées, des établissemens manqués, les soupçons, les jalousies, les dégoûts, les infidélités, les fureurs.

Un Grand voluptueux est plus à plaindre & plus malheureux, que le dernier & le plus vil d'entre le peuple. Tout lui aide à assouvir son injuste passion, & tout ce qui l'assouvit, la réveille. Ses desirs croissent avec ses crimes ; plus il se livre à ses penchans, plus il en devient le jouet & l'esclave. Sa prospérité rallume sans cesse le feu honteux qui le dévore, & le fait renaître de ses propres cendres. Les sens devenus ses maîtres, deviennent les tyrans : il se rassasie de plaisirs, & la satiété fait elle-même son supplice. Ainsi ses inquiétudes naissent de son abondance; ses desirs toujours satisfaits, ne lui laissant plus rien à désirer, le laissent tristement avec lui-même. L'excès de ses plaisirs en augmente de jour en jour le vuide ; & plus il en goûte, plus ils deviennent tristes & amers.

On se rejette sur le tempérament pour excuser ses foiblesses. C'est un malheur,

*Pet. Cas  
vême. Scen  
mon du  
III. Dime*

*Panég.  
de sainte  
Agnès*

dit-on, d'être né d'une certaine façon ; on ne peut se faire un cœur à son gré ; être plus dur que l'airain, quand on a apporté en naissant une ame tendre & sensible. Nous trouvons en nous des penchans auxquels on peut à la vérité se refuser quelque tems ; mais dont il n'est presque pas possible de fuir toujours la destinée.

Mais quel est le crime qui ne devienne par-là digne d'excuse ? Tous les crimes les plus affreux ne supposent-ils pas dans ceux qui s'en rendent coupables des penchans qui les y portent ? Le vice cesse-t'il de l'être, dès qu'il a le cœur pour lui ? Serait-il besoin de nous l'interdire, si un goût malheureux ne nous le rendoit aimable ?

*Carême.  
Serm. du  
Vend. de  
la II. Se-  
maine.*

Tel est le caractère de la volupté : elle répand un nuage épais sur la raison. Des hommes sages, habiles, éclairés, perdent ici tout d'un coup toute leur habileté & toute leur sagesse ; tous les principes de conduite sont effacés en un instant. On se fait une nouvelle manière de penser, où toutes les idées communes sont proscrites ; ce n'est plus la lumière & le conseil, c'est un penchant impétueux qui décide & qui règle toutes les démarches. On oublie ce qu'on doit aux autres, & ce qu'on se doit à soi-même ; on s'aveugle sur sa fortune, sur son devoir, sur sa réputation, sur ses intérêts, sur les biens

DE LA VOLUPTÉ. 191

féances mêmes dont les autres passions sont si jalouses ; & tandis qu'on se donne en spectacle au public , seul on ne se voit pas soi-même.

Qu'est-ce que le tempérament qui diminuë à nos yeux l'horreur de nos crimes ? C'est un long usage de dérèglement , qui nous l'a rendu comme nécessaire ; c'est un cœur subjugué par les passions , & pour qui l'occasion devient toujours une chute ; c'est une fragilité honteuse , toujours sûre de périr dès qu'il faut résister ; c'est une volonté livrée au crime , & qui à force de secouer le joug des devoirs , ne connoît plus même celui des bienséances.

*Panège  
de sainte  
Agnès.*

Si nous approfondissons l'histoire des familles ; si nous allons jusqu'à la source de leur décadence ; si nous voulions fouiller dans les cendres de ces grands noms dont les titres & les biens ont passé en des mains étrangères ; si nous remontions jusqu'à celui de leurs ancêtres qui donna le premier branle à l'infortune de sa postérité , nous en trouverions l'origine dans la volupté. Nous verrions les excès d'un voluptueux à la tête de cette longue suite de malheurs qui ont affligé ses descendants. Et sans en chercher des exemples dans les tems qui nous ont précédés , combien de grands noms tombés presque dans l'oubli , expient aujourd'hui à nos

*Carême  
Serm. du  
Vendr. de  
la II. Se-  
maine.*

yeux les égaremens de ce vice ? Combien de maisons à demi éteintes , voyent tous les jours finir dans les débauches , & dans la santé ruinée d'un emporté , toute l'espérance de leur postérité , & toute la gloire des titres qu'une longue suite de siècles avoit amassés sur leur tête , & qui avoient causé tant de sang & de travaux à la vertu de leurs ancêtres.

*Panég.  
de sainte  
Agnès.*

De quoi n'est pas capable une femme mondaine , pour l'objet criminel qui la possède & qui la captive ? Quel courage , quelle force , quels sacrifices ! les difficultés la raniment. Le repos , la réputation , la liberté , la santé , la fortune , rien ne tient devant la passion ; on voit tous les jours de ces héroïnes infortunées , capables de tenter les plus grandes entreprises , qui sacrifient tout à leur injuste goût , qui tirent de leur sexe un courage au-dessus de l'homme ; & qui en ayant oublié la pudeur , en ont aussi , ce semble , oublié la timidité & la foiblesse.

*Carême.  
Serm. du  
Vendr. de  
la II. Se-  
maine.*

Il y a dans la volupté je ne fais quoi de si opposé à l'excellence de la raison , à la dignité de notre nature , qui fait qu'on se reproche sans cesse à soi-même sa propre foiblesse , & qu'on rougit en secret de ne pouvoir secouer le joug qui nous accable. Tel est le caractère de ce vice , de laisser dans le cœur un fond de tristesse qui le mine , qui le suit par-tout , qui  
répand

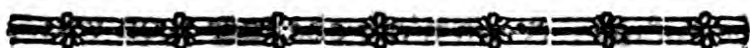
répand une amertume secrète sur tous les plaisirs. Le charme fuit & s'envole, la conscience ne peut plus se fuir elle-même : on se lasse de ses troubles ; & on n'a pas la force de les finir ; on se dégoûte de soi-même, & on n'ose changer ; on voudroit pouvoir fuir son propre cœur, & on se retrouve par-tout. Les plaisirs que l'on goûte ne sont que des instans rapides & fugitifs ; les remords cruels forment comme l'état durable, & le fond de toute la vie criminelle.

Qu'est-ce que les occasions qui nous séduisent ? Sont-ce les talens malheureux des graces & de la beauté dont la nature nous a pourvus ? mais c'est cela même qui devoit rendre nos attentions plus rigoureuses. Les bienfaits du Créateur peuvent-ils devenir une excuse, lorsqu'on les tourne contre lui ? N'y a-t'il que le rebut du monde qui soit propre à servir Dieu ? De plus, n'ajoutons-nous pas aux graces de la nature, un art dangereux qui les rend funestes aux autres & à nous-mêmes ? N'assure-t'on pas le succès de ses déplora- bles appas, par des soins qui sont déjà un crime pour nous, avant que d'être un sujet de chute pour les autres ? Ne faisons-nous pas même peut-être suppléer aux talens que la nature nous a refusés, une effronterie qui porte toujours un poison plus sûr dans les cœurs, que toutes les

*Panég.  
de sainte  
Agnès.*



graces d'une beauté chaste & pudique ?  
Et n'arrache-t'on pas , par des avances  
honteuses , des desirs criminels , où à  
peine auroit-on trouvé de simples regards.



### DE L'AMITIÉ.

*Carême.  
Serm. du  
Vend. a-  
près les  
Cendres.*

**L**Es trois principes les plus communs ,  
qui lient les hommes les uns avec les  
autres , & qui forment toutes les unions  
& les amitiés , sont le goût , la cupidité  
& la vanité. Le goût ; on suit un cer-  
tain penchant de la nature , qui nous fai-  
sant trouver en quelques personnes plus  
de rapport avec nos inclinations , peut-  
être aussi plus de complaisance pour nos  
défauts , nous lie à elles , & fait que nous  
trouvons dans leur société une douceur  
qui se change en un ennui avec le reste  
des hommes. La cupidité ; on cherche  
des amis utiles. Ils sont dignes de notre  
amitié , dès qu'ils deviennent nécessaires  
à nos plaisirs ou à notre fortune. L'inté-  
rêt est un grand attrait pour la plupart  
des cœurs ; les titres qui nous rendent  
puissans se changent bientôt en des quali-  
tés qui nous font paroître aimables ; &  
l'on ne manque jamais d'amis quand on  
peut payer l'amitié de ceux qui nous  
aiment.

La vanité des amis qui nous font hon-

neur, nous sont toujours chers. Il semble qu'en les aimant nous entrons en part avec eux de la distinction qu'ils ont dans le monde. Nous cherchons à nous parer, pour ainsi dire, de leur réputation; & ne pouvant atteindre à leur mérite, nous nous honorons de leur société, pour faire penser du moins qu'il n'y a pas loin d'eux à nous, & que nous n'aimons que nos semblables.

Il est des Grands, qui, doux & faciles avec un petit nombre d'amis, ne montrent que l'orgueil du rang, ou les bizarreries de l'humeur au reste des hommes; & renfermant tout ce qu'ils ont d'estimable dans un commerce privé, gardent leurs défauts pour le public.

*Oraison  
funéb. du  
Prince de  
Conti*

Les Princes & les Grands connoissent peu d'ordinaire le plaisir de l'amitié, & ne savent pas goûter le plaisir d'être aimés. Ils n'estiment pas assez les hommes pour être touchés de leur amitié; ils ne connoissent pas assez le prix des cœurs; le long usage des adulations les rend insensibles à la véritable tendresse. Leur élévation, ou les rend trop inaccessibles aux autres hommes, ou leur rend les autres hommes trop méprisables. Ils confondent le respect qu'on doit au rang, avec l'amitié qui n'est due qu'à la personne. Ils sont plus jaloux de s'attirer des hommages, que de gagner des cœurs. Ils sa-

vent se faire aimer, ils n'aiment jamais beaucoup eux-mêmes.

*Oraison  
Funèb. de  
M. de Vil-  
levois.*

La grandeur ne manque guères d'adulations, mais les Grands manquent souvent d'amis. Comme ils n'aiment que leur fortune, ce n'est aussi que leur fortune que l'on aime en eux. L'amitié, cette tendre ressource de tous les chagrins de la vie, ce doux lien de la société, cet unique plaisir du cœur, est un lien gênant, un plaisir sans charmes pour eux. Aussi, comme ils ne vivent que pour eux-mêmes, on ne les aime que pour soi.

*Oraison  
Funèb. de  
Madame.*

L'amitié est le seul plaisir presque que la plupart des Grands font gloire de s'interdire. Prévenus que les hommes leur doivent tout, ils croient eux-mêmes ne leur rien devoir, & que c'est assez payer leurs empressements, que de les souffrir. L'amitié plus sincère, & dès-là moins rampante & moins empressée que l'adulation, leur paroît un hommage sec & aride : leur attachement même & leur confiance n'est qu'un goût passager qui les gêne & les ennuye bien-tôt, & dont ils se débarrassent comme d'une contrainte. Ainsi vivant seuls, dès qu'ils vivent sans amis au milieu de la multitude qui les environne, leurs vices font des adulateurs ; leurs bienfaits, des ingrats ; leurs vertus mêmes, des censeurs injustes. Tous les autres biens nous les devons à la for-

tune ou à la naissance ; le plaisir de l'amitié , nous ne le devons qu'à nous-mêmes.



DE L'INCREDULITE.

VIVRE sans Dieu , sans culte , sans principes , sans espérances ; croire que les forfaits les plus abominables , & les vertus les plus pures ne sont que des noms ; regarder tous les hommes comme ces figures viles & bizarres , qu'on fait parler & mouvoir sur un théâtre comique , & qui ne sont destinées qu'à servir de jouet aux spectateurs ; se regarder soi-même comme l'ouvrage du hasard , & la possession éternelle du néant : ces pensées ont je ne sçais quoi de sombre & de funeste que l'ame ne peut envisager sans horreur ; & il est vrai que l'incrédulité est plutôt le désespoir du pécheur , que la ressource du péché.

*Avent.  
Serm. de  
la Toussaint.*

L'incrédule est un homme sans mœurs , sans probité , sans caractère , qui n'a d'autre regle que ses passions , d'autre loi que ses injustes penchans ; d'autre maître que ses desirs , d'autre frein que la crainte de l'autorité , d'autre Dieu que lui-même : enfant dénaturé , puisqu'il croit que le hasard tout seul lui a donné des pères ; ami infidèle , puisqu'il ne regarde

*Carême.  
Serm. du  
Jeudi après les  
Cendres.*

198 PENSÉES DIVERSES.

les hommes que comme les tristes fruits d'un assemblage bisarre & fortuit, auxquels il ne tient que par des liens passagers ; maître cruel , puisqu'il est persuadé que c'est le plus fort & le plus heureux qui a toujours raison : les crimes les plus affreux , & les vertus les plus pures , tout est égal selon lui , puisqu'un anéantissement éternel va bientôt égaler le juste & l'impie , & les confondre pour toujours dans l'horreur du tombeau.

*Paraphr.  
du 1<sup>er</sup>.  
XXV.*

Le monde est plein de ces hommes insensés à qui tout ce qu'ils ne peuvent comprendre paroît suspect. Ils se font au-dessus d'eux-mêmes un tribunal impie auquel ils appellent de l'autorité de Dieu même. Ils forment au milieu du monde une affreuse société, où ils vomissent en secret leurs blasphêmes. Rien n'est sacré pour leurs langues impures. Le joug respectable de la Foi leur paroît une servitude puérile , que la foiblesse & la superstition du genre humain s'est imposée. Ils veulent eux seuls être les arbitres de leur religion & de leurs devoirs , comme de leur destinée. Hommes dignes de l'exécration de l'Univers & cependant honorés souvent comme des sages & des génies sublimes ; esprits foibles & extravagans , trouvant encore moins de fonds & de solidité dans les ténèbres & les abîmes incompréhensibles de l'impiété , que dans les vérités de la Foi.

Ce n'est pas le peu de certitude qu'on trouve dans la Religion, qui fait conclure qu'il faut s'abandonner au plaisir ; c'est l'abandonnement au plaisir qui jette dans l'incertitude sur la Religion. La foi ne devient donc suspecte que lorsqu'elle commence à devenir incommode ; & jusqu'ici l'incrédulité n'a point fait de voluptueux, mais la volupté a presque fait tous les incrédules.

Qu'y a-t'il de plus insensé de croire, ou que le hasard seul a produit toute la race des hommes sur la terre, & que la structure si admirable de leur corps ne doit son arrangement qu'à un assemblage fortuit & bisarre de la matière ; ou que si Dieu lui-même les a tirés du néant, il les a jettés sur la terre, comme des ouvrages de rebut, sans vouloir se mêler de ce qui les regarde, les laissant errer ici-bas sans destination, sans loi, sans espérance ; guidés par la seule impétuosité de leurs passions, & n'ayant point d'autre frein comme les animaux, qu'un instinct brutal, & la liberté universelle de les satisfaire, quand ils n'y trouvent aucun obstacle.

Rien n'est plus humiliant pour l'incrédulité, que de la rappeler à son origine : elle porte un faux nom de science & de lumière, & c'est un enfant de crime & de ténèbres. Ce n'est donc pas la force

de la raison qui a amené-là les prétendus incrédules ; c'est la foiblesse d'un cœur corrompu qui n'a pu surmonter ses penchans les plus honteux ; c'est même une lâcheté de courage , qui ne pouvant soutenir & regarder d'un œil ferme les terreurs & les menaces de la Religion , tâche de s'étourdir en redisant sans cesse que ce sont des frayeurs puériles : c'est un homme qui a peur la nuit , & qui chante en marchant tout seul dans les ténèbres , pour se rassurer lui-même. La débauche nous rend toujours lâches & craintifs ; & ce n'est qu'un excès de peur des peines éternelles , qui fait qu'un libertin nous prêche & nous chante sans cesse qu'elles sont douteuses. Il tremble , & il veut se rassurer contre lui-même ; il ne peut pas soutenir en même tems la vuë de ses crimes , & celle du supplice qui les attend : c'est un lâche qui cache sa peur sous une fausse ostentation de bravoure.

*Carême.*  
Serm. du  
Lundi de  
la 1. sem.

L'impie porta en naissant les principes de la Religion naturelle communs à tous les hommes. Il trouva écrite dans son cœur , une loi qui défendoit la violence , l'injustice , la perfidie , & tout ce qu'on ne peut pas souffrir soi-même. L'éducation fortifia ces sentimens de la nature ; on lui apprit à connoître un Dieu , à l'aimer , à le craindre. On lui montra la vertu dans les regles , on la lui rendit ai-

mable dans les exemples ; & quoiqu'il trouvât en lui des penchans opposés au devoir , lorsqu'il lui arrivoit de s'y laisser emporter , son cœur prenoit en secret le parti de la vertu contre sa propre foiblesse. Ainsi vécut d'abord l'impie sur la terre ; il adora , avec le reste des hommes , un Etre suprême , il respecta ses loix , il redouta ses châtimens , il attendit ses promesses. D'où vient donc qu'il n'a plus connu de Dieu ? Que ses crimes lui ont paru des polices humaines , l'enfer un préjugé , l'avenir une chimère , l'ame un souffle qui s'éteint avec le corps ? Par quel degré est-il parvenu à ces connoissances si nouvelles & si surprenantes ? A mesure que ses mœurs se sont dérégées , les règles lui ont paru suspectes , à mesure qu'il s'est abruti , il a tâché de se persuader que l'homme étoit semblable à la bête.

On se fait mauvais gré d'être né avec une conscience trop foible & trop craintive. On envie la destinée de ceux qu'on croit fermes & inébranlables dans l'impiété ; lesquels peut-être livrés à leur tour en secret aux remords les plus tristes , & se faisant honneur d'une fermeté qu'ils n'ont point , regardent notre sort avec envie , parce que ne jugeant de nous que par les discours de libertinage que nous leur tenons , ils nous prennent pour ce qu'ils paroissent eux-mêmes être à nos

*Carême*  
Serm. du  
Mardi de  
la VI. se  
maine



yeux , c'est-à-dire , pour ce que nous ne sommes pas , & pour ce qu'eux & nous voudrions être.

*Avent.*  
*Serm. du*  
*Jour de*  
*Noël.*

Il est des hommes encore parmi nous , qui ont presque de la Divinité une idée aussi fausse & aussi vaine qu'en avoient autrefois les Philosophes payens ; qui ne la comptent pour rien dans tous les événemens de la vie ; qui vivent comme si le hasard ou le caprice des hommes décidoient de toutes les choses d'ici-bas ; & qui ne connoissent que le bonheur ou le malheur , comme les deux seules divinités qui gouvernent le monde , & qui président à tout ce qui se passe sur la terre : des hommes qui loin d'adorer les secrets de l'avenir dans les conseils profonds & impénétrables de la Providence , vont les chercher dans des prédictions ridicules & puérides ; attribuënt à l'homme une science que Dieu s'est réservée à lui seul ; attendent avec une folle persuasion sur les rêveries d'un faux prophète , des événemens & des révolutions qui doivent décider de la destinée des Peuples & des Empires ; fondent là-dessus de vaines espérances pour eux-mêmes , & renouvellent ou l'extravagance des Augures & des Aruspices , ou l'impiété de la Pythonisse de Saül , & des Oracles de Delphes & de Dodone.

Il faut appeller l'incrédulité au secours

des passions ; elles sont trop foibles pour se soutenir toutes seules. Nos lumières , nos sentimens , notre conscience , tout les combat au-dedans de nous ; il faut donc leur chercher un appui & les défendre contre nous-mêmes. On ne veut pas que des passions qui nous sont chères soient criminelles , ni avoir à soutenir sans cesse les intérêts de ses plaisirs , contre ceux de sa conscience : on veut jouir tranquillement de ses crimes , & se délivrer d'un censeur importun qui prend sans cesse le parti de la vertu contre nous-mêmes. Ce n'est jouir qu'à demi de ses passions , tandis que les remords nous en disputent le plaisir , c'est acheter trop chèrement le crime , que de l'acheter au prix même du repos qu'on y cherche. Il faut finir ses débauches , ou tâcher de s'y calmer ; & comme il coûteroit trop de les finir , & qu'on ne sauroit s'y calmer qu'en doutant des vérités qui nous troublent , on se les donne à soi-même comme douteuses ; & pour parvenir à être tranquille , on s'efforce de se persuader qu'on est incrédule , c'est-à-dire , que le grand effort du dérèglement est de nous conduire au desir de l'incrédulité.

On voit tous les jours des hommes , qui trop foibles pour servir Dieu , croient paroître forts en faisant semblant de ne le pas connoître : des hommes qui ne sa-

*Cavéme.  
Serm. du  
Mardi de  
la IV. se-  
maine.*

*Oraison  
Funéb. de  
Mgr. le  
Dauphin.*

vent de la science de la foi , que les blasphèmes qui l'attaquent ; qui ont appris à être incrédules , avant que d'apprendre à croire ; qui ne sont impies que par ostentation , & qui souvent inspirent aux autres l'incrédulité à laquelle ils n'ont pu encore parvenir eux-mêmes.

*Para-  
phrase du  
Pseaume  
IX.*

L'impie tâche de se persuader qu'il n'y a point de Dieu , pour se calmer dans des dissolutions qu'il sent bien ne pouvoir demeurer impunies , s'il y a au-dessus de nos têtes un vengeur du vice. Sa conscience & sa raison se soulèvent en secret contre cette impiété ; il ne peut étouffer le cri de la nature qui réclame sans cesse son auteur : mais il le regarde comme un préjugé de l'enfance , & un reste de vaine terreur que l'éducation , plutôt que la nature , a laissé dans son ame. Le crime n'a point ici-bas d'autre ressource. Il faut secouer tout joug de religion , quand on veut secouer sans remords tout joug de la vertu , de la pudeur , de l'innocence , & jouir tranquillement du fruit de ses crimes. La Religion ne sauroit s'allier avec une vie dissoluë ; les menaces empoisonnent tous les plaisirs criminels. Il faut ou abandonner ses plaisirs , ou soutenir sans cesse des remords & des frayeurs qui nous troublent & qui nous déchirent ; le choix est bientôt fait ; on ne croit plus rien , & on vit tranquille dans le crime.

Pourquoi nos prétendus incrédules souhaitent-ils si fort de voir des impies véritables, fermes & intrépides dans l'impiété? qu'ils en cherchent; qu'ils en attirent même des-pays étrangers, comme un Spinoza, qu'on appella en France pour le consulter & pour l'entendre? C'est que nos incrédules ne sont point fermes dans l'incrédulité, ne trouvent personne qui le soit, & voudroient, pour se rassurer, rencontrer quelqu'un qui leur parût véritablement affermi dans ce parti affreux. Ils cherchent dans l'autorité, des ressources & des défenses contre leur propre conscience; & n'osant tous seuls devenir impies, ils attendent d'un exemple, ce que leur raison & leur cœur même leur refusent; & par-là ils retombent dans une crédulité bien plus puérile & plus insensée que celle qu'ils reprochent au fidèle. Un Spinoza, ce monstre, qui après avoir embrassé différentes Religions, finit par n'en avoir aucune, n'étoit pas empressé de chercher quelque impie déclaré qui l'affermît dans le parti de l'irreligion & de l'athéisme; il s'étoit formé à lui-même ce chaos impénétrable d'impiété, cet ouvrage de confusion & de ténèbres, où le seul desir de ne pas croire en Dieu peut soutenir l'ennui & le dégoût de ceux qui le lisent; où, hors l'impiété, tout est intelligible; & qui, à la honte de l'humana-

*Carême;*  
Serm. du  
Mardi de  
la IV. se-  
maine.

nité, seroit tombé en naissant dans un oubli éternel, & n'auroit jamais trouvé de lecteur, s'il n'eût attaqué l'Être suprême : cet impie, dis-je, vivoit caché, retiré, tranquille ; il faisoit son unique occupation de ses productions ténébreuses, & n'avoit besoin, pour se rassurer, que de lui-même. Mais ceux qui le cherchoient avec tant d'empressement, qui vouloient le voir, l'entendre, le consulter, c'étoient des insensés qui souhaitoient de devenir impies, & qui ne trouvant pas dans le témoignage de tous les siècles assez d'autorités pour demeurer fidèles, cherchoient dans le témoignage d'un seul homme obscur, d'un transfuge de toutes les Religions, une autorité qui les affermit dans l'impiété, & qui les défendît contre leur propre conscience.

*Carême.  
Serm. du  
Jeudi a-  
près les  
Cendres.*

On voit des personnes, dans un sexe même où l'ignorance sur certains points devoit être un mérite, où la politesse & la bienséance du moins voudroient qu'en sachant on affectât d'ignorer ; des personnes qui ne savent pas même de la Religion ce qu'il faudroit en savoir pour régler leurs mœurs, & qui font les difficiles ; craignent d'en trop croire, ont des doutes sur tout, & n'en ont point sur leur misère, & sur l'égarement visible de leur vie.

Il seroit trop triste & trop vulgaire

pour un homme vain , abîmé dans la débauche , de se dire en secret à lui-même ; Je suis encore trop foible , & trop abandonné au plaisir pour en sortir ; ce prétexte lui laisseroit encore tous ses remords. C'est bien plutôt fait de se dire à soi-même : il est inutile de mieux vivre , parce qu'il n'y a rien après cette vie. Ce prétexte est bien plus commode , parce qu'il finit tout ; il nous laisse dans un certain état d'indolence , qui nous empêche de nous approfondir nous-mêmes , & de faire des réflexions trop tristes sur nos passions. Nous avons peu de remords , parce que nous nous supposons incroyables , & que cette supposition nous laisse presque la même sécurité que l'impiété véritable : du moins c'est une diversion qui émousse & qui suspend la sensibilité de la conscience ; & en faisant que nous nous prenons toujours pour ce que nous ne sommes pas , elle fait que nous vivons comme si nous étions en effet ce que nous désirons être. C'est une espèce de neutralité que nous gardons entre la foi & l'irréligion , dont notre indolence s'accommode ; parce qu'il faut du mouvement pour prendre un parti , & que pour demeurer neutre , il n'y a qu'à ne point penser & vivre d'habitude. L'impiété ferme & déclarée a je ne sais quoi qui fait horreur ; mais la Religion d'un autre côté offrant des ob-

208 PENSÉES DIVERSES.

jets qui allarment, & qui n'accommodent pas les passions; que faire entre ces deux extrémités, dont l'une révolte la raison & l'autre les sens? On demeure indécis & chancelant; on jouit en attendant du calme que cet état d'indécision & d'indifférence nous laisse; on vit sans vouloir savoir ce qu'on est, parce qu'il est plus commode de n'être rien, & de vivre sans penser & sans connoître.

*Avent.  
Serm. du  
jour de  
Noël.*

Nous voyons des hommes qui trouvent toujours plausible, convaincant, tout ce que l'incrédulité oppose de plus foible & de plus insensé à la foi; qui sont ébranlés au premier doute frivole que l'impie propose; qui sembleroient être ravis que la Religion fût fausse; & qui sont moins touchés de ce poids respectable de preuves qui accablent une raison orgueilleuse, & qui en établissent la vérité, que d'un discours en l'air qui la combat, où il n'y a souvent de sérieux, que la hardiesse de l'impiété & du blasphême: des hommes qui renvoyent au peuple, la croyance de tant de faits merveilleux que l'histoire de la Religion nous a conservés; qui semblent croire que tout ce qui est au-dessus des forces de l'homme, passe aussi la puissance de Dieu; & qui refusent les miracles à une Religion qui n'est fondée que sur eux, & qui est le plus grand de tous les miracles elle-même.

Les

Les incrédules sont de faux braves qui se donnent pour ce qu'ils ne sont pas, ils se vantent sans cesse de ne rien croire; & à force de s'en vanter, ils se le persuadent à eux-mêmes: semblables à certains hommes nouveaux que nous voyons parmi nous, lesquels touchent presque encore à l'obscurité & à la roture de leurs ancêtres, & veulent pourtant qu'on les croye d'une naissance illustre, & descendus des plus grands noms; à force de le dire, de l'affurer, & de le publier, ils parviennent presque à se le persuader à eux-mêmes: il en est ainsi de nos prétendus incrédules. Ils touchent encore, pour ainsi dire, à la foi qu'ils ont reçue en naissant, qui coule encore avec leur sang, & qui n'est pas effacée de leur cœur: mais c'est pour eux une manière de roture & de bassesse dont ils rougissent. A force de dire qu'ils ne croient rien, de l'affurer, de s'en vanter, ils croient ne rien croire; ils en ont bien meilleure opinion d'eux-mêmes, parce que cette profession déplorable d'incrédulité, suppose des lumières non communes, de la force & de la supériorité de l'esprit, & une singularité qui plaît & qui flatte. On a oui dire que certains grands hommes fameux & fort estimés dans leur siècle, ne croyoient pas; on se fait honneur de ces grands exemples: il paroît glorieux de ne rien croire.



après de si illustres modèles ; on a sans cesse leurs noms dans la bouche. C'est un faux relief qu'on se donne , où il entre moins d'incrédulité , que de vanité risible , & de petitesse d'esprit ; puisque rien n'est si petit ni si méprisable , que de se donner pour ce qu'on n'est pas ; & se faire honneur du personnage d'un autre.

*Carême.  
Serm. du  
Jendi a-  
près les  
Cendres.*

L'incrédulité déclarée est peut-être un vice rare parmi nous , mais la simplicité de la foi ne l'est guères moins. On ne se permet pas des doutes sur le fond des mystères , mais on obéit en philosophe , en s'imposant foi-même le joug. On auroit horreur de se départir de la croyance de ses peres , mais on veut raffiner sur leur bonne foi. Notre siècle sur-tout est plein de ces demi-fidèles , qui sous prétexte de dépouiller la Religion de tout ce que la crédulité ou les préjugés ont pu y ajouter , ôtent à la foi tout le mérite de la soumission.

*Carême.  
Sermon  
du Mardi  
de la IV.  
semaine.*

Souvent c'est une société de libertinage qui nous fait parler le langage de l'impiété. On veut paroître tel que ceux à qui les plaisirs & la débauche nous lient. On croit qu'il seroit honteux d'être dissolu , & de paroître croire encore devant les témoins & les complices de nos désordres. Le parti d'un débauché qui croit encore , est un parti foible & vulgaire : afin que la débauche soit du bon air , il faut y ajouter

l'impïété & le libertinage ; autrement ce seroit être débauché en novice ; un reste de Religion paroîtroit se sentir encore un peu trop de l'enfance & du collège.

Ce que la Religion a de plus auguste, est devenu le sujet des conversations mondaines : on y parle de tout, on y décide librement de tout. Des hommes vains, d'un caractère superficiel, n'ayant pour toute connoissance de la Religion, qu'un peu plus de témérité que l'ignorant & le peuple, n'apportant pour toute science que des doutes vulgaires & usés qu'ils ont appris, mais qu'ils n'ont pas formés ; des doutes tant de fois éclaircis, & qui ne semblent subsister encore que pour faire honneur à la vérité : des hommes, qui dans des mœurs dissipées, n'ont jamais donné une heure d'attention sérieuse aux vérités de la Religion, tranchent, décident sur des points qu'une vie entière d'étude pourroit à peine éclaircir.

Si notre incrédulité avoit son fondement dans les incertitudes réelles sur la Religion, tant que ces incertitudes subsisteroient, l'incrédulité seroit toujours la même. Mais comme nos doutes ne naissent que de nos passions, & que nos passions ne sont pas toujours les mêmes, ni également vives & maîtresses de notre cœur, nos doutes changent sans cesse comme nos passions. Ils croissent, ils diminuent.

*Carême*  
Sermon  
du Jeudi  
après les  
Cendres.

*Carême*  
Sermon  
du Mardi  
de la IV<sup>e</sup>  
semaine.

ils s'éclipsent , ils reparoissent , ils sont dans la même volubilité , & toujours dans le même degré que nos passions ; en un mot , ils suivent la destinée des passions , parce qu'ils ne sont que les passions elles-mêmes.

*Parab.*  
*du Pse. au-*  
*de XIII.*

Il en est peu qui reviennent des routes égarées où l'impiété les conduit. L'on ne revient guères de la dépravation impie de la raison. Les années meurissent les passions , mais l'orgueil de l'incrédulité renaît & se fortifie avec les années. Plus les années deviennent sérieuses , plus elles donnent du crédit & une sorte de bon air à la philosophie de l'impiété ; & la vieillesse est le tems où l'impie s'en fait plus d'honneur , où elle lui attire aussi plus d'éloges de la part de ses imitateurs.

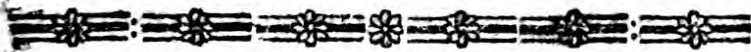
*Carême.*  
*Sermon*  
*du Mardi*  
*de la IV.*  
*semaine.*

Si la Religion ne propoisoit que des mystères qui passent la raison , sans y ajouter des maximes & des vérités qui gênent les passions , on peut assurer hardiment , que les incrédules seroient rares. Les vérités ou les erreurs abstraites qu'il est indifférent de croire ou de nier , n'intéressent presque personne. On trouvera peu de ces hommes épris de la seule vérité , qui deviennent partisans & défenseurs zélés de certains points de pure spéculation , & qui n'ont rapport à rien , seulement , parce qu'ils les croient vrais. Les vérités abstraites des Mathématiques

ont trouvé en nos jours quelques sectateurs zélés & estimables, qui se sont voués à développer ce qu'il y a de plus impénétrable dans les secrets infinis, & dans les abîmes profonds de cette science. Mais ces sectateurs ont été quelques hommes rares & uniques. La contagion n'étoit pas à craindre; aussi n'a-t'elle pas gagné. On les admire; mais on seroit bien fâché de les imiter. Si la Religion ne propoisoit que des vérités aussi abstraites, aussi indifférentes à la félicité des sens, aussi peu intéressantes pour les passions & pour l'amour propre, les impies seroient encore plus rares que les Mathématiciens. On en veut aux vérités de la Religion, parce qu'elles nous menacent; on ne s'élève point contre les autres, parce que leur vérité ou leur fausseté ne décide de rien pour nous.

Lorsque l'on approfondit la plûpart de ces hommes qui se disent incrédules, qui se recrient sans cesse contre les préjugés populaires; on trouve qu'ils n'ont pour toute science que quelques doutes usés & & vulgaires qu'on a débités dans tous les tems, & qu'on débite encore tous les jours dans le monde; qu'ils ne savent qu'un certain jargon qui passe de main en main, qu'on reçoit sans l'examiner, & qu'on répète sans l'entendre. On trouve que toute leur capacité se réduit à certains

discours de libertinage qui courent les rues , s'il est permis de parler ainsi ; à certaines maximes rébattuës , qui à force d'être rédites , commencent à tenir de la bassesse du proverbe. Ceux qui tiennent ces discours sont des hommes dissipés par les plaisirs , qui seroient bien fâchés d'avoir un moment de reste , pour examiner ennuyeusement des vérités qu'ils ne se soucient pas de connoître : des hommes d'un caractère léger , superficiel , incapables d'attention & d'examen , & qui ne sauroient soutenir un seul instant de sérieux , & de modération tranquille & rassurée. Ils ne savent que le langage des doutes qu'ils ont appris. Ils ne les ont pas formés ; ils répètent ce qu'ils ont oui : c'est une tradition d'ignorance & d'impiété qu'ils ont reçue. Aussi ils ne doutent pas : ils ne font que conserver à ceux qui les suivront , le langage de l'irréligion & des doutes : ils ne sont pas incrédules ; ils ne sont que les échos de l'incrédulité : en un mot ils savent ce qu'il faut dire pour douter , mais il n'en savent pas assez pour douter eux-mêmes.



## DE L'ENNUI.

L'ENNUI qui paroît être le partage du peuple, ne s'est pourtant, ce semble, réfugié que chez les Grands; c'est comme leur ombre qui les suit par-tout. Les plaisirs presque tous épuisés pour eux, ne leur offrent plus qu'une triste uniformité, qui endort ou qui lasse; ils ont beau les diversifier, ils diversifient leur ennui. En vain ils se font honneur de paroître à la tête de toutes les réjouissances publiques; c'est une vivacité d'ostentation, le cœur n'y prend presque point de part. Le long usage des plaisirs les leur a rendu inutiles; ce sont des ressources usées qui se nuisent chaque jour à elles-mêmes: semblables à un malade à qui une longue langueur a rendu tous les mets insipides, ils essayent de tout, & rien ne les pique & ne les réveille; & un dégoût affreux succède à l'instant à une vaine espérance de plaisir dont leur ame s'étoit d'abord flattée.

*Petit Carême. Sermon du III. Dimanche.*

Rien n'est plus triste pour la plûpart des hommes, que de se trouver avec eux seuls, & de retomber sur leur propre cœur. Comme des passions vaines nous emportent; que des attachemens criminels nous souillent; que mille desirs illégitimes occupent tous les mouvemens de notre cœur,

*Carême. Sermon du Lundi de la Passion.*

en rentrant dans nous-mêmes , nous n'y trouvons qu'un vuide affreux , que des remords cruels , des pensées noires , & des réflexions tristes. Nous cherchons donc dans la variété des occupations , & dans les distractions éternelles , l'oubli de nous-mêmes. Nous craignons le loisir comme le signal de l'ennui ; & nous croyons trouver dans le dérangement , & dans la multiplicité des soins extérieurs , cette yvresse heureuse , qui fait que nous marchons sans nous en appercevoir , & que nous ne sentons plus le poids de nous-mêmes.

*Ret. Ca-  
rême. Ser-  
mon du  
III. Dim.*

Toute la vie des Grands n'est qu'une précaution pénible contre l'ennui , & toute leur vie n'est qu'un ennui , pénible lui-même. Ils l'avancent même , en se hâtant de multiplier les plaisirs : tout est déjà usé pour eux , à l'entrée même de la vie ; & leurs premières années éprouvent déjà les dégoûts & l'insipidité , que la lassitude & le long usage de tout semblent attacher à la vieillesse.

L'ennui ne se trouve que dans le dérangement , & dans une vie d'agitation , où jamais rien n'est à sa place. C'est en vivant au hasard , que nous nous sommes à charge à nous-mêmes ; que nous cherchons toujours de nouvelles occupations , & que le dégoût nous fait bientôt repentir de les avoir cherchées ; que nous chan-  
geons

geons sans cesse de situation pour nous fuir , & que nous nous portons par-tout nous-mêmes : en un mot , que toute notre vie n'est qu'un art diversifié pour éviter l'ennui , & un talent malheureux de le trouver. Par-tout où n'est pas l'ordre , il faut nécessairement que se trouve l'ennui ; & loin qu'une vie de dérangement & d'agitation en soit le remède , elle en est au contraire la source la plus féconde & la plus universelle.

Plus les Grands sont élevés , plus ils sont malheureux. Comme rien ne les contraint ; rien aussi ne les fixe. Moins ils dépendent des autres , plus ils sont livrés à eux-mêmes. Leurs caprices naissent de leur indépendance : ils retournent sur eux leur autorité ; leurs passions ayant essayé de tout , & tout usé , il ne leur reste plus qu'à se dévorer eux-mêmes. Leurs biffareries deviennent l'unique ressource de leur ennui & de leur satiété : ne pouvant plus varier les plaisirs déjà tous épuisés , ils ne sauroient plus trouver de variété que dans les inégalités éternelles de leur humeur ; & ils s'en prennent sans cesse à eux-mêmes , du vuide que tout ce qui les environne laisse sans cesse au-dedans d'eux-mêmes. Ce n'est pas ici une de ces vaines images que le discours embellit , & où l'on supplée par les ornemens à la ressemblance.

*Pet. Ca-  
rême. Ser-  
mon du  
III. Dim.*



Approchons des Grands ; jettons les yeux nous-mêmes sur une de ces personnes qui ont vieilli dans les passions, & que le long usage des plaisirs a rendu également inhabiles & au vice & à la vertu. Quel nuage éternel sur l'humeur ! quel fond de chagrins & de caprices ! Rien ne plaît , parce qu'on ne sauroit plus soi-même se plaire. On se venge sur tout ce qui nous environne , des chagrins secrets qui nous déchirent. Il semble qu'on fait un crime au reste des hommes , de l'impuissance où l'on est d'être encore aussi criminel qu'eux. On leur reproche en secret tout ce qu'on ne peut plus se permettre à soi-même , & l'on met l'humeur à la place des plaisirs.



## DU BONHEUR.

*Carême.*  
Sermon  
du lundi  
de la I. se-  
maine.

L'HOMME ne trouve nulle part son bonheur sur la terre. Les richesses l'inquiètent , les honneurs le fatiguent , les plaisirs le lassent , les sciences le confondent , & irritent sa curiosité loin de la satisfaire ; la réputation le gêne & l'embarasse : tout cela ensemble ne peut remplir l'immensité de son cœur , & lui laisse encore quelque chose à désirer. Tous les autres êtres , contents de leur destinée , paroissent heureux à leur manière , dans la

situation où l'Auteur de la nature les a placés. Les astres tranquilles dans le firmament , ne quittent pas leur séjour , pour aller éclairer une autre terre ; la terre réglée dans ses mouvemens , ne s'élançe pas en haut pour aller prendre leur place ; les animaux rampent dans les campagnes sans envier la destinée de l'homme , qui habite les villes & les palais somptueux ; les oïseaux se réjouissent dans les airs , sans penser s'il y a des créatures plus heureuses qu'eux sur la terre. Tout est heureux , pour ainsi dire , tout est à sa place dans la nature ; l'homme seul est inquiet & mécontent ; l'homme seul est en proie à ses desirs , se laisse déchirer par des craintes , trouve son supplice dans ses espérances , devient triste & malheureux au milieu de ses plaisirs : l'homme seul ne rencontre rien ici bas , où son cœur puisse se fixer.

Nous nous laissons à courir sans cesse après un fantôme de bonheur , qui au moment que nous croyons le tenir , nous échappe & s'évanouit , ne nous laissant que la honte & le désespoir de nous être laissé tromper tant de fois , sans pouvoir jamais nous détromper. Si nous obtenons ce que nous avons désiré avec le plus d'ardeur , le dégoût suit de près la jouissance ; soit parce qu'il s'élève quelque nouveau desir dans notre cœur , soit par-

*Paraphr.  
du Ps.  
XXXI.*

ce que nous n'y trouvons pas ce que nous espérons ; ou bien que la crainte de le perdre nous cause plus de chagrin & d'inquiétude , que la joie de le posséder ne nous cause de plaisir. Nous paroïssons quelquefois nager dans l'abondance de toutes choses , & n'avoir rien à souhaiter ; & nous nous trouvons misérables , parce que nous ne pouvons pas réunir tous les plaisirs en même tems , & que nous ne jouissons d'un plaisir qu'aux dépens d'un autre ; & notre cœur est déchiré par une basse jalousie , de voir que d'autres jouissent de ce dont , par une sottise vanité , nous voudrions jouir tous seuls. Il ne faut que la moindre altération dans la santé , pour nous jeter dans la mélancolie la plus noire : ah ! que nous sentons alors l'incertitude & le néant de tous les biens de la terre ! Cependant nous craignons de les perdre , parce que notre cœur y est attaché , & que nous n'avons rien à mettre à leur place , pour remplir le vuide qu'ils y laissent.

*Avent.*  
*Serm. du*  
*II. Dim.*

Chacun dans son état , quelque heureuse qu'en paroisse la destinée , trouve des amertumes qui en balancent toujours les plaisirs. L'élévation a ses assujettissemens & ses inquiétudes ; l'obscurité , ses humiliations & ses mépris ; le mariage , ses antipathies & ses fureurs ; l'amitié , ses pertes & ses perfidies. Le trône est le siège

des chagrins comme la dernière place ; les palais superbes cachent des soucis cruels , comme le toit du pauvre & du laboureur : & de peur que notre exil ne nous devienne trop aimable , nous sentons toujours par mille endroits , qu'il manque quelque chose à notre bonheur.

Toutes les créatures que l'homme veut faire servir à ses plaisirs deviennent l'instrument de ses peines : tous les desirs les plus flatteurs , & qu'il ne forme que pour soulager son cœur , en deviennent les tyrans & le supplice ; tous ses projets les plus spécieux , que l'imagination n'enfante & n'embellit que pour endormir ses peines , les réveillent & les aigrissent : tous les plaisirs les plus vifs , & qui auroient dû , ce semble , satisfaire son cœur , n'y portent que la satiété & en augmentent le dégoût , le vuide & l'inquiétude. En vain se forme-t'il un plan de félicité dans le crime ; son cœur dément bientôt cette espérance , & il ne lui reste rien de plus réel que cette vaine idée de bonheur , que le chagrin de se l'être en vain formée. En vain , par une vaine philosophie , détache-t'il des passions , ce qu'elles ont d'extrême & de fatigant , pour se ménager des plaisirs modérés & tranquilles ; les plaisirs modérés par la raison ne sont pas loin de l'ennui , & ceux qu'elle ne conduit plus , ne sont plus que des fureurs & des gouffres.

*Tome des  
Oraif. Fun-  
nèb. I. Ser-  
mon d'u-  
ne Prof.  
Relig.*

*Carême.  
Serm. du  
Jendi de  
la Passion.*

C'est un désordre d'aimer pour lui-même, ce qui ne peut être ni notre bonheur ni notre perfection, ni par conséquent notre repos. Car aimer, c'est chercher la félicité dans ce qu'on aime; c'est vouloir trouver dans l'objet aimé tout ce qui manque à notre cœur; c'est l'appeller au secours de ce vuide affreux que nous sentons en nous-mêmes, & nous flatter qu'il fera capable de le remplir; c'est le regarder comme la ressource de nos besoins, le remède à nos maux, l'auteur de nos biens. C'est un désordre & un avilissement de notre cœur, de chercher tout cela dans la créature. Nous sentons bien nous-mêmes l'injustice de cet amour. Quelque emporté qu'il puisse être, nous découvrons bientôt dans les créatures qui nous l'inspirent, des défauts & des faiblesses qui les en rendent indignes: plus nous les approfondissons, plus nous nous disons à nous-mêmes, que notre cœur s'est trompé, & que ce n'est pas là ce qu'il cherchoit. Notre raison rougit tout bas de la faiblesse de nos penchans; nous ne portons plus nos liens qu'avec peine; notre passion devient notre ennui & notre supplice. Mais punis de notre erreur sans en être détrompés, nous cherchons dans le changement le remède de notre méprise: nous errons d'objets en objets; & s'il en est enfin quelqu'un qui nous fixe, ce

n'est pas que nous soyons contents de notre choix , c'est que nous sommes lassés de notre inconstance.

Pour être heureux , il faut que l'homme ne pense point , qu'il se laisse mener comme les animaux muets , par l'attrait des objets présens , & qu'il éteigne & abrutisse sa raison , s'il veut conserver sa tranquillité : & telle est sa destinée. Ce n'est que l'ivresse , l'emportement , l'extinction de toute raison qui le rend heureux ; & comme cette situation n'est que d'un instant, dès que l'esprit se calme, & revient à lui , le charme cesse , le bonheur s'enfuit , & l'homme se trouve seul avec ses passions & ses inquiétudes.

*Avent.  
Serm. de  
la Toussaint.*

Nous sentons tous le vuide du plaisir ; il est des momens de réflexion qui nous tuent. Le cœur fait pour une félicité plus solide , s'amuse , mais ne sauroit se satisfaire : il voltige autour des créatures , mais il ne peut s'y fixer ; il porte par-tout un fond d'inquiétude & d'ennui qui leveille même au milieu des joies & des amusemens. Enfin , on trouve son remède dans le mal même ; le dégoût dans la jouissance ; & l'on ne sent de vivacité pour le plaisir , que dans le moment qui le précède.

*Mystères.  
Serm. de  
la Visitation.*

Les hommes , avec toute leur puissance, ne sauroient nous faire à nous-mêmes, une félicité plus entière que celle dont ils

*Mystères  
Serm. de  
la Purification.*

jouissent ; & comme ils ne sont jamais qu'à demi heureux , nous ne devons pas nous attendre qu'ils rendent notre condition meilleure que la leur , ni qu'ils fassent pour nous ce qu'ils ne peuvent pour eux-mêmes. Ils cherchent souvent à nous nuire , en faisant semblant de nous favoriser ; nous ne leur sommes chers , qu'autant que nous leur sommes utiles ; & ils veulent plutôt nous faire servir à leur bonheur , que nous rendre heureux nous-mêmes.

*Paraphr.  
du Pseaume  
me 14.*

Le bonheur que nous cherchons , n'est qu'un poids qui nous accable dès que nous y sommes parvenus. Nous sentons multiplier nos soucis , à mesure que le monde nous multiplie ses faveurs. De nouveaux desirs naissent de ceux que nous venons de voir accomplis. Le monde nous croit heureux ; mais la jalousie ; mais la prospérité d'autrui ; mais ce qui manque encore à notre ambition ; mais le vuide même de tout ce que nous possédons ; mais le dégoût même qui suit toujours la possession de ce qu'on avoit le plus désiré ; mais la pensée même que tout s'enfuit & que la vie la plus longue n'est qu'un instant rapide : mais tout cela ensemble empoisonne toute cette vaine félicité qui trompe les spectateurs , tandis qu'elle ne peut nous rendre heureux , & nous séduire nous-mêmes , lorsque nous y faisons attention.

D U B O N H E U R. 225

Nous nous promettons tous ici-bas , une Pet. Cas  
vème. Ser-  
mon du  
III. Dimo injuste félicité. Nous courons tous après un bonheur & un repos que nous ne saurions trouver. A peine détrompés par la possession d'un objet , du bonheur qui sembloit nous y attendre ; un nouveau desir nous jette dans la même illusion : & passant sans cesse de l'espérance du bonheur au dégoût , & du dégoût à l'espérance , tout ce qui fait sentir notre méprise , devient lui-même l'attrait qui la perpétue. Il semble d'abord que cette erreur ne devrait être à craindre que pour le peuple ; la bassesse de sa fortune laissant toujours un espace immense au-dessus de lui , il seroit moins étonnant qu'il se figurât une félicité imaginaire dans les situations élevées où il ne peut atteindre , & qu'il crût ; car tel est l'homme , que tout ce qu'il ne peut avoir , c'est cela même qui est le bonheur qu'il cherche. Mais l'éclat du rang , des titres & de la naissance dissipe bien-tôt cette vaine illusion. On a beau monter , & être porté sur les aîles de la fortune au-dessus de tous les autres , la félicité se trouve toujours placée plus haut que nous-mêmes ; plus on s'élève , plus elle semble s'éloigner de nous.

Tout ce qui environne les Grands ne les rend point heureux. Tout ce qui est hors Oraison  
Funèbre  
de M. le  
Dauphin. de nous , ne sauroit jamais faire un bon-



heur pour nous. Les plaisirs occupent les dehors , le dedans est toujours vuide. Tout paroît joie pour les Grands ; & tout se tourne en ennui pour eux. Plus les plaisirs se multiplient , plus ils s'uent. Ce n'est pas être heureux , que de n'avoir plus rien à désirer ; c'est perdre le plaisir de l'erreur : & le plaisir n'est que dans l'erreur qui l'attend & qui le désire. La grandeur elle-même est un poids qui lasso ; les chagrins & les noirs soucis montent & vont s'asseoir avec le Souverain sur le trône. Le diadème qui orne le front auguste des Rois , n'est souvent armé que de pointes & d'épines qui le déchirent ; & les Grands , loin d'être les plus heureux , ne sont que les tristes témoins qu'on ne peut l'être sur la terre. Le monde étale des prospérités ; le monde ne fait point d'heureux : les Grands nous montrent le bonheur , & ils ne l'ont pas.



### DE L'HERESIE.

L'ORIGINE de l'hérésie a toujours quelque chose de honteux. Comme l'orgueil & la licence en forment les premières sources , il faut tirer le voile sur les premiers tems qui les établirent parmi les hommes. On y voit les passions les plus honteuses présider à la naissance de ces ou-

vrages de ténèbres , leur donner la forme, l'accroissement & les progrès : & semblables à ces enfans infortunés qui sont le triste fruit du crime de leurs peres , il ne faut pour les couvrir de confusion , que les rappeler à leur origine.

Dieu permet que les censeurs téméraires de sa doctrine, se jettent eux-mêmes dans des contradictions inexplicables , où ils se trouvent pris comme dans un piège d'où ils ne sauroient se tirer. C'est la destinée de l'erreur , de former de ses propres mains , le glaive qui doit lui porter le coup mortel. Il n'y a qu'à la laisser faire elle-même ; toutes les machines qu'elle élève à grands fraix pour ébranler l'édifice auguste de la foi , tombent enfin sur sa tête orgueilleuse , & achèvent de l'écraser.

L'Hérésie , d'abord timide dans sa naissance , va toujours en croissant , & ne garde plus de mesure dans ses progrès. Elle n'en vouloit d'abord parmi nous , qu'aux abus du culte ; elle a depuis attaqué le culte même : elle vouloit réformer la Religion ; elle a fini par les approuver toutes , ou pour mieux dire , par n'en plus avoir , & n'en plus connoître aucune : elle prétendoit s'en tenir à la lettre aux Livres saints ; & cette lettre a été pour elle une lettre de mort , & ses faux Prophètes y ont puisé un fanatisme & des vi-

*Paraphr.  
du Ps. 124*

*Petit Ca-  
rême. Ser-  
mon du  
Vendredi  
Saint.*

sions sur l'avenir , que l'événement a démenties , & dont elle a rougi elle-même.

*Mystères.*  
Sermon  
du jour  
de l'Ascension

Ce n'est pas la soumission à l'Eglise qui nous coûte : cette soumission ne blesse ni notre orgueil , ni nos penchans , ni notre soumission , ni notre fortune. Ce qui nous blesse , c'est de dépendre de ceux que nous croyons fort au-dessous de nous : c'est de porter le poids d'une autorité qui paroît mal placée. Nous adoucissons même les dépendances les plus inévitables de notre état , par le mépris secret de ceux de qui nous dépendons. Nous nous vengeons de leur élévation , par nos censures ; notre orgueil , forcé de leur obéir , se console en les méprisant. Leurs ordres nous rendent ingénieux à découvrir leurs défauts ; & il est rare que nos supérieurs & nos maîtres ayent sur notre cœur la même autorité qu'ils ont sur notre personne.

*Paraphr.*  
du Ps.  
IX.

La liberté , que les sectateurs de l'hérésie nous vantent tant , en nous reprochant notre soumission à l'autorité respectable de nos Pasteurs , comme une crédulité aveugle & superstitieuse ; cette liberté les a rendus elle-même esclaves d'une doctrine toujours changeante & incertaine , & qui n'a plus de règle que les variations éternelles de l'esprit humain. Les pièges qu'ils tendoient à la foi des simples , se sont tournés contre eux-mêmes.

mes ; leur conjuration unanime contre l'Eglise les a divisés ; & du même principe qui avoit formé leur désobéissance & leur révolte , est sorti le dogme monstrueux qui secouë toute autorité , & qui autorise chaque particulier à se soulever contre la doctrine de ces faux Apôtres , & se faire une religion selon le caprice & les égaremens déplorables de son esprit. C'est par-là que Dieu détruit enfin les ennemis de son culte , & qu'il employe pour anéantir l'erreur , la doctrine elle-même qui lui donna naissance.

Les troubles de l'Etat ne sont jamais loin de ceux de l'Eglise. On ne respecte guères le joug des Puissances , quand on est parvenu à secouer le joug de la foi ; & l'hérésie a beau se laver de cet opprobre , elle a par-tout allumé le feu de la fédition ; elle est née dans la révolte. En ébranlant les fondemens de la foi , elle ébranle les trônes & les Empires ; & par-tout en formant des sectateurs , elle forme des rebelles.

L'illusion dont l'hérésie se sert le plus pour flatter l'orgueil de ses sectateurs , c'est de leur persuader qu'eux seuls usent de leur raison & de leur liberté , en secouant le joug des Pasteurs auxquels nous sommes assujettis. Mais comment ne s'aperçoivent-ils pas qu'ils prennent toujours le change sur les choses qui les intéres-

*Pet. Ca-  
rême. Ser-  
mon du  
II. Dim.*

*Paraphr.  
du Ps. lxx.*

230 PENSÉES DIVERSES.

font le plus , ne trouvant d'ordinaire que dans leurs préjugés les vraisemblances qui les déterminent ? Toujours divisés entre eux , de langage , de sentimens , de principes sur les dogmes essentiels qui nous sont révélés , ils refusent à l'Eglise une autorité qu'ils ne rougissent point de s'attribuer à eux-mêmes.

Petit Ca-  
rême Ser-  
mon du  
II. Dim.

L'hérésie a beau dire que les persécutions des Princes lui mirent en mains les armes d'une juste défense ; l'Eglise n'opposa jamais aux persécutions , que la patience & la fermeté : la foi fut le seul glaive avec lequel elle vainquit les tyrans. Ce ne fut pas en répandant le sang de ses ennemis qu'elle multiplia ses disciples ; le sang de ses Martyrs tout seul , fut la sémence de ses fidèles. Ses premiers Docteurs ne furent pas envoyés dans l'Univers , comme des lions pour porter partout le meurtre & le carnage , mais comme des agneaux pour être eux-mêmes égorgés. Ils prouvèrent , non en combattant , mais en mourant pour la foi , la vérité de leur mission. On devoit les traîner devant les juges pour y être jugés comme des criminels , & non pour y paroître les armes à la main , & les forcer de leur être favorables. Ils respectoient le sceptre dans des mains mêmes profanes & idolâtres ; & ils auroient cru déshonorer l'œuvre de Dieu , en recourant pour l'établir à des ressources humaines.



## DE L'IDOLÂTRIE.

**A**QUELS excès l'idolâtrie n'a-t-elle pas poussé son culte profane ? La mort d'une personne chère l'érigeoit bientôt en divinité , & ses viles cendres sur lesquelles son néant étoit écrit en caractères si ineffaçables , devenoient elles-mêmes le titre de sa gloire & de son immortalité.

*Avent  
Serm. du  
jour de  
Noël.*

L'amour conjugal se fit des dieux , l'amour impur l'imita , & voulut avoir ses autels. L'épouse & l'amante , l'époux & l'amant criminel eurent des Prêtres , des temples & des sacrifices. La folie , ou la corruption générale , adopta un culte si bizarre & si abominable : tout l'Univers en fut infecté. La majesté des loix de l'empire l'autorisa , la magnificence des temples , l'appareil des sacrifices , la richesse immense des simulacres rendirent cette extravagance respectable. Chaque peuple fut jaloux d'avoir ses dieux ; au défaut de l'homme , il offrit de l'encens à la bête. Les hommages impurs devinrent le culte de ces divinités impures ; les villes , les montagnes , les champs , les déserts en furent souillés , & virent des édifices superbes consacrés à l'orgueil , à l'impudicité , à la vengeance. La multi-

232 PENSEES DIVERSES.

tude des divinités égala celle des passions ; les dieux furent presque aussi multipliés que les hommes : tout devint dieu pour l'homme , & le Dieu véritable fut le seul que l'homme ne connut point.

*Panèg.  
de Sainte  
Agnès.*

Rome , cette capitale de l'Univers qui avoit trouvé le secret de réunir toute la sagesse de la philosophie & de la politique humaine avec toutes les extravagances du culte : Rome adopta tous les dieux les plus bisarres , & toutes les superstitions des Nations qu'elle avoit vaincues ; & de toutes les folies de l'Univers , forma pour ainsi dire , la majesté de sa religion & de ses cérémonies.

*Avent.  
Serm. de  
la Circon-  
cision.*

Les hommes oubliant l'Auteur de leur être & de l'Univers , adorèrent d'abord l'air qui les faisoit vivre , la terre qui les nourrissoit , le soleil qui les éclairoit , la lune qui présidoit à la nuit. C'étoient là leur Cibelle , leur Junon , leur Apollon , leur Diane. Ils adorèrent les Conquérens qui les avoient délivrés de leurs ennemis , les Princes bienfaisans & équitables qui avoient rendu leurs sujets heureux , & la mémoire de leur regne immortelle : & Jupiter & Hercules furent placés au rang des dieux ; l'un par le nombre de ses victoires , & l'autre par le bonheur & la tranquillité de son regne. Les hommes , dans ces siècles de superstition & de crédulité , ne connoissoient point d'autres dieux

dieux que ceux qui leur faisoient du bien. Et tel est le caractère de l'homme, sa religion n'est souvent que son amour & sa reconnoissance.

Les Philosophes forcés par les lumières seules de la raison de reconnoître un seul Etre suprême, en défiguroient la nature par mille opinions insensées. Les uns se représentoient un Dieu oisif, retiré en lui-même, jouissant de son propre bonheur, ne daignant pas s'abaisser à regarder ce qui se passe sur la terre, ne comptant pour rien les hommes qu'il avoit créés, aussi peu touché de leurs vertus que de leurs vices, & laissant au hazard, le cours des siècles & des saisons, les révolutions des Empires, la destinée de chaque particulier, la machine entière de ce vaste Univers, & toute la dispensation des choses humaines. Les autres l'assujétissoient à un enchaînement fatal d'événemens : ils en faisoient un Dieu sans liberté & sans puissance ; & en le regardant comme le maître des hommes, ils le croyoient l'esclave des destinées. Les égaremens de la raison étoient alors la seule regle de la religion & de la croyance de ceux qui passaient pour être les plus éclairés & les plus sages.

*Avent.*  
Serm. du  
jour de  
Noël.





## DES ESPRITS FORTS.

Paraphr.  
du Ps.  
XIII.

DÈS que l'homme s'est livré aux passions les plus honteuses, & qu'il les a poussées jusqu'aux excès les plus énormes, il cherche à se les justifier à lui-même, en se disant en secret qu'il n'y a point de Dieu. Ce n'est pas dans sa raison que naissent ses doutes; Dieu y a mis un rayon de lumière qui le montre par-tout à l'homme, & qui lui fait porter par-tout avec lui le témoignage intime & ineffaçable de la Divinité: c'est dans la dépravation de son cœur. Il désire que Dieu ne soit point, il s'efforce de se le persuader, il se fait même un honneur affreux d'en paroître convaincu; il insulte avec dédain à la crédulité de ceux qui sont effrayés de ses blasphêmes: mais c'est un imposteur, sa bouche toute seule renonce Dieu, & publie qu'il n'existe point, tandis que sa raison le reconnoît & lui rend hommage.

Les esprits forts protestent que c'est sans intérêt qu'ils ont secoué le joug de la Religion, & que la vérité seule les a forcés à se défaire des erreurs communes; mais leurs mœurs découvrent l'artifice & la fausseté de leurs discours. Qu'on les approche de près, qu'on entre dans leur

confiance , qu'on paroisse adhérer comme eux à la doctrine de l'impiété ; alors ils se démasquent , ils se montrent au naturel : on découvre en eux un fonds de mœurs abominables , une vie dont les dérèglements du commun des hommes rougiroient ; une singularité de débauches encore plus affreuse que celle de leur doctrine ; un abandonnement qui ne connoît plus ni règle , ni pudeur , ni bienséance ; une façon de penser sur le détail de la conduite , qui fait que ne respectant plus ce qu'il y a de plus sacré parmi les hommes , on ne se respecte plus soi-même.

L'impiété dont toute l'attention devoit être de se dérober aux regards publics , se montre avec ostentation : elle a enfin accoutumé les yeux & les oreilles à voir & à entendre , sans indignation , ses horreurs & ses blasphêmes. Ce n'est pas assez , elle se fait des sectateurs ; elle ose répandre le venin de sa doctrine ; elle trouve tous les jours des cœurs qui viennent s'offrir d'eux-mêmes à la morsure contagieuse de l'aspic. Ils s'en font une supériorité de raison & une distinction , où ils ne croient pas la plupart des hommes capables d'atteindre : & la vanité toute seule fait & multiplie des incrédules que la honte devoit cacher dans les té-

236 PENSÉES DIVERSES.  
nébres les plus profondes & les plus im-  
pénétrables.

Malheur aux maisons & aux familles qui donnent accès chez elles aux esprits forts. Les troubles, les calamités, les dissensions domestiques y entrent bien-tôt : elles deviennent bien-tôt des écoles où les maximes du libertinage sont enseignées. L'épouse fidèle regarde bientôt la fidélité d'un lien sacré, comme un vain scrupule que la tyrannie des hommes sur son sexe a établi sur la terre. Il n'y a plus dans ces maisons infortunées, ni ordre, ni subordination, ni confiance. L'enfant se croit autorisé à secouer l'autorité paternelle : le pere croit que laisser agir les penchans de la nature, c'est toute l'éducation qu'il doit donner à ses enfans ; l'épouse se persuade que son goût doit décider de son devoir. Quelle paix & quelle union peut-il y avoir dans un lieu où le libertinage seul & le mépris de tout joug lie ceux qui l'habitent ? Quel chaos ? quel théâtre d'horreur & de confusion deviendrait la société générale des hommes, si les maximes du libertinage prévalaient parmi eux, & étoient érigées en loix publiques ! Quelle affreuse république, s'il pouvoit jamais s'en former une dans l'Univers toute composée d'Impies, & où les hommes ne pussent mériter que par l'impiété, le titre de Citoyens !

Les impies publient que les gens de bien n'ont par dessus eux, que plus d'adresse & de ménagement pour dérober leurs désordres secrets aux yeux du public. Il faut bien, pour se calmer sur l'infamie de leurs mœurs, qu'ils tâchent de se persuader que tous les hommes, & ceux qui paroissent les plus saints, leur ressemblent. Quelle idée faut-il qu'ils se fassent du genre humain, pour n'être pas effrayés de ce qu'ils sont eux-mêmes ? Il faut que tous les hommes qui ont paru sur la terre avec le plus de dignité, de sainteté & d'édification, ayent été des scélérats & des monstres, pour que l'impie puisse se justifier à lui-même ses abominations & ses crimes ; c'est cependant ce qu'il ose penser. Que faudroit-il pour guérir l'incrédule de son impiété, que l'abîme d'extravagances & de contradictions où il est obligé de se jeter, pour se cacher l'horreur de sa doctrine ?

Les esprits forts prennent les remords & les terreurs secrettes de leur conscience, pour des restes de préjugés vulgaires que l'éducation a laissés en eux, & que les réflexions ne peuvent plus effacer ; & leur impiété les rend comme inutiles à leurs freres, puisqu'ils ont sécoué le lien de la Religion qui les unissoit à eux. Inutiles à la société, qu'ils regardent comme un amas de créatures que le hasard a rassem-

blées , & où chacun n'a point d'autres loix que soi-même : inutiles à la Patrie , puisqu'ils envisagent l'autorité publique , comme une usurpation sur la liberté des hommes : inutiles à leurs proches , puisqu'ils croient que les titres de pere , d'enfant , de frere , d'époux , sont des titres qui n'engagent à rien , à moins qu'une inclination aveugle n'en ratifie les devoirs : enfin inutiles à nous-mêmes , puisque leur raison est la lumière même dont ils abusent. Hommes inutiles & inhabiles à tout bien ; hommes contagieux , l'opprobre de la Religion & de la société , qui ne devroient trouver aucun asyle sur la terre , & qui trouvent cependant des apologistes & des admirateurs.

En vain les impies veulent nous persuader que la force & la supériorité seule de la raison les a élevés au-dessus des préjugés vulgaires , & fait prendre le parti affreux de l'incrédulité ; c'est la foiblesse & la dépravation seule de leur cœur. Leur vie déshonore non-seulement la Religion , mais même l'humanité. Les vices les plus infâmes ne sont pour eux que des penchans innocens , que la nature nous transmet , & que la nature justifie : les desirs les plus abominables , dès que leur cœur corrompu les a formés , n'ont pas besoin d'autre titre pour être légitimes : les passions que chacun trouve en soi , sont

pour eux la seule regle infallible & immuable que la première institution de la nature a laissée aux hommes. Ils regardent les violences que l'homme juste se fait pour les réprimer, comme une contrainte injuste qu'on exerce envers l'humanité, & une tyrannie qui la prive des droits qui sont nés avec elle.

L'esprit fort voudroit anéantir l'idée de l'Être divin dans l'esprit des autres hommes, & il ne peut effacer celle qu'il porte au-dedans de lui-même. Il prêche l'impiété, & il ne peut réussir à devenir lui-même totalement impie : il s'érige en docteur de l'Athéisme, & il n'en est pas encore un disciple bien affermi. Aussi il ne peut soutenir long-tems ce contraste, où éclatent l'extravagance & l'impiété. Il est effrayé de se révolter tout seul contre le genre humain, & de se trouver seul dans l'Univers, qui ne veuille & ne reconnoisse point de Dieu. Il parle le langage de tout le reste des hommes : il confesse que Dieu est ; mais en lui laissant son être, il en ôte tout ce qui le rend souverainement sage, juste & adorable. Il se fait un Dieu de sa façon ; il lui dispute la gloire d'avoir tiré le monde du néant, & le soin de le gouverner. Il le laisse comme une idole ; oisif sur le trône de sa Majesté, ne prenant aucune part à ce qui se passe dans l'Univers, & abandonnant au hasard &

au concours fortuit des causes secondes ,  
les destinées des hommes.

Toute la vertu des impies se borne à se livrer sans réserve à tout ce que la profonde corruption de leur cœur demande d'eux ; de peur de contredire ou de contraindre la nature, en ne s'y livrant pas, ils affectent quelquefois les dehors de la sagesse & de la régularité ; c'est pour s'accommoder aux préjugés communs : mais ils se moquent en secret de l'estime que la prévention des hommes attache aux dehors mêmes de l'innocence & de la vertu. On nous vante souvent leur probité, & les maximes sévères dont ils se piquent : mais quelles vertus, même humaines, peuvent rester dans les hommes qui se croient permis tout ce qu'ils desirerent ; qui regardent les crimes les plus honteux comme des penchans innocens ; qui ne croient rien devoir qu'à eux-mêmes ; qui sont persuadés que Dieu regarde d'un œil égal les vices & les vertus ; & qui ne connoissent point d'autres regles de leurs mœurs, que les passions mêmes qui en font tout le dérèglement & tout le désordre ? Plus ils sentent que leur vie les rendroit l'opprobre des autres, si elle étoit connue, plus ils affectent au-dehors de modération & de philosophie. Ils se piquent des vertus extérieures qui honorent la société ; ils veulent passer pour amis  
fidèles,

fidèles , rigides observateurs de leurs promesses ; ils ont une vaine ostentation de droiture & de sincérité : mais il n'en est pas un seul qui ne soit en secret dévoué à tous les vices ; pas un qui ne soit parjure & trompeur , quand il peut l'être sûrement , & sans que sa gloire en souffre ; pas un qui soit capable de faire un bien , si son intérêt ou sa réputation ne l'exigent ; pas un enfin qui se refuse un crime utile ou agréable , qui ne pourra jamais être connu que de lui seul.

Un esprit fort regarde toutes les religions comme le fruit des préjugés & de la superstition des peuples. L'Histoire même des merveilles que Dieu a opérées en faveur de l'ancien Peuple , pour y conserver la connoissance de son nom , ne lui paroît qu'un récit fabuleux , inventé pour flatter la vanité , ou amuser la crédulité d'une Nation grossière & superstitieuse. L'établissement même de l'Evangile , les prodiges qui ont éclaté à la face de tout l'Univers , les travaux des hommes Apostoliques , & de tant de Martyrs qui ont purgé le monde de l'idolâtrie , tant d'événemens merveilleux , où la puissance de Dieu se manifeste d'une manière si visible , ne sont , selon lui , que le projet insensé d'un petit nombre d'hommes , ou crédules ou imposteurs.

Des hommes crédules ou imposteurs , qui



cependant ont eu la force d'imposer silence à tout ce qu'il y avoit de plus sage & de plus éclairé sur la terre ; de changer la face de l'Univers ; de rendre témoignage par les tourmens les plus affreux , & par leur mort , à la vérité & au Dieu qui les envoyoit ; de corriger les hommes des vices & des dérèglemens publics ; & d'annoncer la doctrine la plus sage , la plus sublime & la plus conforme aux besoins de l'homme , la plus opposée à ses passions ; en un mot , la plus digne de l'Être souverain , dont on eût jamais oui parler sur la terre. Voilà la sagesse tant vantée , c'est-à-dire , le délire le plus méprisable , de ce que le monde appelle esprits forts.



### DE L'HEROÏSME.

*Pet. Ca-  
rême. Ser-  
mon du  
Jour de  
Pâques.*

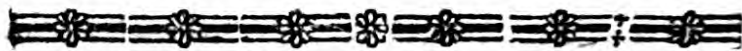
**L**E bonheur , ou la témérité ont pu faire des héros , mais la vertu toute seule peut former de grands hommes. Il en coûte bien moins de remporter des victoires , que de se vaincre soi-même. Il est bien plus aisé de conquérir des provinces , & de dompter des peuples , que de dompter une passion. Les combats où préside la fermeté , la grandeur du courage , la science militaire , sont de ces actions rares que l'on peut compter aisé-

ment dans le cours d'une longue vie ; & quand il ne faut être Grand que certains momens , la nature ramasse toutes ses forces ; & l'orgueil , pour un peu de tems , peut suppléer à la vertu. Mais un Prince , maître de ses passions , apprenant sur lui-même à commander aux autres , ne voulant goûter de l'autorité , que les soins & les peines que le devoir y attache ; plus touché de ses fautes , que des vaines louanges qui les lui déguisent en vertus ; regardant comme l'unique privilège de son rang , l'exemple qu'il est obligé de donner aux peuples ; n'ayant point d'autre frein , ni d'autre regle que ses desirs , & faisant pourtant de tous ses desirs un frein de la regle même ; voyant autour de lui tous les hommes prêts à servir à ses passions , & ne se croyant fait lui-même que pour servir à leurs besoins ; pouvant abuser de tout , & se refusant même ce qu'il auroit eu droit de se permettre ; en un mot , entouré de tous les attrait du vice , & ne leur montrant jamais que la vertu. Un Prince de ce caractère est le plus grand spectacle que Dieu puisse donner à la terre : une seule de ses journées compte plus d'actions glorieuses , que la longue carrière d'un Conquérant : l'un a été le héros d'un jour , l'autre l'est de toute la vie.

Les grands hommes qui ne doivent ce

*Oraison  
funèb. du  
Prince de  
Conti.*

titre qu'à certaines actions d'éclat, n'ont quelquefois de grand que le spectacle. Dans ces occasions rares, les yeux du public, & la gloire du succès, prêtent à l'ame une force & une grandeur étrangere : l'orgueil emprunte les sentimens de la vertu : l'homme se surmonte, & ne se montre pas tel qu'il est. Combien de Conquérans fameux dans l'histoire, à la tête des armées, ou dans un jour d'action paroissoient au-dessus des héros, & dans le détail des mœurs & de la société, à peine étoient-ils des hommes. C'est que dans les occasions d'éclat, l'homme est sur le théâtre : il représente : mais dans le cours ordinaire des actions de la vie, il est, pour ainsi dire, rendu à lui-même ; c'est lui qu'on voit, il quitte le personnage, & ne montre plus que la personne.



### DE L'AFFABILITÉ.

*Oraison  
Funèb. de  
M. de Vil-  
lars.*

IL est des hommes enfoncés, impénétrables, sur le cœur desquels un voile fatal est toujours tiré ; qui ne s'attirent qu'en se cachant, le respect des peuples, qu'on ne révère, que parce qu'on ne les a jamais vus, & qui comme ces autres qu'une vaine religion consacra jadis, n'ont rien de vénérable, que leur obscurité ; on les voit affecter des momens sacrés de

solitude, inventés pour honorer la paresse. Leurs maisons sont des maisons d'orgueil & de faste, où ceux que les affaires y attirent, pensent presque plus aux moyens d'aborder leur juge, qu'à lui exposer leur droit & leur justice; où dans un silence profond, & avec un respect qui approche du culte, on attend que la divinité se montre, & où mille malheureux souffrent moins de leur misère, que de leur ennui. Auprès d'eux, un simple oubli est un crime, qu'à peine mille soins & de longues assiduités peuvent expier: vaines idoles, qu'on ne peut aborder qu'en rampant, qu'on ne peut servir qu'avec solennité, qu'on ne peut toucher qu'avec religion; & qui, comme l'Arche d'Israël, frapperoit de mort, si pour trop penser même à les secourir, on n'avoit pas assez pensé à les respecter.

L'humanité & l'affabilité seroient les vertus naturelles des Grands, s'ils se souvenoient qu'ils sont les peres de leurs peuples. Le dédain & la fierté, loin d'être les prérogatives de leur rang, en sont l'abus & l'opprobre; & ils ne méritent plus d'être les maîtres de leurs sujets, dès qu'ils oublient qu'ils en sont les peres.

Ceux qui se parent d'une antiquité douteuse, & à qui on dispute tout-bas l'éclat & les prééminences de leurs ancêtres,

*Panegyrique de S. Louis.*

*Pet. Carême. Sermon du IV. Dimanche*

craignent toujours qu'on n'ignore la grandeur de leur race, l'ont sans cesse dans la bouche, croient en assurer la vérité par une affectation d'orgueil & de hauteur; mettent la fierté à la place des titres; & en exigeant au-delà de ce qui leur est dû, ils font qu'on leur conteste même ce qu'on devoit leur rendre. On est moins touché de son élévation, quand on est né pour être Grand. Quiconque est ébloui de ce degré éminent où la naissance & la fortune l'ont placé, fait assez voir qu'il n'étoit pas fait pour monter si haut. Les plus hautes places sont toujours au-dessous des grandes ames; rien ne les enfle & ne les éblouit, parce que rien n'est plus haut qu'elles.

*Carême.  
Serin. du  
14. Dim.*

Il y en a qui accompagnent la miséricorde de tant de dureté envers les malheureux; en leur tendant une main secourable, on leur montre un visage si dur & si sévère, qu'un simple refus eût été moins accablant pour eux, qu'une charité si sèche & si farouche; car la pitié qui paroît touchée de nos maux, les console presque autant que la libéralité qui les soulage.

*Panegy.  
de saint  
Louis.*

Souvent on laisse à l'autorité un front si sévère & un abord si difficile, que les affligés comptent pour leur plus grand malheur, la nécessité d'aborder celui duquel ils en attendent la délivrance. Cepen-

dant les places qui nous élèvent sur les peuples , ne sont établies que pour eux : ce sont les besoins publics , qui ont formé les dignités publiques ; & si l'autorité doit être un joug accablant , elle doit l'être pour ceux qui l'exercent , & qui en sont revêtus , & non pas pour ceux qui l'implorent , & qui viennent y chercher un asyle. Il est vrai que la bonté toute seule seroit dangereuse dans les soins publics , si elle n'étoit tempérée par une juste sévérité ; & que comme les Princes portent le sceptre pour marquer qu'ils sont les pasteurs de leurs peuples , & qu'ils doivent pourvoir à leurs besoins ; ils portent aussi le glaive , pour se souvenir qu'ils sont établis pour en corriger ou punir les abus.

Souvent , c'est l'humeur toute seule , Pet. Ca-  
vème. Ser-  
mon du  
IV. Dim. plutôt que l'orgueil , qui efface du front des Grands cette sérénité qui les rend accessibles & affables. C'est une inégalité de caprices , plus que de fierté. Occupés de leurs plaisirs , & lassés des hommages , ils ne les reçoivent plus qu'avec dégoût. Il semble que l'affabilité leur devienne un devoir importun , & qui leur est à charge. A force d'être honorés , ils sont fatigués des honneurs qu'on leur rend ; & ils se dérobent souvent aux hommages publics , pour se dérober à la fatigue d'y paroître sensibles ; mais qu'il faut être né

## 248 PENSÉES DIVERSES.

dur, pour se faire même une peine de paroître humain? N'est-ce pas une barbarie, non-seulement de n'être pas touché, mais de recevoir même avec ennui, les marques d'amour & de respect que nous donnent ceux qui nous sont soumis; n'est-ce pas déclarer tout haut qu'on ne mérite pas l'affection des peuples, quand on en rebute les plus tendres témoignages? Peut-on alléguer là-dessus les momens d'humeur & de chagrin que les soins de la grandeur & de l'autorité traînent après soi? L'humeur est-elle donc le privilège des Grands, pour être l'excuse de leurs vices? S'il pouvoit être quelquefois permis d'être sombre, bizarre, chagrin, à charge aux autres & à soi-même; ce devrait être à ces infortunés, que la faim, la misère, les calamités, les nécessités domestiques, & tous les plus noirs soucis environnent: ils seroient bien plus dignes d'excuse, si portant déjà le deuil, l'amertume, le désespoir souvent dans le cœur, ils en laissoient échapper quelques traits au-dehors. Mais que les Grands, que les heureux du monde, à qui tout rit, & que les joies & les plaisirs accompagnent par-tout, prétendent tirer de leur félicité même, un privilège qui excuse leurs chagrins bizarres, & leurs caprices; qu'il leur soit plus permis d'être fâcheux, inquiets, inabordables, parce qu'ils sont

plus heureux ; qu'ils regardent comme un droit acquis à la prospérité , d'accabler encore du poids de leur humeur , des malheureux qui gémissent déjà sous le joug de leur autorité & de leur puissance : seroit-ce donc là le privilège des Grands , ou la punition du mauvais usage qu'ils font de la grandeur ?

Il est des hommes frivoles qui croient que les Princes ne sont dignes de nos éloges , que lorsque leur faste & leur fierté les rend indignes de notre amour ; qu'un cœur tendre & compatissant déshonore le rang & la naissance ; que l'humanité dégrade l'homme , & qu'il faut être né dur & bisarre , pour être né Grand. Quel fléau pour le genre humain , si celui qui donne les Grands à la terre , punissoit l'erreur de ses images , en nous donnant des maîtres qui leur fussent semblables ! Et qu'y a-t'il de plus honorable à la grandeur , que l'humanité ? Les Princes ne sont puissans que pour être bons : ils doivent , si je l'ose dire , leur puissance & leur grandeur à nos besoins ; & s'il n'y avoit pas des foibles & des malheureux , le Ciel n'auroit pas donné des Maîtres à la terre.

On donne dans un spectacle profane , des larmes aux aventures chimériques d'un personnage de théâtre ; on honore des malheureux feints , d'une véritable sensu-

*Oraison  
funèb. de  
Madame*

*Cavémes  
Sermon  
du IV. Di-  
manche.*



bilité ; on sort d'une représentation , le cœur encore tout ému du récit de l'infortune d'un héros fabuleux : & un malheureux que nous rencontrons au sortir de-là, couvert des plaies , & qui veut nous entretenir de l'excès de ses peines , nous trouve insensibles. Avons-nous donc laissé toute notre sensibilité sur un théâtre ? & faut-il faire revivre , pour nous toucher , l'ambition , la vengeance , la volupté , & toutes les horreurs des siècles payens ?

*Petit  
Carême.  
Sermon du  
IV. Dim.*

Il y a dans l'affabilité une espèce de confiance en soi-même , qui sied bien aux Grands , qui fait qu'on ne craint point de s'avilir en s'abaissant , & qui est comme une espèce de valeur & de courage pacifique. C'est être foible & timide , que d'être inaccessible & fier. En quoi les Princes qui n'offrent jamais aux peuples qu'un front sévère & dédaigneux , sont plus inexcusables ; c'est qu'il leur en coûte si peu de se concilier les cœurs. Il ne faut pour cela ni effort ni étude ; une seule parole , un sourire gracieux , un seul regard suffit. Le peuple leur compte tout ; leur rang donne du prix à tout : & peut-on aliéner des cœurs qu'on peut gagner à si bas prix ? N'est-ce pas s'avilir soi-même , que de mépriser à ce point toute l'humanité ? & mérite-t'on le nom de Grand , quand on ne fait pas même sentir ce que valent les hommes ? La nature

n'a-t-elle pas imposé déjà une assez grande peine aux peuples & aux malheureux, de les avoir fait naître dans la dépendance, & comme dans l'esclavage? N'est-ce pas assez que la bassesse ou le malheur de leur condition leur fasse un devoir, & comme une loi, de ramper & de rendre des hommages? Faut-il encore leur aggraver le joug par le mépris, & par une fierté qui en est si digne elle-même? Ne suffit-il pas que leur dépendance soit une peine? Faut-il encore les en faire rougir comme d'un crime? & si quelqu'un devoit être honteux de son état, seroit-ce le pauvre qui le souffre, ou le Grand qui en abuse?

On reproche souvent aux malheureux leur force, leur paresse, leurs mœurs errantes & vagabondes; on s'en prend à eux de leur indigence & de leur misère; & en les secourant on achète le droit de les insulter. Mais s'il étoit permis à ce malheureux que l'on outrage, de nous répondre; si l'abjection de son état n'avoit pas mis le frein de la honte & du respect sur sa langue. Que me reprochez-vous, nous diroit-il, une vie oiseuse, & des mœurs inutiles & errantes? Mais quels sont les soins qui vous occupent dans votre opulence? Les soucis de l'ambition, les inquiétudes de la fortune, les mouvemens des passions, les raffinemens de la

*Carême*  
Serm. du  
IV. Dim.

volupté. Je puis être un serviteur inutile ; mais n'êtes-vous pas vous-même un serviteur infidèle ? Si les plus coupables étoient les plus pauvres & les plus malheureux ici-bas , votre destinée auroit-elle quelque chose au-dessus de la mienne ? Vous me reprochez des forces dont je ne me sers pas ; mais quel usage faites-vous des vôtres ? Je ne devrois pas manger , parce que je ne travaille pas ; mais vous-même êtes-vous dispensé de cette loi ? N'êtes-vous riche que pour vivre dans une indigne mollesse ? & vos profusions sont-elles plus permises que l'innocent artifice dont je me sers pour trouver du soulagement à mes peines ?

*Oraison  
Funèb. du  
Prince de  
Genry.*

Un Prince véritablement affable , laisse à l'auguste éclat de sa naissance la dignité qui la fait respecter ; mais il en ôte l'humeur & la fierté qui n'ajoutent rien à la grandeur , & qui ôtent beaucoup aux Grands. Il ne retient de son rang que ce qu'il en faut pour rendre encore plus aimable l'affabilité qui l'en fait descendre ; & il rassure si fort ou le respect ou la timidité , par un attrait inséparable de sa personne , qu'au sortir de son entretien , on goûte toujours à la fois , & le plaisir d'être charmé de lui , & le plaisir de n'être pas mécontent de soi-même.

*Pet. Caré-  
me. Ser-  
mon du  
IV. Dim.*

La fierté , qui d'ordinaire est le vice des Grands , ne devrait être que comme la

triste ressource de la roture & de l'obscurité. Il paroîtroit bien plus pardonnable à ceux qui naissent, pour ainsi dire, dans la bouë, de s'enfler, de se hausser, & de tâcher de se mettre par l'enflure secrète de l'orgueil, de niveau avec ceux au-dessous desquels ils se trouvent si fort par la naissance.

Nos Rois ne perdent rien à se rendre accessibles : l'amour des peuples leur répond du respect qui leur est dû. Le Trône n'est élevé que pour être l'asyle de ceux qui viennent implorer la justice ou la clémence du Prince ; plus il en rend l'accès facile à ses sujets, plus il en augmente l'éclat & la majesté. Et n'est-il pas juste que la nation de l'Univers qui aime le plus ses Maîtres, ait aussi plus de droits de les approcher.

Rien ne révolte plus les hommes d'une naissance obscure & vulgaire, que la distance énorme que le hasard a mis entr'eux & les Grands. Ils peuvent toujours se flatter de cette vaine persuasion, que la nature a été injuste de les faire naître dans l'obscurité, tandis qu'elle a réservé l'éclat du sang & des titres pour tant d'autres dont le nom fait tout le mérite. Plus ils se trouvent bas, moins ils se trouvent à leur place. Aussi l'insolence & la hauteur deviennent souvent le partage de la plus vile populace ; & plus d'une fois les

anciens regnes de la Monarchie l'ont vuë se soulever ; vouloir sécouer le joug des Nobles & des Grands , & conjurer leur extinction & leur ruine entière. Les Grands au contraire placés si haut par la nature , ne sauroient plus trouver de gloire qu'en s'abaissant. Ils n'ont plus de distinction à se donner du côté du rang & de la naissance ; ils ne peuvent s'en donner que par l'affabilité ; & s'il est encore un orgueil qui puisse leur être permis , c'est celui de se rendre humains & accessibles.

La fierté prend sa source dans la médiocrité , ou n'est plus qu'une ruse qui la cache. C'est une preuve certaine qu'on perdrait en se montrant de trop près. On couvre de la fierté , des défauts & des foiblesses que la fierté trahit & manifeste elle-même. On fait de l'orgueil le supplément , si j'ose parler ainsi , du mérite ; & on ne fait pas que le mérite n'a rien qui lui ressemble moins que l'orgueil.

Les Princes invisibles & efféminés , devant lesquels c'étoit un crime digne de mort que d'oser paroître sans ordre , & dont la seule présence glaçoit le sang dans les veines des supplians , n'étoient plus , vus de près , que de foibles idoles , sans ame , sans vie , sans courage , sans vertu. Livrés dans le fond de leurs palais à de vils esclaves ; séparés de tout commerce , comme s'ils n'avoient pas été

dignes de se montrer aux hommes, ou que des hommes faits comme eux n'eussent pas été dignes de les voir; l'obscurité & la solitude en faisoient toute la majesté.

L'affabilité est comme le caractère inséparable, & la plus sûre marque de la grandeur. Les descendans de ces races illustres & anciennes, auxquels personne ne dispute la supériorité du nom & l'antiquité de l'origine, ne portent point sur leur front l'orgueil de leur naissance; ils la laisseroient ignorer, si elle pouvoit l'être. Les monumens publics en parlent assez, sans qu'ils en parlent eux-mêmes: on ne sent leur élévation, que par une noble simplicité. Ils se rendent encore plus respectables, en ne souffrant qu'avec peine le respect qui leur est dû; & parmi tant de titres qui les distinguent, la politesse & l'affabilité est la seule distinction qu'ils affectent.



### DE LA GLOIRE.

IL y a long-tems que les hommes, toujours vains, font leur idole de la gloire. Ils la perdent la plupart en la cherchant; & croient l'avoir trouvée, quand on donne à leur vanité, les louanges qui ne sont dûes qu'à la vertu.

*Petit Catechisme. Sermon du Dim. de la Passion.*

Pet. Ca-  
rême Ser-  
mon de  
l'Incarna-  
tion.

La gloire qui finit avec les Grands est toujours fautive ; elle est donnée à leurs titres plus qu'à leur vertu ; c'est un faux éclat qui environne leurs places , mais qui ne sort pas d'eux-mêmes : ils sont sans cesse entourés d'admirateurs , & vuides au-dedans des qualités qu'on admire. Cette gloire est le fruit de l'erreur & de l'adulation , & il n'est pas étonnant de la voir finir avec elles : telle est la gloire de la plupart des Princes & des Grands. On honore leurs cendres encore fumantes d'un reste d'éloge ; on ajoute encore cette vaine décoration à celle de leur pompe funèbre : mais tout s'éclipse & s'évanouit le lendemain : on a honte des louanges qu'on leur a données. C'est un langage suranné & insipide , qu'on n'oseroit plus parler ; on en voit presque rougir les monumens publics où elles sont encore écrites , & où elles ne semblent subsister , que pour rappeler publiquement un souvenir qui les défavouë. Ainsi les adulations ne survivent jamais à leurs héros ; & les éloges mercénaires , loin d'immortaliser la gloire des Princes , n'immortalisent que la bassesse , l'intérêt , la lâcheté de ceux qui ont été capables de les donner.

Pet. Ca-  
rême Ser-  
mon du  
Dim. de  
la Passion.

Les succès éclatans & les grands événemens qui les suivent , ne donnent pas toujours droit de prétendre à la gloire. Je  
sçais

ſçais que le monde y attache de la gloire, & que d'ordinaire chez lui, ce ne ſont pas les vertus, mais les succès qui font les grands hommes. Les Provinces conquiſes, les batailles gagnées, les négociations difficiles terminées; le Trône chancelant affermi; voilà ce que publient les titres & les inſcriptions, & à quoi le monde confacre des éloges & des monumens publics, pour en immortalifer la mémoire. Je ne veux pas qu'on abatte ces marques de la reconnoiſſance publique; tout ce qui eſt utile aux hommes eſt digne en un ſens de la reconnoiſſance des hommes. Comme l'émulation donne les ſujets illuſtres aux Empires, il faut que les récompensés excitent l'émulation, & que les succès voyent toujours marcher après eux les récompensés.

Quelle eſt la vie la plus brillante où l'on ne trouve des taches? Où ſont les victoires qui n'ayent une de leurs faces peu glorieuſes au vainqueur?

*Pet. Ca-  
rême. Ser-  
mon du  
jour de  
Pâques.*

Quels ſont les succès où les uns ne préſentent au haſard, les mêmes événemens dont les autres font honneur aux talens & à la ſageſſe? Quelles ſont les actions héroïques qu'on ne dégrade en y cherchant des motifs lâches & rampans? En un mot, où ſont les héros dont la malignité, & peut-être la vérité, ne faſſe des hommes?



Petit Ca-  
rême. Ser-  
mon du  
Dim. de  
la Passion.

Il n'est point de Prince ni de Grand , malgré la bassesse & le dérèglement de ses mœurs & de ses penchans , à qui des vaines adulations ne promettent la gloire & l'immortalité , & qui ne compte sur les suffrages de la postérité , où son nom même ne passera peut-être pas , & où du moins il ne sera connu que par ses vices. Il est vrai que le monde qui avoit élevé ces idoles de bouë , les renverse lui-même le lendemain , & qu'il se venge à loisir dans les âges suivans , par la liberté de ses censures , de la contrainte & de l'injustice de ses éloges. Il n'attend pas même si tard ; les applaudissemens publics qu'on donne à la plûpart des Grands pendant leur vie , sont presque toujours à l'instant démentis par les jugemens & les discours secrets : leurs louanges ne font que réveiller l'idée de leurs défauts ; & à peine sorties de la bouche même de celui qui les publie , elles vont , s'il est permis de parler ainsi , expirer dans le cœur qui les défavouë.

Petit Ca-  
rême. Ser-  
mon du  
jour de  
Pâques.

Les victoires les plus éclatantes ne couvrent pas la honte des vices des héros : on louë les actions , & l'on méprise la personne. C'est de tout tems qu'on a vu la réputation la plus brillante échouer contre les mœurs du héros , & ses lauriers flétris par ses foiblesses. Le monde qui semble mépriser la vertu , n'estime & ne

respecte pourtant qu'elle. Il élève des monumens superbes aux grandes actions des conquérans ; il fait retentir la terre du bruit de leurs louanges ; une poésie pompeuse les chante & les immortalise ; chaque Achille a son Homère ; l'éloquence s'épuise pour leur donner du lustre : l'appareil des éloges est donné à l'usage & à la vanité ; l'admiration secrète & les louanges réelles & sincères , on ne les donne qu'à la vertu.

Percez jusques dans les motifs des actions les plus éclatantes & des plus grands événemens ; tout en est brillant au-dehors ; vous voyez le héros : entrez plus avant ; cherchez l'homme lui-même ; c'est là que vous ne trouverez plus que de la cendre & de la bouë. L'ambition, la témérité, le hasard, la crainte souvent, & le désespoir ont donné les plus grands spectacles & les événemens les plus brillans à la terre. Ce sont souvent les plus vils ressorts qui nous font marcher vers la gloire, & presque toujours les voies qui nous y ont conduits, nous en dégradent elles-mêmes.

Un Prince vertueux qui gouverne sagement ses peuples, n'a rien à craindre des discours des hommes : sa gloire toute seule auroit pu faire des envieux ; sa vertu rendra sa gloire même respectable : ses entreprises auroient trouvé des censeurs ; sa vertu sera l'apologie de sa conduite : ses

*Petit Cate  
rême. Ser-  
mon du  
Dim. de  
la Passion*

*Petit Cate  
rême. Ser-  
mon du  
jour de  
Pâques*

prosperités auroient excité la jalousie ou la défiance de ses voisins ; il en deviendra par sa vertu l'asyle & l'arbitre : ses démarches ne seront jamais suspectes , parce qu'elles seront toujours annoncées par la justice : on ne fera pas en garde contre son ambition , parce que son ambition sera toujours réglée par les droits : il n'attirera pas sur ses Etats le fléau de la guerre , parce qu'il regardera comme un crime de la porter sans raison dans les Etats étrangers : il réconciliera les peuples & les Rois , loin de les diviser pour les affoiblir , & élever sa puissance sur leur division & sur leur foiblesse : la modération sera le plus sûr rempart de son Empire : il n'aura pas besoin de garde qui veille à la porte de son palais : les cœurs de ses sujets entoureront son trône , & brilleront autour , à la place des glaives qui le défendent : son autorité lui sera inutile pour se faire obéir. Les ordres les plus sûrement accomplis , sont ceux que l'amour exécute ; & la soumission sera sans murmure , parce qu'elle sera sans contrainte : toute sa puissance l'auroit rendu à peine maître de ses peuples ; par sa vertu , il deviendra l'arbitre même des Souverains.

Petit Ca-  
sème. Ser-  
mon du  
Dim. de  
la Passion.

Écoutez ceux qui ont approché autrefois de ces hommes que la gloire des succès avoit rendu célèbres ; souvent ils ne leur trouvoient de grand que le nom.

L'homme défavouoit le héros ; leur réputation rougissoit de la bassesse de leurs mœurs & de leurs penchans : la familiarité trahissoit la gloire de leurs succès ; il falloit rappeler l'époque de leurs grandes actions , pour se persuader que c'étoit eux qui les avoient faites. Ainsi ces décorations si magnifiques , qui nous éblouissent & qui embellissent nos histoires , cachent souvent les personnages les plus vils & les plus vulgaires. La droiture du cœur , la vérité , l'empire sur les passions ; voilà la véritable grandeur , & la seule gloire réelle que personne ne peut nous disputer. Un règne seroit plein de merveilles ; un Prince porteroit la gloire de son nom jusqu'aux extrémités de la terre ; ses jours ne seroient marqués que par ses triomphes ; il ajouteroit de nouvelles Couronnes à celles des Rois ses ancêtres ; l'Univers entier retentiroit de ses louanges : si l'orgueil plûôt que la justice étoit l'ame de ses entreprises , il ne seroit pas un grand Roi ; ses prospérités seroient des crimes ; ses triomphes des malheurs publics : il seroit l'effroi & la terreur de ses voisins ; mais il ne seroit pas le pere de son peuple ; ses passions seroient ses seules vertus : & malgré les éloges que l'adulation , la compagne éternelle des Rois , lui auroit donnés aux yeux de la postérité , elles ne paroïtroient plus que de véritables titres.



## DES BIENFAITS.

*Pet. Ca-  
vème. Ser-  
mon de  
l'incarna-  
tion.*

**I**L faut mettre les hommes dans les in-  
térêts de notre gloire , si nous voulons  
qu'elle soit immortelle ; & nous ne pou-  
vons les y mettre que par nos bienfaits.  
Les grands talens & les titres qu'on élève  
au-dessus d'eux , & qui ne font rien à  
leur bonheur , les éblouissent sans les tou-  
cher , & deviennent plutôt l'objet de l'en-  
vie , que de l'affection publique. Les louan-  
ges que nous donnons aux autres , se rap-  
portent toujours par quelques endroits à  
nous-mêmes. C'est l'intérêt ou la vanité  
qui en sont les sources secrètes ; car tous  
les hommes sont vains , & n'agissent pres-  
que que pour eux ; & d'ordinaire ils n'ai-  
ment pas à donner à pure perte des louanges  
qui les humilient , & qui sont comme  
des aveux publics de la supériorité qu'on  
a sur eux : mais la reconnoissance l'em-  
porte sur la vanité ; & l'orgueil souffre sans  
peine que nos bienfaiteurs soient en mé-  
me-tems & nos supérieurs & nos maîtres.

*Carvème.  
Serm. du  
IV. Dim.*

Quel plaisir ne doit-on pas sentir à sou-  
lager ceux qui souffrent , à faire des heu-  
reux , à regner sur les cœurs , à s'attirer  
l'innocent tribut de leurs acclamations  
& de leurs actions de grace ! Quand il ne  
nous reviendroit que le seul plaisir de nos

largesses , ne seroient-elles pas assez payées pour un bon cœur ? Et qu'a de plus délicieux la Majesté du Trône , que le pouvoir de faire des graces ? Les Princes seroient-ils fort touchés de leur grandeur & de leur puissance , s'ils étoient condamnés à en jouir tous seuls ? Faisons servir tant qu'il nous plaira , nos biens à nos plaisirs , à nos profusions , à nos caprices ; nous n'en ferons jamais d'usage qui nous laisse une joie plus pure & plus digne du cœur , qu'en soulageant les malheureux.

Il faut être utile aux hommes , pour être grand dans l'opinion des hommes. C'est la reconnoissance qui les porta autrefois à faire des dieux même de leurs bienfaiteurs. Ils adoroient la terre qui les nourrissoit , le soleil qui les éclairoit , des Princes bienfaisans , un Jupiter Roi de Crète , un Osiris Roi d'Egypte , qui avoient donné des loix sages à leurs sujets ; qui avoient été les peres de leurs peuples ; & les avoient rendu heureux pendant leur regne. L'amour & le respect qu'inspire la reconnoissance fut si vif , qu'il dégénéra même en culte.

*Petit Catechisme. Sermon de l'Incarnation.*

Quel usage plus doux & plus flatteur les grands peuvent-ils faire de leur élévation & de leur opulence , que de faire des heureux , s'attirer des hommages ; mais l'orgueil lui-même s'en lasse. Commander aux hommes , & leur donner des

*Petit Catechisme. Sermon du IV. Dimanche.*

loix? mais ce sont-là les soins de l'autorité, ce n'en est pas le plaisir. Voir autour d'eux multiplier à l'infini leurs serviteurs & leurs esclaves; mais ce sont des témoins qui les embarrassent & qui les gênent, plutôt qu'une pompe qui les décore. Habiter des palais somptueux; mais ils édifient des solitudes où les soucis & les noirs chagrins viennent bientôt habiter avec eux. Y rassembler tous les plaisirs: ils peuvent remplir ces vastes édifices, mais ils laissent toujours leur cœur vuide. Trouver tous les jours dans leur opulence de nouvelles ressources à leurs caprices; la variété des ressources tarit bientôt, tout est bientôt épuisé; il faut revenir sur ses pas, & recommencer sans cesse ce que l'ennui rend insipide & ce que l'oïveté a rendu nécessaire. Qu'ils employent tant qu'il leur plaira leurs biens & leur autorité à tous les usages que l'orgueil & les plaisirs peuvent inventer; ils seront rassasiés, mais *ils ne seront pas satisfaits*; ils leur montreront la joie, mais ils ne la laisseront pas dans leur cœur. Qu'ils les employent à faire des heureux, à rendre la vie plus douce & plus supportable à des infortunés que l'excès de la misère a peut-être réduits mille fois à souhaiter que le jour qui les vit naître, eût été lui-même la nuit éternelle de leur tombeau; ils sentiront alors le plaisir d'être nés Grands: ils goûteront  
la

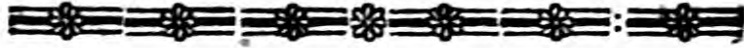
la véritable douceur de leur état : c'est le seul privilège qui le rend digne d'envie. Toute cette vaine montre qui les environne , est pour les autres ; ce plaisir est pour eux seuls : tout le reste a ses amertumes ; ce plaisir seul les adoucit toutes.

La joie de faire du bien est tout autrement douce & touchante que la joie de le recevoir. Revenons-y encore ; c'est un plaisir qui ne s'use point : plus on le goûte , plus on se rend digne de le goûter. On s'accoutume à la prospérité , & on y devient insensible : mais on sent toujours la joie d'être l'auteur de la prospérité d'autrui. Chaque bienfait porte avec lui ce tribut doux & secret dans notre ame : le long usage qui endurec le cœur à tous les plaisirs , le rend ici tous les jours plus sensible.

Les personnes nées dans une fortune obscure & privée , n'envient dans les Grands , que le pouvoir de faire des grâces , & de contribuer à la félicité d'autrui. On sent qu'à leur place on seroit trop heureux de répandre la joie & l'allégresse dans les cœurs , en y répandant des bienfaits , & s'assurer pour toujours leur amour & leur reconnoissance. Si dans une condition médiocre , on forme quelquefois de ces desirs chimériques de parvenir à de grandes places ; le premier usage qu'on se propose de cette élévation , c'est d'être bienfaisant ,



& d'en faire part à tous ceux qui nous environnent. C'est la première leçon de la nature, & le premier sentiment que les hommes du commun trouvent en eux.



### DE LA CONSCIENCE.

*Carême.  
Serm. du  
Dim. de la  
Passion.*

**P**AR-tout nous rendons hommage par nos troubles & par nos remords secrets, à la sainteté de la loi que nous violons; par-tout un fond d'ennui & de tristesse inséparable du crime, nous fait sentir que l'ordre & l'innocence sont le seul bonheur qui nous étoit destiné sur la terre. Nous avons beau faire montre d'une vaine intrépidité: la conscience criminelle se trahit toujours elle-même. Des terreurs cruelles marchent par-tout devant nous. La solitude nous trouble, les ténèbres nous allarment, nous croyons voir sortir de tous côtés des fantômes qui viennent toujours nous reprocher les horreurs secrètes de notre ame; des songes funestes nous remplissent d'images noires & sombres; & le crime après lequel nous courons avec tant de goût, court ensuite près de nous comme un vautour cruel, & s'attache à nous pour nous déchirer le cœur, & nous punir du plaisir qu'il nous a lui-même donné.

*Avent.  
Serm. de  
la Toussaint.*

Nous portons tous au-dedans de nous

DE LA CONSCIENCE. 267

des principes naturels d'équité, de pudeur, de droiture. Nous naissons avec les règles de la loi écrites dans le cœur. Si la vertu n'est pas encore notre premier penchant, nous sentons du moins qu'elle est notre premier devoir.

Dès que l'homme est l'ouvrage de Dieu, l'homme ne peut plus vivre que conformément à la volonté de son Auteur; & dès que Dieu a fait de l'homme son ouvrage, & son ouvrage le plus parfait, il n'a pu le laisser vivre au hasard sur la terre, sans lui manifester sa volonté, c'est-à-dire, sans lui prescrire ce qu'il devoit à son Créateur, aux autres hommes, & ce qu'il se devoit à lui-même: aussi en le tirant de la bouë, il imprima dans son être une lumière vive, sans cesse montrée à son cœur, qui régloit tous ses devoirs.

*Carêmes*  
Serm. du  
Dimanc.  
de la  
Passion.

En vain la passion entreprend quelquefois de nous persuader que nous sommes nés pour le plaisir, & qu'au fond, des penchans que la nature a mis en nous, que chacun trouve en soi, ne sauroient être des crimes; cette persuasion étrangère ne sauroit jamais rassurer l'homme criminel. C'est un desir, car on voudroit bien que tout ce qui plaît fût légitime; mais ce n'est pas une conviction réelle: c'est un discours, car on se fait honneur de paroître au-dessus des maximes vulgaires; mais ce n'est pas un sentiment.

*Avents*  
Serm. du  
jour de  
Noël.

*Cavême.  
Serm. du  
Dim. de  
la Passion.*

Nous sentons que l'ordre demande que toutes nos passions soient réglées par le frein de la loi. Tous nos penchans, corrompus dans leur source, ont besoin d'une regle qui les rectifie & qui les redresse. Nous nous rendons à nous-même ce témoignage ; nous sentons que notre corruption se répand sur les plus petites comme sur les plus grandes choses ; que l'amour propre infecte toutes nos démarches, & que par-tout nous nous retrouvons foibles, & toujours opposés à l'ordre & au devoir. Nous sentons donc que la regle ne doit nulle part être favorable à nos penchans ; que par-tout nous devons la trouver sévère, parce que par-tout elle doit nous être opposée ; que la loi ne peut être d'accord avec nous ; que tout ce qui favorise nos inclinations, ne sauroit être le remède destiné à les guérir ; que tout ce qui flatte nos desirs, ne peut être le frein qui doit les réprimer : en un mot, que tout ce qui nourrit l'amour propre n'est pas la loi, qui n'est établie que pour le détruire & l'anéantir. Ainsi, par un sentiment secret & inséparable de notre être, nous nous distinguons toujours nous-mêmes de la loi, nos penchans de ses regles, nos plaisirs de ses devoirs ; & dans toutes les actions douteuses, où nous nous déterminons en faveur de nos penchans, nous sentons fort bien que nous nous éloignons

de la loi de Dieu, toujours plus sévère que nous-mêmes.

Nous n'avons pas besoin, pour nous éclaircir sur la plupart de nos doutes, de consulter des hommes habiles, ni de chercher hors de nous des éclaircissements & des réponses. Ne sortons point de nous-mêmes, pour savoir ce que nous avons à faire; écoutons les décisions de notre cœur; suivons le premier mouvement de notre conscience, & nous nous déterminerons toujours pour le parti le plus conforme à la Loi de Dieu. La première impression du cœur est toujours pour la sévérité de la règle, contre l'adoucissement de l'amour-propre. Notre conscience ira toujours plus loin, & sera toujours plus sévère que nous-mêmes; & si nous avons besoin de décision, ce sera plutôt pour en modérer la sévérité, que pour en détromper la fausse indulgence.

Tel est l'état d'un homme dont la conscience est criminelle; il est l'accusateur secret & continuel de lui-même: il traîne par-tout un fond d'inquiétude que rien ne peut calmer. Malheureux de ne pouvoir vaincre ses penchans déréglés; plus malheureux encore, de ne pouvoir étouffer ses remords importuns. Emporté par sa faiblesse, rappelé par ses lumières, il se dispute le crime même qu'il se permet; il se reproche le plaisir injuste dans le moment même qu'il le goûte.

*Aventis  
Sem. de  
la Toussaints*

*Carême.*  
*Serm. du*  
*Dim. de*  
*la Passion.*

En vain emportés par le charme des sens, secouons-nous le joug des règles saintes; nous ne pouvons réussir à nous justifier à nous-mêmes nos propres désordres. Nous prenons toujours en secret les intérêts de la loi contre nous-mêmes. Nous trouvons toujours au-dedans de nous l'apologie des règles contre les passions. Nous ne saurions corrompre ce témoin intérieur de la vérité, qui plaide au-dedans de nous pour la vertu. Nous sentons toujours une méfintelligence secrète entre nos penchans & nos lumières. La loi de Dieu née dans notre cœur, s'y élève toujours contre la loi de la chair, étrangère à l'homme: elle y maintient malgré nous, sa vérité, si elle ne peut y maintenir son autorité; elle nous sert de censeur, si elle ne peut nous servir de règle: en un mot, elle nous rend malheureux, si elle ne peut nous rendre fidèles.

*Avent.*  
*Serm. de*  
*la Touss.*  
*1er t.*

Nous portons toujours au-dedans de nous un juge incorruptible, qui prend sans cesse le parti de la vertu contre nos plus chers penchans; qui mêle à nos passions les plus emportées, les idées importunes du devoir, & qui nous rend malheureux, au milieu même de nos plaisirs & de notre abondance.



## DE L'AGITATION,

ET DE L'INCONSTANCE

*De la Vie humaine.*

**Q**U'EST-CE que la vie humaine, qu'une mer furieuse & agitée, où nous sommes sans cesse à la merci des flots, & où chaque instant change notre situation, & nous donne de nouvelles allarmes? Que sont les hommes eux mêmes, que les tristes jouets de leur passions insensées, & de la vicissitude éternelle des événemens? Liés par la corruption de leur cœur à toutes les choses présentes, ils sont avec elles dans un mouvement perpétuel: semblables à ces figures que la rouë rapide entraîne, ils n'ont jamais de consistance assurée; chaque moment est pour eux une situation nouvelle; ils flottent au gré de l'inconstance des choses humaines, voulant sans cesse se fixer dans les créatures, & sans cesse obligés de s'en déprendre; croyant toujours avoir trouvé le lieu de leur repos, & sans cesse forcés de recommencer leur course. Lassés de leur agitation, & cependant toujours emportés par le tourbillon, ils n'ont rien qui les fixe, qui les console, qui les paye de leurs peines, qui leur adoucisse le chagrin des évé-

*Mystères  
Premier  
Sermon  
de la Pu-  
rification*

nemens ; ni le monde qui le cause , ni leur conscience , qui le rend plus amer. Ils boivent jusqu'à la lie toute l'amertume de leur calice ; ils ont beau le verser d'un vase dans un autre ; se consoler d'une passion , par une autre passion nouvelle ; d'une perte , par un nouvel attachement ; d'une disgrâce , par de nouvelles espérances ; l'amertume les suit par-tout : ils changent de situation , mais ils ne changent pas de supplice.

L'inconstance est le vrai caractère de notre cœur. Chaque instant & chaque objet voit presque naître en nous de nouvelles impressions. Si nous nous perdons un moment de vuë , nous ne nous connoissons plus ; il se forme au-dedans de nous une succession si continuelle & si rapide de desirs , de jalousies , de craintes , d'espérances , de joie , de chagrins , de haines & d'amours , que si nous ne suivons sans cesse ces routes diverses & secrètes de nos passions , nous n'en voyons plus , ni les principes , ni les suites ; elles se confondent , pour ainsi dire , dans leur multiplicité ; & notre cœur devient un abîme , que nous ne pouvons approfondir , & dont nous ne voyons jamais que la surface.

*Paraphr.  
du Pseaume  
XVII.*

Les hommes ne se ressemblent jamais d'un moment à l'autre ; ils n'ont point de route fixe & assurée ; ils se démentent sans cesse dans leurs voies ; tous les jours ne sont

marqués que par des changemens & des inégalités qui les font perdre de vuë. Leur course ressemble à celle d'un insensé qui va , revient & retourne sans savoir où ses pas doivent le guider : ils se fatiguent , ils s'épuisent , & n'arrivent jamais au but. Leur inconstance leur est elle-même à charge , & ils ne peuvent la fixer. Elle devient un poids qui les accable , & dont ils ne sauroient se débarrasser : elle fait tout leur crime , & elle fait aussi tout leur malheur , & le plus cruel supplice.

Les inquiétudes sur l'avenir forment le poison le plus amer de la vie humaine ; & les hommes ne sont malheureux , que parce qu'ils ne savent pas se conformer dans le moment présent. Ils hâtent leurs peines & leurs soucis ; ils vont chercher dans l'avenir de quoi se rendre malheureux ; comme si le présent ne suffisoit pas à leurs inquiétudes. Ils se forment des chimères , pour se faire peur à eux-mêmes ; comme s'ils n'avoient pas assez de chagrins réels. Ils n'ont plus de lumières que les autres , que pour se former plus d'inquiétudes. Ils ne voyent plus loin , que pour voir plutôt leur malheur. Ils ne sont plus sages , que pour être plus inquiets & plus timides. Ils ne sont plus prévoyans , que pour être de pire condition , & moins tranquilles que les imprudens & les insensés.

*Mystères*  
Premier  
Sermon  
de la Purification



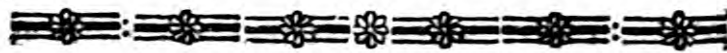
Tout passe , tout disparoît , tout s'é-  
croule à nos yeux : un nouveau monde  
s'éleve insensiblement sur les débris de  
celui que nous avons vu en y entrant. Une  
nouvelle Cour reparoît à la place de celle  
que nos premières années ont vuë : de  
nouveaux personnages sont montés sur le  
théâtre ; de nouvelles scènes occupent tous  
les jours l'univers. Nous nous trouvons  
presque seuls & étrangers au milieu du  
monde , parmi des hommes que nous  
avons vû naître , séparés de ceux avec qui  
nous avons d'abord vécu. Tout nous  
échappe , tout fuit , tout court rapidement  
se précipiter dans le néant. Nous tenons  
encore aux débris d'un monde qui s'est  
déjà à demi écroulé entre nos mains ; nous  
rappelons même par l'imagination ce qui  
nous en est échappé ; nous donnons de la  
réalité à ce qui n'est plus ; nos premières  
années fouillent encore notre cœur par  
des souvenirs lascifs & injustes ; nous  
faisons sans cesse revivre nos jours passés,  
en ce qu'ils ont eu de criminel ; nous vi-  
vons doublement pour le crime , n'ayant  
jamais vécu pour la vertu. Nous ne voyons  
dans le passé que les révolutions huma-  
nes ; nous ne remontons pas plus haut ; &  
nous vivons comme si le hasard condui-  
soit l'univers , & qu'il n'y eût point d'au-  
tre raison de ce qui arrive , que l'évène-  
ment lui-même.

Rappelions sans cesse tout ce qui s'est passé à nos yeux , à la Cour sur-tout , qui est comme le théâtre des révolutions humaines ; tant de changemens soudains ; des morts si terribles & si peu attenduës , des accidens si funestes ; les prospérités ou les malheurs de l'Etat ; l'élévation ou la décadence de ceux qui occupoient les premières places ; tant de variations dans la faveur , dans les fortunes , dans le crédit, dans la chute ou dans l'aggrandissement des familles : nous y verrons la sagesse de Dieu , qui se jouë sans cesse des passions humaines , & qui élève ou renverse en un instant , pour nous faire sentir la fragilité de tout ce qui passe , & nous apprendre que toute la sagesse humaine ne sauroit nous sauver du moindre contre-tems , & qu'il n'y a point de conseil contre les conseils de Dieu.

Nous ne nous rappelons les événemens fâcheux de notre vie , qu'avec des retours amers qui en empoisonnent le souvenir. Nos pertes passées nous tourmentent encore , par les réflexions inutiles , sur les mesures qui auroient pu nous les épargner. Nous nous reprochons sans cesse d'avoir été nous-mêmes les auteurs de notre infortune. Nous nous redisons éternellement qu'une telle précaution prise, nous eût épargné bien des larmes & des chagrins ; nous ajoutons à nos malheurs ,

de les attribuer à nos imprudences. Nous nous représentons après coup les moyens de les éviter très-faciles , comme pour sentir plus vivement le désagrément d'y être tombés.

Rien n'arrive presque jamais dans la vie selon nos desirs. Ce que nous aimons nous échappe , ce que nous souhaitons nous fuit , ce que nous craignons nous arrive. Nous ne sommes jamais heureux , de tout point. Si la fortune nous rit , la santé nous abandonne ; si nous jouissons de la santé , la fortune nous manque ; si la faveur du maître nous élève , l'envie du courtisan nous flétrit & nous dégrade ; si l'envie nous épargne , & que nous puissions compter sur les suffrages publics , le maître nous néglige : & ce qu'il y a de triste pour l'homme , c'est qu'un seul chagrin l'emporte pour lui , sur mille plaisirs ; & que ce qui lui manque , quelque léger qu'il puisse être , empoisonne toujours tout ce qu'il possède.



## DES OCCASIONS

## DANGEREUSES.

*Cavême.  
Serm. du  
Jour de  
Pâques.*

L'INSENSIBILITE' qu'on se trouve dans les occasions les plus dangereuses , & qui nous persuade que nous n'y courons

point de risque , n'est pas une marque que nous en sortions innocens , mais que nous y sommes entrés plus corrompus. Les dangers , pour avoir trop fait d'impression sur nous , n'en font presque plus de sensible. Le long usage des plaisirs leur a ôté à notre égard le privilège de nous toucher vivement , sans leur ôter celui de nous corrompre : ils nous souillent & nous infectent , sans nous piquer ; comme un corps déjà engourdi par le venin de la première piquûre que lui a fait le serpent , reçoit la seconde sans en ressentir la douleur. Le mal n'est pas si grand , quand on se trouve encore sensible ; c'est une marque qu'il reste encore quelque chose de sain dans le cœur. L'insensibilité qui nous rassure , est donc plutôt un engourdissement qui vient de la corruption , qu'une force qui naît de la vertu ; c'est la satiété des plaisirs qui fait toute notre innocence. Les impressions en sont d'autant plus dangereuses , qu'elles sont plus insensibles : on se défie des sentimens marqués & profonds , & qu'on ne peut plus se déguiser à soi-même ; mais on s'endort sur ceux qui ne font que nous affoiblir , qu'amollir le cœur , que nous inspirer des sentimens vagues de tendresse , qu'insinuer le venin , que nous préparer à toutes les passions , que nous remplir d'images vaines & frivoles , que nourrir notre

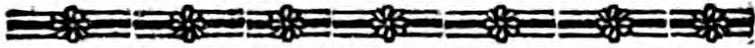
278 PENSÉES DIVERSES.

esprit de maximes passionnées & lascives : & souvent cette prétendue innocence , qui ne consiste qu'à se conserver , libre de passion particulière , n'est qu'une corruption du cœur plus dangereuse & plus universelle.

*Mystères.*  
I. Sermon  
de la Purification.

Nous nous en prenons souvent à la Providence , de nous avoir placés en certaines situations , où notre foiblesse trouve des écueils inévitables : nous la blâmons de nous avoir fait une destinée incompatible avec les devoirs qu'elle nous impose. Mais la plupart des dangers & des occasions dont nous nous plaignons , sont plus dans nos passions que dans nos places. La même foiblesse qui nous fait trouver des écueils au milieu du monde & de la Cour , nous auroit fait une tentation de la retraite même. Nous portons par-tout avec nous la source de nos crimes & de nos malheurs ; & ainsi il ne faut pas attendre notre sûreté des dehors & de la situation , mais de la seule vigilance que nous devons avoir sur nous-mêmes. Notre imagination ne nous permet une sûreté dans les états où nous ne saurions être , que pour nous calmer sur les infidélités où nous vivons dans notre état présent. Notre amour-propre nous donne sans cesse le change ; & pour adoucir à nos yeux les égaremens de notre vie , il fait que nous nous en prenons à

DES JUGEM. DES HOMMES. 279  
notre situation , pour nous empêcher de  
nous en prendre à nous-mêmes.



DES JUGEMENS DES  
HOMMES.

**P**LAÇONS-NOUS dans telle situation qu'il nous plaira , soyons hommes de bien , soyons hommes de plaisirs , choisissons de la Cour ou de la retraite ; vivons en philosophes , ou en libertins ; jamais nous ne ferons de tous les hommes , les approbateurs de notre conduite , ni ne réunirons tous les suffrages en notre faveur. Ici on est homme essentiel , ami généreux , homme de guerre supérieur aux autres , courtisan sincère & désintéressé , esprit orné & élevé ; là on nous accuse de perfidie , on nous taxe de mauvaise foi , on avilit l'éclat & le mérite de nos talens & de nos services , on nous range parmi les esprits vulgaires , on nous prête des attachemens secrets , & des foiblesses indignes de notre gloire. Essayons de toutes les situations , & voyons si nous pourrions parvenir à mettre tous les hommes dans les intérêts de notre réputation & de notre conduite. Le zèle , l'indulgence , la vie commune , la retraite , fuite des grandes places , les grandes places elles-

*Carême*  
Serm. du  
Mardi de  
la II. se-  
maine

230 PENSEES DIVERSES.

mes, tout trouve des censeurs. Faisons convenir, si nous le pouvons, tous les hommes sur notre sujet; & alors on nous permettra, à la bonne heure, de nous faire de la vanité de leurs opinions, la regle de notre conduite. Nous déplaçons toujours aux uns, par les mêmes endroits que nous avons sçu plaire aux autres. Les hommes ne sçauroient convenir, parce que les passions sont la regle de leurs jugemens, & que les passions ne sont pas les mêmes dans tous les hommes.

*Carême.  
Serm. du  
Mercur. de  
la IV. se-  
maine.*

Un bon cœur, un cœur droit, simple & sincère, ne peut presque comprendre qu'il y ait des imposteurs sur la terre. Il trouve dans son propre fond, l'apologie de tous les autres, & mesure par ce qui lui en coûteroit à lui-même pour n'être pas de bonne foi, ce qu'il en doit coûter aux autres. Aussi, examinons ceux qui forment des soupçons affreux & téméraires contre les gens de bien; nous trouverons que ce sont d'ordinaire des hommes dérégés & corrompus, qui cherchent même à se calmer dans leurs dissolutions, en supposant que leurs foiblesses sont des foiblesses de tous les hommes; que ceux qui paroissent les plus vertueux, n'ont par-dessus eux que plus d'habileté pour se cacher; & qu'au fond, si on les voyoit de près, on trouveroit qu'ils sont faits comme les autres hommes. Ils font de

cette

cette pensée une ressource à leurs débauches ; & ils s'affermirent dans le désordre , en y associant tous ceux que la crédulité des peuples appelle gens de bien : ils se font une idée affreuse du genre humain , pour être moins effrayés de celle qu'ils sont obligés d'avoir d'eux-mêmes ; & tâchent de se persuader qu'il n'y a point de vertu , afin que le vice plus commun , leur paroisse plus excusable.

Le monde , toujours inexplicable , a de tout tems attaché également de la honte au vice & à la vertu. Il donne du ridicule à l'homme juste ; il perce de mille traits l'homme dissolu. Les passions & les œuvres saintes fournissent la même matière à ses dérisions & à ses censures ; & par une bisarrerie que ses caprices seuls peuvent justifier , il a trouvé le secret de rendre en même tems , & le vice méprisable & la vertu ridicule.

On a beau mépriser les hommes , on veut être estimé de ceux-mêmes qu'on méprise. On a beau être élevé au-dessus des autres ; l'élévation nous expose encore plus aux regards & aux discours de la multitude : & on sent encore plus vivement les censures de ceux dont on ne doit attendre que des hommages. On a beau jouir des suffrages publics ; les mépris sont d'autant plus piquans , qu'ils sont moins communs & plus rares. On a beau



se venger des censures par des censures plus vives & plus mordantes ; la vengeance suppose toujours le ressentiment & la douleur ; & d'ailleurs , on est bien moins sensible au plaisir de rendre des mépris , qu'au chagrin de les avoir reçus.

*Mystères.  
Serm. de  
la Vifitacion.*

De toutes les erreurs qui ont aujourd'hui cours dans le monde , il n'en est pas de moins contagieuse , que celle qui attache de la gloire au vice , & de la honte à la vertu. L'iniquité , malgré tout le dérèglement du cœur humain , n'a pu encore trouver parmi nous une protection publique. On ne voit guères de ces ames désespérées qui se fassent honneur de leur confusion , & qui mettent leur gloire dans leur infamie. Le crime traîne toujours après soi certaine bassesse dont on est bien-aïse de dérober le spectacle au public ; & je ne sçais par quel reste de droiture , le siècle lui-même ne peut s'empêcher de condamner tout haut ce que sa corruption lui fait autoriser en secret.

Les hommes nous disputent presque toujours tout ce que la vérité ou la vanité nous attribuë. Si nous portons un grand nom , on le dispute à nos ancêtres : si nous échouons , on s'en prend à notre peu d'habileté : si nous réussissons , on en fait honneur au hasard , ou au mérite de nos subalternes : si nous jouissons d'une

réputation publique , on en appelle de l'erreur populaire aux jugemens des plus sensés : si nous avons tous les talens pour plaire , on dit bientôt que nous avons sçu en faire usage , & que nous avons trop plu : si la conduite est hors d'atteinte, on jette un ridicule piquant sur notre humeur. Enfin , qui que nous soyons , Grand , Peuple , Prince , Sujet ; la situation la plus à souhaiter pour notre vanité, c'est d'ignorer ce que le monde pense de nous. Les mêmes passions qui nous lient , nous désunissent ; l'envie noircit nos qualités les plus louables ; & nos plaisirs trouvent des censeurs dans ceux-mêmes qui les imitent.

Si nous y prenons garde , nous com-

*Mystères*  
Sermon  
de l'In-  
carnat-

tons les jugemens des hommes pour beaucoup ; nous ne vivons presque que pour les autres. Ce que nous sommes à nos yeux nous intéresse peu ; nous ne paroissions touchés , occupés que de ce que nous sommes aux yeux des autres ; & toute notre attention se borne à embélir cette idée chimérique de nous-mêmes qui est dans l'esprit des autres. Il ne nous arrive guères de nous demander à nous-mêmes ce que nous sommes réellement ; mais nous nous demandons sans cesse ce qu'on croit que nous sommes ; ainsi toute notre vie est imaginaire & fantastique. L'erreur même qui nous prend pour ce que nous

284 PENSEES DIVERSES.

ne sommes pas , flatte notre orgueil. Nous nous laissons toucher par des louanges que notre cœur désavouë ; nous nous faisons honneur de la méprise publique ; & nous sommes plus flattés par l'erreur qui nous prête de fausses vertus , que nous ne sommes humiliés par la vérité qui nous fait sentir nos défauts & nos misères véritables.

*Mystères.  
Serm. de  
la Visitation.*

Il est des vices moins odieux , des désordres plus heureux , des crimes plus polis , si je l'ose dire , que le siècle place honorablement parmi les vertus ; & qui tout-à-coup n'offrant rien de trop noir , retiennent toute la malignité du vice , sans en retenir la honte & les horreurs. Or , c'est par cette fausse idée qu'on attache à ces prétendues vertus , qui ne sont que des vices trop réels , qu'il arrive que nous faisons tant d'actions malgré le cri secret de la conscience , & que nous en omettons d'autres dont nous sentons au-dedans de nous la nécessité ; le tout pour ne pas choquer le monde. Eh ! n'étoit-ce pas assez , que la foiblesse & la corruption de notre cœur nous rendît la vertu pénible & dégoûtante ; falloit-il que le dérèglement de l'esprit y attachât encore de la honte & du mépris ?

*Carême.  
Serm. du  
Jeudi de  
la Passion.*

Le monde qui autorise tout ce qui conduit au dérèglement , couvre toujours de honte le dérèglement lui-même. Il ap-

prouve, il justifie les maximes, les usages, les plaisirs qui corrompent le cœur; & il veut pourtant qu'on allie l'innocence & la régularité des mœurs, avec la corruption du cœur. Il inspire toutes les passions, & il en blâme toutes les suites: il veut qu'on s'étudie à plaire, & il nous méprise dès que nous y avons réussi. Ses théâtres lascifs retentissent des éloges insensés de l'amour profane; & ses entretiens ne sont que des satyres sanglantes de celles qui se livrent à ce penchant infortuné: il louë les graces, les attraits, les talens malheureux qui allument des flammes impures; & il couvre d'une confusion éternelle ceux qui en paroissent embrasés.

Les hommes auxquels les passions ont gâté le cœur, sont capables de toute duplicité & de toute bassesse. Comme ils n'ont rien de droit, rien de noble, rien de sincère, ils soupçonnent aisément les autres d'être ce qu'ils sont: ils ne sçauroient se persuader qu'il y ait encore des cœurs simples, sincères & généreux sur la terre: ils croient voir par-tout ce qu'ils sentent en eux-mêmes: ils ne peuvent comprendre que l'honneur, la fidélité, la sincérité, & tant d'autres vertus toujours fausses dans leur cœur, ayent quelque chose de plus vrai & de plus réel dans le cœur des autres hommes. C'est le

*Carême.*  
Serm. du  
Mercre. de  
la IV. se-  
maine.

malheur des Cours sur-tout. Comme on y est né & qu'on y vit dans le faux, on croit le voir dans la vertu, aussi-bien que dans le vice. Comme c'est une scène où chacun jouë un personnage emprunté, on croit que l'homme de bien ne fait que jouer le personnage de la vertu; la sincérité rare ou inutile, y paroît toujours impossible.



## DES SOUVERAINS.

*Petit Ca-  
rême. Ser-  
mon du  
Dimanc.  
des Ra-  
meaux.*

UN Prince n'est pas né pour lui seul, il se doit à ses sujets. Les peuples en l'élevant, lui ont confié la puissance & l'autorité, & se sont réservés en échange, ses soins, son tems, sa vigilance. Ce n'est pas une idole qu'ils ont voulu se faire pour l'adorer; c'est un surveillant qu'ils ont mis à leur tête pour les protéger & pour les défendre. Ce n'est pas de ces divinités inutiles qui ont des yeux, & ne voyent point; une langue, & ne parlent point; des mains, & n'agissent point: ce sont de ces Dieux qui les précèdent pour les conduire & les défendre. Ce sont les peuples qui par l'ordre de Dieu les ont fait tout ce qu'ils sont; c'est à eux à n'être ce qu'ils sont, que pour les peuples. Oui, c'est le choix de la Nation qui mit d'abord le sceptre entre les mains de leurs

ancêtres ; c'est elle qui les éleva sur le bouclier militaire , & les proclama Souverains. Le Royaume devint ensuite l'héritage de leurs successeurs ; mais ils le dûrent originaiement au consentement libre des sujets : leur naissance seule les mit ensuite en possession du trône ; mais ce furent les suffrages publics qui attachèrent d'abord ce droit & cette prérogative à leur naissance. En un mot , comme la première source de leur autorité vient de nous , les Rois n'en doivent faire usage que pour nous. Les flatteurs leur rediront sans cesse , qu'ils sont les maîtres , & qu'ils ne sont comptables à personne de leurs actions : il est vrai que personne n'est en droit de leur en demander compte , mais ils se le doivent à eux-mêmes : ils sont les maîtres de leurs sujets ; mais ils n'en auront que le titre , s'ils n'en ont pas les vertus : tout leur est permis ; mais cette licence est l'écueil de l'autorité , loin d'en être le privilège : ils peuvent négliger les soins de la royauté ; mais comme ces Rois fainéans , si déshonorés dans nos histoires , ils n'auront plus qu'un vain nom de Roi , dès qu'ils n'en rempliront pas les fonctions augustes.

Le plus grand éloge d'un Prince , c'est d'être bon ; & les seules louanges que le cœur donne , sont celles que la bonté s'attire. La valeur toute seule ne fait que

*Oraison  
Funèbre  
de M. le  
Dauphin.*

la gloire du Souverain ; la bonté fait le bonheur de ses peuples : les victoires ne lui valent que des hommages ; la bonté lui gagne les cœurs. C'est pour lui qu'il est conquérant ; c'est pour nous qu'il est bon : & la gloire des armes n'ira pas loin , si l'amour des peuples ne la rend immortelle.

*Pet. Ca-  
wême. Ser-  
mon du  
Dimanc.  
des Ra-  
meaux.*

Un Prince établi pour gouverner les hommes , doit connoître les hommes. Le choix des sujets est la première source du bonheur public ; & pour les choisir , il faut les connoître. Nul n'est à sa place dans un Etat où le Prince ne juge pas par lui-même. Le mérite est négligé , parce qu'il est ou trop modeste pour s'empreser, ou trop noble pour devoir son élévation à des sollicitations & à des bassesses : l'intrigue supplante les plus grands talens ; des hommes souples & bornés s'élèvent aux premières places , & les meilleurs sujets demeurent inutiles.

*Oraison  
Funéb. de  
Louis le  
Grand.*

L'onction sainte répandue sur les Rois , consacre leur caractère & ne sanctifie pas toujours leur personne. L'étendue de leur devoir répond à celle de leur puissance ; le sceptre est plutôt le titre de leurs soins & de leur servitude , que de leur autorité : ils ne sont Rois que pour être les peres & les pasteurs des peuples. Ils ne sont pas nés pour eux seuls ; & les vertus privées qui assurent le salut du sujet tou-

tes

tes seules , se tourneroient en vices pour le Souverain.

Rien n'est plus grand dans le Souverain Petit Ca-  
rême. Ser-  
mon du  
Dim. des  
Rameaux que de vouloir être détrompé , & d'avoir la force de convenir soi-même de sa méprise. C'est un mauvais orgueil , de croire qu'on ne peut avoir tort : c'est une foiblesse , de n'oser reculer quand on sent qu'on nous a fait faire une fausse démarche. Les variations qui nous ramènent au vrai , affermissent l'autorité loin de l'affoiblir. Ce n'est pas se démentir que de revenir de sa méprise : ce n'est pas montrer aux peuples l'inconstance du gouvernement , c'est leur en étaler l'équité & la droiture. Il ne faut pas craindre qu'ils respectent moins la puissance qui avouë son tort , & qui se condamne elle-même ; leur respect ne s'affoiblit qu'envers celle , ou qui ne le connoît pas , ou qui le justifie. Il est encore plus glorieux d'avouer sa surprise , que de n'avoir pas été surpris. Rien n'est plus beau dans le Souverain qui ne dépend de personne , que de vouloir toujours dépendre de la vérité.

Quel malheur , quand le Souverain , Pet. Ca-  
rême. Ser-  
mon de  
la Purifica- peu content de se livrer au désordre , semble le consacrer par les graces dont il l'honore dans ceux qui en sont ou les imitateurs ou les honteux ministres ! Quel opprobre pour un Empire ! Quelle indécence pour la majesté du gouvernement !



Quel découragement pour une Nation & pour les sujets habiles & vertueux , à qui le vice enlève les graces destinées à leurs talens & à leurs services ! Quel décri & quel avilissement pour le Prince dans l'opinion des Cours étrangères ! & de-là quel déluge de maux dans le peuple ! Les places occupées par des hommes corrompus ; les passions , toujours punies par le mépris , devenues la voie des honneurs & de la gloire ; l'autorité établie pour maintenir l'ordre & la pudeur des loix , méritée par les excès qui les violent ; les mœurs corrompues dans leur source ; les astres qui devoient marquer nos routes , changés en de feux errans qui nous égarent ; les bienséances mêmes publiques , dont le vice est toujours jaloux , renvoyées , comme des usages surannés , à l'antique gravité de nos peres ; le désordre débarrassé de la gêne même des ménagemens ; la modération dans le vice devenuë presque aussi ridicule que la vertu.

Pet. Ca-  
rême. Ser-  
mon du  
Dimanc.  
des Ra-  
meaux.

Il ne faut pas que les Souverains se jettent dans une multitude de soins & de détails inutiles. Ils se croient quelquefois obligés de tout voir de leurs yeux , & de tout toucher de leurs mains ; les plus grandes affaires les trouvent souvent insensibles , tandis que les plus petits objets réveillent leur attention & leur zèle. Ils ont les sollicitudes de l'homme privé ; ils

n'ont pas celles de l'homme public. Ce n'est pas à eux cependant à abandonner le gouvernail, pour vaquer à des fonctions obscures qui n'intéressent pas la sûreté publique : leurs mains sont premièrement destinées à manier ces ressorts principaux des Etats qui font mouvoir toute la machine ; tout doit être grand dans la conduite des Grands.

Ce ne sont pas les statues & les inscriptions qui immortalisent les Princes ; elles deviennent tôt ou tard le triste jouet des tems, & de la vicissitude des choses humaines. En vain Rome & la Grèce avoient autrefois multiplié à l'infini les images de leurs Rois & de leurs Césars, & épuisé toute la science de l'art, pour les rendre plus précieuses aux siècles suivans ; de tous les monumens superbes, à peine un seul est venu jusqu'à nous. Ce qui n'est écrit que sur le marbre & sur l'airain est bientôt effacé ; ce qui est écrit dans les cœurs demeure toujours.

Si la justice dans le Souverain prend la place des passions, quelle source de bonheur pour les peuples ! C'est la vertu qui distribue les graces ; c'est elle qui les reçoit. Les honneurs vont chercher l'homme sage qui les mérite & qui les fuit ; & fuyent l'homme vendu à l'iniquité, qui court après. Les fonctions publiques ne sont confiées qu'à ceux qui se dévouent

*Pet. Ca-  
rême. Ser-  
mon de  
l'Incarns*

*Pet. Ca-  
rême. Ser-  
mon de la  
Purificat.*

au bien public ; le crédit & l'intrigue ne mènent à rien ; le mérite & les services n'ont besoin que d'eux-mêmes. Le goût même du Souverain ne décide pas de ses largesses ; rien ne lui paroît digne de récompense dans ses sujets , que les talens utiles à la patrie : les faveurs annoncent toujours le mérite , ou le suivent de près. Il n'y a de mécontents dans l'Etat , que les hommes oisifs & inutiles : la paresse & la médiocrité murmurent toutes seules contre la sagesse & l'équité des choix. Les talens se développent par les récompenses qui les attendent : chacun cherche à se rendre utile au public ; & toute l'habileté de l'ambition se réduit à se rendre digne des places auxquelles on aspire. Et si l'envie de plaire peut former des hypocrites , outre que le masque tombe tôt ou tard , & que l'hypocrisie se trahit toujours par quelque endroit elle-même ; c'est du moins un hommage que le vice rend à la vertu , en s'honorant même de ses apparences.

*Pet. Ca-  
sième. Ser-  
mon de  
l'Incarn.*

Un Prince qui n'a cherché sa gloire que dans le bonheur de ses sujets , qui a préféré la paix & la tranquillité , qui seule peut les rendre heureux , à des victoires qui n'eussent été que pour lui seul , & qui n'auroient abouti qu'à flatter sa vanité : un Prince qui ne s'est regardé que comme l'homme de ses peuples , qui a

cru que ses trésors les plus précieux étoient les cœurs de ses sujets : un Prince , qui par la sagesse de ses loix & de ses exemples , a banni les désordres de ses Etats , corrigé les abus , conservé la bienséance des mœurs publiques , maintenu chacun à sa place , réprimé le luxe & la licence , toujours plus funestes aux Empires que les guerres & les calamités les plus tristes ; rendu au culte & à la Religion de ses peres l'autorité , l'éclat , la majesté , l'uniformité qui en perpétuent le respect parmi les peuples ; qui a regardé ses sujets comme ses enfans , son Royaume comme sa famille ; & qui n'a usé de sa puissance que pour la félicité de ceux qui la lui avoient confiée : un Prince de ce caractère sera toujours grand , parce qu'il l'est dans le cœur des peuples. Les peres raconteront à leurs enfans le bonheur qu'ils eurent de vivre sous un si bon Maître ; ceux ci le rediront à leurs neveux ; & dans chaque famille , ce souvenir conservé d'âge en âge , deviendra comme un monument domestique élevé dans l'enceinte des murs paternels , qui perpétuera la mémoire d'un si bon Roi dans tous les siècles.

Le caractère perpétuel de notre Nation , a toujours été d'aimer ses Maîtres. Elle compte un seul de leurs regards comme un bienfait ; & dans le tems même

*Oraison  
Funéb. de  
Mgr le  
Dauphin.*

de ses misères les plus tristes , elle n'a qu'à lever les yeux vers le Souverain , pour ne plus sentir la douleur de ses plaies , & oublier à l'instant ses malheurs & ses peines.

*Pet. Ca-  
rême. Ser-  
mon de  
l'Incarn.*

Pour connoître la grandeur véritable des Souverains , il faut la chercher dans les siècles qui sont venus après eux. Plus même ils s'éloignent de nous , plus leur gloire croît & s'affermi lorsqu'elle a pris sa source dans l'amour des peuples. On dispute encore aujourd'hui à un de nos plus vaillans Rois , les éloges magnifiques que son siècle lui a donnés à l'envi ; & malgré la gloire de Marignan , on doute si la valeur doit le faire compter parmi les grands Rois qui ont régné avec moins de ces talens brillans qui font les héros , mais avec plus de ces vertus pacifiques qui font les bons Rois : son prédécesseur sera toujours grand dans nos histoires , parce qu'il sera toujours cher à la Nation dont il fut le pere. On ne compte pour rien les éloges donnés aux Souverains pendant leur regne , s'ils ne sont répétés sous les regnes suivans. C'est-là que la postérité toujours équitable , ou les dégrade d'une gloire dont ils n'étoient redevables qu'à leur puissance & à leur rang , ou leur conserve un rang qu'ils dûrent à leur vertu , bien plus qu'à leur puissance.

Quelle félicité pour le Souverain, de regarder son Royaume comme sa famille, ses sujets comme ses enfans; de compter que leurs cœurs sont encore plus à lui, que leurs biens & que leurs personnes; & de voir, pour ainsi dire, ratifier chaque jour le premier choix de la Nation qui éléva ses ancêtres sur le trône! La gloire des conquêtes & des triomphes, a-t-elle rien qui égale ce plaisir? Ah! si les hommes se donnoient de Maîtres, ce ne seroient ni les plus nobles ni les plus vaillans qu'ils choisiroient, ce seroient les plus tendres, les plus humains; des Maîtres qui fussent en même tems leurs peres.

*Pet. Cas-  
tème. Ser-  
mon du:  
IV. Dia-*

Un Prince qui n'a eu que des vertus militaires, n'est pas assuré d'être grand dans la postérité: il n'a travaillé que pour lui. Il n'a rien fait pour ses peuples; & ce sont les peuples qui assurent toujours la gloire & la grandeur du Souverain. Il pourra passer pour un grand conquérant; mais on ne le regardera jamais comme un grand Roi: il aura gagné des batailles; mais il n'aura pas gagné le cœur de ses sujets: il aura conquis des Provinces étrangères; mais il aura épuisé les siennes: en un mot, il aura conduit habilement des armées; mais il aura mal gouverné ses peuples.

*Pet. Cas-  
tème. Ser-  
mon de  
l'Incarné*

Ce n'est pas regner, de ne vivre que

*Petit Ca-  
rême. Ser-  
mon du  
IV. Dim.*

pour soi-même. Les Rois ne sont que les conducteurs des peuples : ils ont à la vérité ce nom & ce droit par la naissance ; mais ils ne le méritent que par les soins & l'application. Aussi les regnes oisifs forment un vuide obscur dans nos annales ; elles n'ont pas daigné même compter les années de la vie des Rois faibles : il semble que n'ayant pas régné eux-mêmes , ils n'ont pas vécu. C'est un chaos qu'on a de la peine à éclaircir encore aujourd'hui : loin de décorer nos histoires , ils ne font que les obscurcir & les embarrasser ; & ils sont plus connus par les grands hommes qui ont vécu sous leur regne , que par eux-mêmes.

*Pet. Ca-  
rême. Ser-  
mon du  
IV. Dim.*

Ce n'est pas le rang , les titres , la puissance , qui rendent les Souverains aimables : ce n'est pas même les talens glorieux que le monde admire. La valeur , la supériorité du génie , l'art de manier les esprits & de gouverner les peuples ; ces grands talens ne les rendent aimables à leurs sujets , qu'autant qu'ils les rendent humains & bienfaisans : on n'est grand qu'autant qu'on leur est cher. L'amour des peuples a toujours été la gloire la plus réelle & la moins équivoque des Souverains ; & les peuples n'aiment guères dans les Souverains , que les vertus qui rendent leur regne heureux.

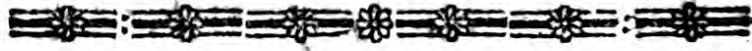
Les sentimens de la nature perdent sou-

vent leurs droits dans le cœur des Princes. Elevés au-dessus de nous, il leur paroît trop vulgaire de penser & de sentir comme nous : nés les maîtres des hommes, ils ne veulent pas même leur ressembler par l'humanité : & destinés par leur naissance à être les peres des peuples, ils se font quelquefois une honte de ce titre aimable, à l'égard même de leurs enfans.

*Oraison  
funèb. de  
Madame*

Est-il pour les Princes une gloire plus pure & plus touchante, que celle de régner sur les cœurs ? La gloire des conquêtes est toujours souillée de sang ; c'est le carnage & la mort qui nous y conduisent, & il faut faire des malheureux, pour se l'assurer : l'appareil qui l'environne, est funeste & lugubre, & souvent le Conquérant lui-même, s'il est humain, est forcé de verser des larmes sur ses propres victoires. Mais la gloire d'être cher à son peuple & de le rendre heureux, n'est environnée que de la joie & de l'abondance. Il ne faut point élever de statues & de colonnes superbes pour l'immortaliser ; elle s'élève dans le cœur de chaque sujet un monument plus durable que le bronze & l'airain, parce que l'amour dont il est l'ouvrage, est plus fort que la mort. Le titre de Conquérant n'est écrit que sur le marbre ; le titre de pere du peuple est gravé dans les cœurs.





## DE LA COUR.

*Oraison  
funèb. de  
Mgr. le  
Dauphin.*

LA Cour est un séjour où toutes les passions se réunissent, ce semble, pour s'entrechoquer & se détruire. Les haines & les amitiés y changent sans cesse avec les intérêts : il n'y a de constant & de perpétuel, que le desir de se nuire. Les liens mêmes du sang se dénouent, s'ils ne sont resserrés par des liens communs ; il semble qu'on soit convenu que la bonne foi ne seroit pas une vertu, & que l'amitié ne seroit plus qu'une bienveillance. L'art de tendre des pièges n'y déshonore que par le mauvais succès. Enfin la vertu elle-même, souvent fausse, y devient plus à craindre que le vice. La religion y fournit souvent les apparences qui cachent les embûches qu'on nous tend : l'on y donne quelquefois les dehors à la piété, pour réserver plus sûrement le cœur à l'amertume de la jalousie, & au desir insatiable de la fortune : & comme dans ce Temple de Babylone, en public tout paroît pour la Divinité ; en secret, & par des voies souterraines, on reprend tout pour soi-même.

*Oraison  
funèb. de  
Madame.*

Les Cours sont orageuses. Les intérêts y décident toujours des affections ; & comme les intérêts y changent sans cesse,

les affections n'y connoissent presque pas de durée. Tout y forme des nuages ; les jours ne s'y ressemblent jamais : les mêmes flots qui vous élèvent , vous ouvrent le gouffre à l'instant ; & la vicissitude éternelle des événemens , est comme le seul événement , & le seul point qu'on y voit de fixe.

Qu'est-ce que la vie de la Cour , qu'une agitation éternelle sur l'avenir , qu'une révolution fatigante de craintes , de précautions , d'espérances ? De craintes : tous les événemens nous offrent presque de nouvelles terreurs ; l'élévation d'un concurrent nous fait craindre notre disgrâce ; la faveur d'un ennemi nous montre de loin notre perte comme assurée ; un air moins gracieux du Maître nous fait déjà comme entrevoir notre oubli & notre ruine : De précautions ; nous prenons sans cesse des mesures , ou pour obtenir des graces qui ne viendront jamais , ou pour prévenir des dégoûts & des chagrins qui viendront : Enfin d'espérances ; un avenir pompeux nous flatte toujours ; mais pour y parvenir , il faut sacrifier le repos & toutes les douceurs du présent. La félicité n'est jamais que dans l'idée qui se la promet ; les assujétissemens & les peines sont dans le cœur qui les sent & qui les dévore.

*Mystères  
Sermon  
de la Purification*



## DES PRINCES.

*Oraison  
funèb. du  
Prince de  
Conti.*

LA naissance n'approche les Princes de plus près du trône, que pour les lier plus inséparablement au Souverain. La désobéissance dans le commun des sujets est un crime contre l'Etat; dans les Princes, c'est un outrage qu'ils se font à eux-mêmes. Les Princes ne sont nés que pour le bonheur de leur patrie; l'Etat ayant toujours été l'héritage de leurs ancêtres, ils doivent en maintenir la tranquillité, comme celle de leur propre famille; & les premiers regards du Prince tombant sur eux, ils doivent les premiers baisser les yeux devant son éclat, & donner les premiers exemples de soumission au reste du peuple.

*Oraison  
funèb. de  
Madame.*

Les Princes ont plus de devoirs à remplir que le reste des hommes. Plus ils sont grands, plus ils doivent de grands exemples. Ils sont en spectacle aux regards, comme aux hommages de la multitude. Les premières obligations de leur rang, sont le zèle pour l'Etat, dont ils sont les premiers sujets, & dont ils peuvent devenir les maîtres; la bienséance dans les mœurs publiques, dont ils sont toujours les modèles; la fidélité aux devoirs de la Religion, que leurs ancêtres placèrent sur le trône.

Qu'un Prince du sang de nos Rois ait de la valeur , c'est un privilège de la naissance , plutôt qu'un mérite dont on doive faire honneur à la vertu. Le courage & l'intrépidité sont parmi eux des biens héréditaires , ainsi que les sceptres & les couronnes ; & comme on ne les louë pas d'être nés Princes , on ne doit pas les louer d'être nés vaillans. Mais une louange qui les honore , c'est que la vie paisible & privée , l'écueil des réputations les plus brillantes , laisse voir en eux encore plus de vertus estimables ; c'est qu'en les voyant tous les jours , nous les voyons toujours plus grands.

*Oraison  
funèb. du  
Prince de  
Conti.*

Les Princes sont exposés à plus de dangers que les autres hommes ; & les inclinations les plus heureuses & les plus louables , que peuvent-elles contre tout ce qui les environne ? Nos vices se cachent sous l'obscurité de notre destinée ; mais qu'offriroit notre vie aux yeux du public ; si elle étoit en spectacle comme la leur ? C'est un malheur de leur rang , que souvent avec plus d'innocence que nous , ils ne sauroient jouir comme nous , de l'impunité d'un seul de leurs vices.

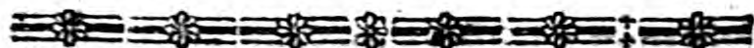
*Oraison  
funèb. de  
Mgr. le  
Dauphin.*

Rien n'est plus rare pour les Grands , que les vertus domestiques. La vie privée est presque toujours le point de vuë le moins favorable à leur gloire. Au-dehors , le rang , les hommages , les regards pu-

*Oraison  
funèb. de  
Madame.*

DES PENSEES DIVERSES.

blics qui les environnent, les regardent, pour ainsi dire, contre eux-mêmes. Toujours en spectacle, ils représentent; ils ne se montrent pas tels qu'ils sont. Dans l'enceinte de leurs palais, renfermés avec leurs humeurs & leurs caprices, au milieu d'un petit nombre de témoins domestiques & accoutumés, le personnage cesse, & l'homme prend sa place & se développe.



DE LA NAISSANCE.

Pet. Ca.  
2<sup>e</sup>me. Se.  
mon de  
l'Incarn.

UNE haute naissance est une prérogative illustre, à laquelle le consentement des nations a attaché de tout tems des distinctions d'honneur & d'hommage. Mais ce n'est qu'un titre, ce n'est pas une vertu: c'est un engagement à la gloire, ce n'est pas elle qui la donne, c'est une leçon domestique, & un motif honorable de grandeur; mais ce n'est pas ce qui nous fait Grand: c'est une succession d'honneur & de mérite; mais elle manque, & s'éteint en nous, dès que nous héritons du nom, sans hériter des vertus qui l'ont rendu illustre. Nous commençons, pour ainsi dire, une nouvelle race; nous devenons des hommes nouveaux: la noblesse n'est plus que pour notre nom, & la roture pour notre personne.

Que les Grands se vantent d'avoir des Princes & des Rois parmi leurs ancêtres ; s'ils n'ont point d'autre gloire que celle de leurs ayeux, si leurs titres sont leurs uniques vertus, s'il faut rappeler les siècles passés pour les trouver dignes de nos hommages : si toute leur grandeur est dans leur nom, leur naissance les avilit & les déshonore. On oppose sans cesse leur nom à leur personne ; le souvenir de leurs ayeux devient leur opprobre ; les Histoires où sont écrites les grandes actions de leurs peres, ne sont plus que des témoins qui déposent contre eux. On cherche ces glorieux ancêtres dans leurs indignes successeurs, on redemande à leur nom les vertus qui ont autrefois honoré la patrie ; & cet amas de gloire dont ils ont hérité, n'est plus qu'un poids de honte qui les flétrit, & qui les accable.

*Petit Ca-  
rême. Ser-  
mon de  
l'Incarna-  
tion.*

Il en est qui portent sur leur front l'orgueil de leur origine. Ils comptent les degrés de leur grandeur, par des siècles qui ne sont plus, par des dignités qu'ils ne possèdent plus, par des actions qu'ils n'ont pas faites, par des ayeux dont il ne reste plus rien qu'une vile poussière, par des monumens que les tems ont effacés, & se croient au dessus des autres hommes, parce qu'il leur reste plus de débris domestiques de la rapidité des tems, & qu'ils peuvent produire plus de titres

304 PENSÉES DIVERSES.  
que les autres, de la vanité des choses  
humaines.



DE L'ÉDUCATION.

*Oraison  
funèb. de  
M. le Vil-  
lars.*

**O**N ne peut trop déplorer la vanité de ces personnes d'un rang distingué, qui croiroient dégrader leurs ancêtres, s'ils s'appliquoient eux-mêmes à leur former une postérité digne d'eux; qui regardent comme des soins roturiers, le soin de l'éducation, sans quoi se souille & s'épaissit la noblesse du sang: qui confient à des mains étrangères, le soin de cultiver des vertus domestiques; mettent à prix la destinée de leurs enfans; & pour se trop souvenir de leur grandeur, laissent après eux des successeurs qui ne s'en souviennent pas assez.

*Oraif.  
Fun. de  
Monseig.  
le Dau-  
phin.*

Quel soin, que celui d'être chargé de former la jeunesse des Souverains; de jeter dans ces ames destinées au trône, les premières sémences du bonheur des peuples & des Empires; de régler de bonne-heure des passions qui n'auront plus d'autre frein que l'autorité; de prévenir des vices, ou d'inspirer des vertus, qui doivent être, pour ainsi dire, les vices & les vertus publiques; de leur montrer la source de leur grandeur dans l'humanité; de les accoutumer à laisser auprès d'eux à la  
vérité,

vérité, l'accès que l'adulation usurpe toujours sur elle, de leur faire sentir qu'ils sont Grands, & de leur apprendre à l'oublier; de leur élever les sentimens, en leur adoucissant le cœur; de les porter à la gloire par la modération; de tourner à la piété, des penchans, à qui tout va préparer le poison du vice; en un mot, d'en former des maîtres & des peres?

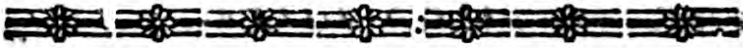
On aime assez à donner à des enfans des leçons de vertu & de probité; on se fait honneur même de leur débiter les maximes les plus sévères & les plus héroïques de la sagesse; mais la conduite domestique soutient mal le faste & la vanité de ces instructions. On leur propose les vertus de leurs ancêtres, & on affoiblit, en les démentant soi-même, par des mœurs opposées, l'impression qu'auroit pu faire le souvenir de ces anciens modèles. Aussi, loin de leur inspirer des sentimens de vertu, par ces impressions contredites par nos exemples, nous les accoutumons à penser de bonne heure, que la vertu n'est qu'un nom, que les maximes qu'on nous en débite, ne sont qu'un langage & une façon de parler qui a passé des peres aux enfans, mais que l'usage a toujours contredit: & qu'enfin, ceux qui en ont paru dans tous les tems le plus zélés défenseurs, ont toujours été au fond, semblables au reste des hommes.

*Panegyra  
de saint  
Louis.*



On publie souvent que la jeunesse des Rois doit avoir de plus nobles amusemens que des pratiques journalières de piété ; que sous prétexte de préserver son innocence , on amollit son courage ; qu'il faut laisser plus de carrière à des penchans , qui dans la suite ne trouvant plus de frein dans l'autorité souveraine , iroient d'autant plus loin qu'on auroit plus voulu les contraindre ; & qu'enfin , une vertu si rigoureuse & si exacte , peut former de bons solitaires , mais qu'elle n'a jamais formé de grands Princes. Ainsi justifier-on tous les jours les abus des éducations profanes. Ce n'est pas qu'on ne recommande tous les jours à ceux qui y président , d'imprimer de bonne heure aux enfans qu'on leur confie , les maximes de la vertu & de la sagesse ; mais ce sont les seules impressions qu'on craint toujours qui ne soient poussées trop loin. L'amour de la gloire , le desir de parvenir , l'art de plaire , sont les plus sérieuses & les plus importantes leçons qui cultivent la jeunesse de ceux que leur naissance destine à des grandes places. On aime à voir briller dans cet âge tendre , les premières lueurs de toutes ces dangereuses passions. Les ébauches naissantes des grands vices , on les appelle de grandes espérances. On regarde les inclinations heureuses & tranquilles d'un naturel tourné à la vertu ,

comme des présages moins favorables ; on craint tout d'un enfance moins docile aux leçons de la vanité. On y réveille par mille artifices les passions que la nature même sembloit avoir assoupies ; & il arrive souvent que ces impressions étrangères prévalent , & que ceux pour qui on avoit craint un excès de sagesse & de vertu , deviennent trop licencieux pour le monde même.



DE LA JEUNESSE.

**Q**U'EST-CE que la jeunesse des personnes , sur-tout d'un certain rang ? C'est une saison périlleuse , où les passions ne sont pas encore gênées par les bien-séances de la grandeur , & où elles sont facilitées par son autorité. C'est une conjoncture fatale où le vice n'a rien de difficile ni de honteux , où le plaisir est autorisé par l'usage , soutenu par des exemples qui tiennent lieu de la loi ; les exemples facilités par la puissance , & la puissance mise en œuvre par les emportemens de l'âge , par toute la vivacité du cœur. Aussi dans les éloges qu'on entreprend de la plupart des hommes extraordinaires , on est obligé de tirer le rideau sur les premières années de leur vie : on laisse dans un sage oublié , un tems où ils

*Oraison  
Funèb. de  
M. de Villeroy.*

se sont oubliés eux-mêmes. On ne leur donne , ni enfance ni jeunesse : & on ne commence leur histoire , que par où l'on peut commencer leur éloge. On les produit tout-à-coup sur le théâtre du monde , à-peu près comme Dieu y produisit le premier homme , c'est-à-dire , dans la perfection de l'âge & de la raison.



## DES LOIX.

*Pet. Ca-  
vème S. t.  
mon de  
l'incarni-  
tion.*

**C**E n'est point le Souverain, ce sont les loix qui doivent regner sur les peuples. Le Prince n'en est que le Ministre , & le premier dépositaire. Ce sont elles qui doivent régler l'usage de l'autorité ; & c'est par elles que l'autorité n'est plus un joug pour les sujets ; mais une règle qui les conduit , un secours qui les protège ; une vigilance paternelle qui ne s'assure leur soumission , que parce qu'elle s'assure leur tendresse. Les hommes croyant être libres , quand ils ne sont gouvernés que par les loix , leur soumission fait alors tout leur bonheur , parce qu'elle fait toute leur tranquillité & toute leur confiance. Les passions , les volontés injustes , les desirs excessifs & ambitieux que les Princes méchants mêlent à l'usage de l'autorité , loin de l'étendre , l'affoiblissent. Ils deviennent moins puissans ,

dès qu'ils veulent l'être plus que les loix. Ils perdent en croyant gagner. Tout ce qui rend l'autorité injuste & odieuse, l'énerve & la diminue. La source de leur puissance est dans le cœur de leurs sujets; & quelque absolu qu'ils paroissent, on peut dire qu'ils perdent leur véritable pouvoir, dès qu'ils perdent l'amour de ceux qui les servent.

La Religion souffre toujours de la foiblesse des loix; & l'Eglise ne doit compter sur rien, dans un Empire où le gouvernement n'a rien de fixe. Aussi les Etats où la multitude gouverne, & ceux où elle partage la puissance avec le Souverain, sont sans cesse exposés à des révolutions; se départant aussi facilement des Loix, que du culte de leurs peres: les soulèvements y sont aussi impunis que les erreurs; & c'est-là où l'hérésie a toujours trouvé son premier asyle. Elle se fortifie au milieu de la confusion des Loix, & de la foiblesse de l'autorité. Elle doit toujours sa naissance ou son progrès aux troubles & aux dissensions publiques. Les regnes les plus foibles & les plus agités ont toujours été parmi nous, comme par-tout ailleurs, les regnes funestes de son accroissement & de sa puissance; & dès que l'harmonie civile se dément, toute la Religion elle-même chancelle.

Il n'y a point de bonheur pour les peu-

*Pet. Carême.  
me. Sermon du  
Dimanche des Rameaux.*

*Petit Carême. Sermon de l'Incarnation.*

310 PENSÉES DIVERSES.

bles, que dans l'ordre & la soumission. Pour peu qu'ils s'écartent du point fixe de l'obéissance, le gouvernement n'a plus de règle. Chacun veut être à lui-même sa loi : la confusion, les troubles, les dissensions, les attentats, l'impunité naissent bientôt de l'indépendance ; & les souverains ne sauroient rendre leurs sujets heureux, qu'en les tenant soumis à l'autorité, & leur rendant en même tems l'affujettissement doux & aimable.

*Tome des  
Quaisons  
Fnuéb.  
II. Serm.  
d'une  
Profess.  
Relig.*

Les hommes sont trop légers, trop inconstans, trop foibles, pour se conduire tout seuls. Il leur a fallu des Loix pour les fixer dans la société, il leur en faudroit pour les fixer avec eux-mêmes. Ce que nous regardons comme la souveraine félicité, cette liberté, cette indépendance que nous vantons tant, c'est précisément la source de cet ennui qui empoisonne tous nos plaisirs. C'est un supplice continuel de vivre sans règle & au hasard, de ne consulter que le goût & les inégalités de l'imagination, d'être incapable de suite & d'uniformité, de mener une vie qui ne se ressemble jamais à elle-même, où chaque jour amène de nouveaux goûts & de nouvelles occupations, où presque jamais rien n'est à sa place, où l'on se porte soi-même par-tout, & où par-tout on est à charge à soi-même : une vie incertaine, inégale, oiseuse dans son agitation, une

vie qu'on nomme libre , mais d'une liberté qui nous pese , qui nous embarrasse , dont nous ne savons souvent quel usage faire , où l'on essaye de tout , & où l'on s'ennuie de tout.

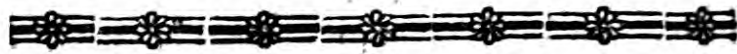
La liberté que les Princes doivent à leurs peuples , c'est la liberté des Loix. Ils sont les maîtres de la vie & de la fortune de leurs sujets , mais ils ne peuvent en disposer que selon les Loix. Ils ne connoissent que Dieu seul au-dessus d'eux ; mais les Loix doivent avoir plus d'autorité qu'eux-mêmes. Nos Rois ne commandent pas à des esclaves , ils commandent à une Nation libre & belliqueuse , aussi jalouse de sa liberté que de sa fidélité , & dont la soumission est d'autant plus sûre , qu'elle est fondée sur l'amour qu'elle a pour ses maîtres. Ses Rois peuvent tout sur elle , parce que sa tendresse & sa fidélité ne mettent point de bornes à son obéissance ; mais il faut que les Rois en mettent eux-mêmes à leur autorité ; & que plus son amour ne connoît point d'autre loi qu'une soumission aveugle , plus les Rois n'exigent de sa soumission , que ce que les Loix leur permettent d'en exiger ; autrement ils ne sont plus les peres & les protecteurs de leurs peuples , il en sont les ennemis & les oppresseurs ; ils ne regnent pas sur leurs sujets , ils les subjuguent.

Les Empires ne peuvent se soutenir que

*Pet. Can  
rême Ser  
mon de  
l'incarna  
tion.*

*Pet. Ca-  
rême. Ser-  
mon du  
Vendredi  
Saint.*

par l'équité des mêmes Loix qui les ont formés. L'injustice a bien pu détrôner des Souverains, mais elle n'a jamais affermi les trônes. Les Ministres qui ont outré la Puissance des Rois, l'ont toujours affoiblie : ils n'ont élevé leurs maîtres que sur la ruine de leurs Etats ; & leur zèle n'a été utile aux Césars, qu'autant qu'il a respecté les loix de l'Empire.



### DU TEMS.

*Carême.  
Serm. du  
Lundi de  
la semai-  
ne de  
Passion.*

**L**A source de tous les désordres qui regnent parmi les hommes, c'est l'usage injuste qu'ils font du tems. Les uns passent toute leur vie dans l'obscurité & dans la paresse, inutiles à la patrie, à leurs citoyens, à eux-mêmes ; les autres dans le tumulte des affaires & des occupations humaines. Les uns ne semblent être nés sur la terre, que pour y jouir d'un indigne repos, & se dérober par la diversité des plaisirs, à l'ennui qui les suit partout, à mesure qu'ils le fuyent ; les autres n'y sont que pour chercher sans cesse dans les soins d'ici-bas, des agitations qui les dérobent à eux-mêmes. Il semble que le Tems soit un ennemi commun, contre lequel tous les hommes sont convenus de conjurer. Toute leur vie n'est qu'une attention déplorable à s'en défaire. Les plus  
heureux

heureux sont ceux qui réussissent le mieux à ne pas sentir le poids de sa durée ; & ce qu'on trouve de plus doux , ou dans les plaisirs frivoles , ou dans les occupations sérieuses , c'est qu'elles abrègent la longueur des jours & des momens , & nous en débarrassent sans que nous nous appercevions presque qu'ils sont passés.

Où sont nos premières années ? que laissent-elles de réel dans notre souvenir ? pas plus qu'un songe de la nuit : nous rêvons que nous avons vécu , voilà tout ce qui nous en reste. Tout cet intervalle qui s'est écoulé depuis notre naissance jusqu'aujourd'hui , ce n'est qu'un trait rapide , qu'à peine nous avons vu passer. Quand nous aurions commencé à vivre avec le monde , le passé ne nous paroitroit pas plus long , ni plus réel. Tous les siècles qui ont coulé jusqu'à nous , nous les regarderions comme des instans fugitifs ; tous les peuples qui ont paru & disparu dans l'Univers , toutes les révolutions d'Empires & de Royaumes , tous les grands événemens qui embellissent nos histoires , ne seroient pour nous que les différentes scènes d'un spectacle que nous aurions vu finir en un jour. Rappelions seulement les victoires , les prises des places , les traités glorieux , les magnificences , les événemens pompeux du dernier regne ; nous y touchons encore , nous

*Carême.*  
Sermon du  
Jeudi de  
la IV.  
semaine.



314 PENSEES DIVERSES.

en avons été la plûpart les spectateurs ; ils passeront dans nos annales , jusqu'à nos derniers neveux ; mais pour nous , ce n'est déjà plus qu'un songe , qu'un éclair qui a disparu , & que chaque jour efface même de notre souvenir.

*Carême.  
Serm. du  
Lundi de  
la sem.  
de la Pas-  
son.*

Le Temps ce dépôt précieux qui nous a été confié , est devenu pour nous un fardeau qui nous pèse & nous fatigue. Nous craignons , comme le dernier des malheurs , qu'on ne nous en prive pour toujours ; & nous craignons presque comme un malheur égal , d'en porter l'ennui & la durée. C'est un trésor que nous voudrions pouvoir éternellement retenir , & que nous ne pouvons souffrir entre nos mains. Toute notre vie n'est qu'un art continuel de le perdre ; & malgré toutes nos attentions à le dissiper , il nous en reste toujours assez pour ne savoir encore qu'en faire.

*Carême.  
Sermon  
du Jeudi  
de la IV.  
semaine.*

Les années paroissent longues , quand elles sont encore loin de nous ; arrivées , elles disparaissent , elles nous échappent en un instant ; & nous n'avons pas tourné la tête , que nous nous trouvons comme par un enchantement , au terme fatal qui nous paroissoit encore si loin , & ne devoit jamais arriver. Regardons le monde tel que nous l'avons vu dans nos premières années , & tel que nous le voyons aujourd'hui. Une nouvelle Cour a

Succédé à celle que nos premières ans ont vuë ; de nouveaux personnages sont montés sur la scène ; les grands rôles sont remplis de nouveaux acteurs ; ce sont de nouveaux événemens , de nouvelles intrigues , de nouvelles passions , de nouveaux héros dans la vertu , comme dans le vice , qui font le sujet des louanges , des dérisions , des censures publiques. Un nouveau monde s'est élevé insensiblement , & sans que nous nous en soyons apperçus , sur les débris du premier.

Notre tems est la chose dont nous faisons le moins de cas. Nos offices , nous les réservons pour nos amis ; nos bienfaits pour nos créatures ; nos biens pour nos proches & pour nos enfans ; notre crédit & notre faveur pour nous-mêmes ; nos louanges , pour ceux qui nous en paroissent dignes ; notre tems , nous le donnons à tout le monde ; nous l'exposons , pour ainsi dire , en proie à tous les hommes ; on nous fait même plaisir de nous en décharger. C'est un poids que nous portons au milieu du monde , cherchant sans cesse quelqu'un qui nous en soulage ; il fait tout l'ennui , tout l'embarras , & le fardeau le plus pesant de notre vie.

Tout passé avec nous , & comme nous : une rapidité que rien n'arrête , entraîne tout dans les abîmes de l'éternité. Nos ancêtres nous en frayerent hier le chemin &

*Serm. du  
Lundi de  
la semaine  
de  
Passion.*

*Carême.  
Sermon  
du Jeudi  
de la IV.  
semaine.*

316 PENSÉES DIVERSES.

nous allons le frayer demain à ceux qui viendront après nous. Les âges se renouvellent ; les morts & les vivans se remplacent & se succèdent continuellement. Rien ne demeure, tout change, tout s'use, tout s'éteint. Nous nous hâtons de profiter des débris les uns des autres. Nous ressemblons à ces soldats insensés, qui au fort de la mêlée, & dans les tems que leurs compagnons tombent de toutes parts à leurs côtés sous le fer des ennemis, se chargent avidement de leurs habits ; & à peine en sont-ils revêtus, qu'un coup mortel leur ôte avec la vie, cette folle décoration dont ils venoient de se parer. Loin de nous détromper par l'exemple de ceux que nous voyons disparoître, il sort de leurs cendres des étincelles fatales qui viennent rallumer tous nos desirs.



*DES ANCIENS PHILOSOPHES.*

*Carême.  
Sermon  
du Jeudi  
après les  
Cenaires.*

**L**A Philophie payenne ne détruisoit les vices que par le vice, elle n'apprenoit avec faste à mépriser le monde, que pour s'attirer les applaudissemens du monde. Elle cherchoit plus la gloire de la sagesse que la sagesse elle-même. En détruisant les autres passions, elle en élevoit toujours une plus dangereuse sur leur ruine, je veux dire l'orgueil. Semblable

à ce Prince de Babylone , qui n'avoit renversé les autels des dieux des Nations , que pour élever sur leurs débris la statuë impie , & ce colosse monstrueux d'orgueil qu'il vouloit faire adorer à toute la terre.

Platon qui avoit si fort approché de la vérité , anéantit néanmoins la sainte institution du mariage : & permettant une brutale confusion parmi les hommes , il confond les noms & les droits paternels que la nature elle-même a toujours respectés le plus jusques parmi les animaux ; & donne à la terre des hommes incertains de leur origine , tous venant au monde sans parens , pour ainsi dire , & par-là sans liens , sans tendresse , sans affection , sans humanité ; tous en état de devenir incestueux , ou parricides sans le savoir.

Il n'étoit pas étonnant que la morale n'eût rien de fixe dans les Ecoles payennes. Livrées à l'orgueil & aux variations de l'esprit humain , c'étoit la vanité , & non pas la vérité qui faisoit les Philosophes. Les regles changeoient avec les siècles ; de nouveaux tems amenoient de nouvelles loix ; en un mot , la doctrine ne changeoit pas les mœurs , c'étoit le changement des mœurs qui entraînoit toujours celui de la doctrine. Comme ils ne pouvoient leurs lumières que dans la corruption de leurs cœurs , & dans la variété de

*Cavémei*  
Sermon  
du Di-  
man. de  
Passions

318 PENSEES DIVERSES.

leurs pensées , ils qualifioient le bien & le mal selon leurs caprices ; & les vices & les vertus étoient presque parmi eux des noms arbitraires.

*Carême.*  
Sermon  
du Jeudi  
après les  
Cendres.

Il y a eu des Philosophes qui vinrent annoncer aux hommes que la volupté étoit le souverain bien ; & quelle que pût être l'intention du premier Auteur de cette secte , il est certain que ses disciples ne chercherent point d'autre félicité que celle des bêtes. Les plus honteuses dissolutions devinrent des maximes de philosophie. Rome , Athènes , Corinthe , virent des excès où l'on cherche l'homme dans l'homme même. C'est peu ; les vices les plus abominables y furent consacrés ; on leur dressa des temples & des autels. L'impudicité , l'inceste , la cruauté , la perfidie , & des crimes encore plus honteux , furent érigés en divinités. Le culte devint une débauche & une prostitution publique , & des dieux si criminels ne furent plus honorés que par des crimes.

*Carême.*  
Sermon du  
Lundi de  
la 1. se-  
maine.

Les siècles payens ont reconnu la nécessité d'une philosophie, c'est-à-dire , d'une lumière supérieure aux sens , qui en réglât l'usage , & fît de la raison un frein aux passions humaines. La nature toute seule les a conduits à cette vérité , & leur a appris que l'aveugle instinct ne devoit pas être le seul guide des actions de l'homme. Il faut donc que cet instinct , ou ne

viennent pas de la première institution de la nature , ou qu'il en soit un dérangement ; puisque toutes les loix qui ont paru dans le monde n'ont été faites que pour le modérer ; que tous ceux qui dans tous les siècles ont eu la réputation de sages & de vertueux , n'en ont pas suivi les impressions ; que parmi tous les peuples , on a toujours regardé comme des monstres , & l'opprobre de l'humanité , ces hommes infâmes qui se livroient sans réserve & sans pudeur à la brutale sensualité ; & que cette maxime une fois établie , que nos penchans & nos desirs ne sauroient être des crimes , la société ne peut plus subsister , les hommes doivent se séparer pour être en sûreté , aller habiter les forêts , vivre seuls comme des bêtes.

Que de vaines disputes , que de questions sans fin , que d'opinions différentes ont partagé autrefois les Ecoles de la Philosophie payenne ! Les uns doutoient de tout , les autres croyoient tout savoir ; les uns ne vouloient point de Dieu , les autres nous en donnoient un de leur façon , c'est-à-dire , quelques-uns , oisif , spectateur indolent des choses humaines , & laissant tranquillement au hasard la conduite de son propre ouvrage , comme un soin indigne de sa grandeur , & incompatible avec son repos : quelques autres ,

*Carême.  
Serm. du  
Jeudi a-  
près les  
Cendres.*

esclave des destinées , & soumis à des loix qu'il ne s'étoit pas imposées lui-même : ceux-ci , incorporé avec tout l'Univers , l'ame de ce vaste corps , & faisant comme une partie d'un monde , qui tout entier est son ouvrage. Autant d'Écoles , autant de sentimens sur un point si essentiel : autant de siècles , autant de nouvelles extravagances sur l'immortalité & la nature de l'ame. Ici c'étoit un assemblage d'atomes ; là , un feu subtil ; ailleurs , un air délié ; dans une autre Ecole , une portion de la divinité : les uns la faisoient mourir avec le corps , d'autres la faisoient vivre avant le corps ; quelques autres la faisoient passer d'un corps à un autre corps ; de l'homme au cheval ; de la condition d'une nature raisonnable à celle des animaux sans raison. Il s'en trouvoit qui enseignoient que la véritable félicité de l'homme est dans les sens ; un plus grand nombre la mettoit dans la raison ; d'autres ne la trouvoient que dans la réputation & dans la gloire ; plusieurs dans la paresse & dans l'indolence : & tous ces points si essentiels à la destinée de l'homme , étoient devenus des problèmes qui de part & d'autre n'étoient destinés qu'à amuser le loisir des Ecoles , & la vanité des Sophistes : des questions oiseuses où l'on ne s'intéressoit pas pour le fond de la vérité ; mais seulement pour la gloire de l'avoir emporté.



## DE L'IMMORTALITÉ

DE L'ÂME.

REMONTONS jusqu'à la naissance des siècles : lisons l'histoire des Royaumes & des Empires : écoutons ceux qui reviennent des Isles les plus éloignées ; l'immortalité de l'ame a toujours été, & est encore la croyance de tous les peuples de l'Univers. La connoissance d'un seul Dieu a pu s'effacer sur la terre ; sa gloire, sa puissance, son immensité ont pu s'anéantir, pour ainsi dire, dans le cœur & dans l'esprit des hommes : des Peuples entiers & sauvages peuvent vivre encore sans culte, sans religion, sans Dieu dans ce monde : mais ils attendent tous un avenir ; mais le sentiment de l'immortalité de l'ame n'a pu s'effacer dans leur cœur ; mais ils se figurent tous une région que nos ames habiteront après notre mort ; & en oubliant Dieu, ils n'ont pu ne pas se sentir eux-mêmes.

*Carême.*  
Serm. du  
Lundi de  
la 1. se-  
maine.

Si tout meurt avec le corps, qu'est-ce qui a pu persuader à tous les hommes, de tous les siècles, & de tous les pays, que leur ame étoit immortelle ? d'où a pu venir au genre-humain cette idée étrange d'immortalité ? Un sentiment si éloigné de la nature de l'homme, puisqu'il ne



seroit né que pour les fonctions des sens ; auroit-il pu prévaloir sur la terre ? Car si l'homme , comme la bête , n'est fait que pour le tems ; rien ne doit être plus incompréhensible pour lui , que la seule idée d'immortalité. Des machines païtries de bouë , qui ne devoient vivre , & n'avoir pour objet qu'une félicité sensuelle , auroient-elles jamais pu , ou se donner , ou trouver en elles-mêmes de si nobles sentimens , & des idées si sublimes ? Cependant cette idée si extraordinaire est devenuë l'idée de tous les hommes : cette idée si opposée même aux sens , puisque l'homme comme la bête meurt tout entier à nos yeux , s'est établie sur la terre : ce sentiment qui n'auroit pas dû même trouver un inventeur dans l'Univers , a trouvé une docilité universelle parmi tous les peuples ; les plus sauvages comme les plus cultivés ; les plus polis , comme les plus grossiers ; les plus infidèles , comme les plus soumis à la foi.

La société universelle des hommes , les loix qui nous unissent les uns aux autres , les devoirs les plus sacrés & les plus inviolables de la vie civile ; tout cela n'est fondé que sur la certitude d'un avenir. Ainsi , si tout meurt avec le corps , il faut que l'Univers prenne d'autres loix , d'autres mœurs , d'autres usages , & que tout change de face sur la terre. Les ma-

ximes de l'équité , de l'amitié , de l'honneur , de la bonne foi , de la reconnoissance , ne sont plus que des erreurs populaires ; puisque nous ne devons rien à des hommes qui ne nous font rien , auxquels aucun nœud commun de culte & d'espérance ne nous lie , qui vont demain retomber dans le néant , & qui ne sont déjà plus. Les doux noms d'enfant , de pere , d'ami , d'époux , sont donc des noms de théâtre , & de vains titres qui nous abusent , puisque l'amitié , celle même qui vient de la vertu , n'est plus un lien durable ; que nos peres , qui nous ont précédés , ne sont plus ; que nos enfans ne seront point nos successeurs ; car le néant , tel que nous devons être un jour , n'a point de suite ; que la société sacrée des nôces , n'est plus qu'une union brutale , d'où par un assemblage bisarre & fortuit , sortent des êtres qui nous ressemblent , mais qui n'ont de commun avec nous que le néant.

D'où vient que des hommes si différens d'humeurs , de culte , de pays , de sentimens , d'intérêts , de figure même , & qui à peine paroissent entr'eux de même espèce , conviennent tous pourtant de l'immortalité de l'ame , & veulent tous être immortels ? Ce n'est pas ici une collusion ; car comment ferez-vous convenir ensemble les hommes de tous les pays & de

tous les siècles ? Ce n'est pas un préjugé de l'éducation ; car les mœurs , les usages , le culte , qui d'ordinaire sont la suite des préjugés , ne sont pas les mêmes parmi tous les peuples ; le sentiment de l'immortalité leur est commun à tous. Ce n'est pas une secte ; car outre que c'est la religion universelle du monde , ce dogme n'a point eu de chef & de protecteur , les hommes se le sont persuadé eux-mêmes , ou plutôt la nature le leur a appris sans le secours des maîtres ; & seul , depuis le commencement des choses , il a passé des pères aux enfans , & il s'est toujours maintenu sur la terre.

Les annales domestiques & la suite de nos ancêtres , n'est donc plus qu'une suite de chimères , puisque nous n'avons plus d'ayeux , & que nous n'aurons plus de neveux. Les soins du nom & de la postérité sont donc frivoles ; l'honneur qu'on rend à la mémoire des hommes illustres , une erreur puérile , puisqu'il est ridicule d'honorer ce qui n'est plus : la religion des tombeaux , une illusion vulgaire ; les cendres de nos pères & de nos amis , une vile poussière qu'il faut jeter au vent , & qui n'appartient à personne : les dernières intentions des mourans , si sacrées parmi les peuples les plus barbares , le dernier son d'une machine qui se dissout. Et pour tout dire , en un mot , les loix

sont donc une servitude insensée ; les Rois & les Souverains , des fantômes que la foiblesse des peuples a élevés ; la justice , une usurpation sur la liberté des hommes ; la loi des mariages , un vain scrupule ; la pudeur , un préjugé ; l'honneur & la probité , des chimères : les incestes , les parricides , les perfidies noires , des jeux de la nature , & des noms que la politique des Législateurs a inventés.

Quel monstre de divinité , si tout finit avec l'homme , & s'il n'y a point d'autre maux & d'autres biens à espérer que ceux de cette vie ! est-elle donc la protectrice des adultères , des sacrilèges , des crimes les plus affreux ; la persécutrice de l'innocence , de la pudeur , de la piété , des vertus les plus pures ? Ses faveurs sont donc le prix du crime , & ses châtimens la seule récompense de la vertu ? Quel Dieu de ténèbres , de foiblesse , de confusion & d'iniquité se forme l'impie ! Quoi ! Il seroit de sa grandeur de laisser le monde qu'il a créé , dans un désordre universel ! de voir l'impie prévaloir presque toujours sur le juste ; l'innocent détrôné par l'usurpateur ; le pere devenu la victime de l'ambition d'un fils dénaturé ; l'époux expirant sous les coups d'une épouse barbare & infidèle ! Du haut de sa grandeur , Dieu seroit un délasement

bizarre de ces tristes événemens, sans y prendre part ! parce qu'il est grand, il seroit ou foible ou injuste, ou barbare ! parce que les hommes sont petits, il leur seroit permis d'être, ou dissolus sans crime, ou vertueux sans mérite ?

S'il n'y a point d'avenir, quel dessein digne de sa sagesse, Dieu auroit-il pu se proposer en créant les hommes ? Quoi ! il n'auroit point eu d'autres vuës en les formant, qu'en formant la bête ! L'homme, cet être si noble ; qui trouve en lui de si hautes pensées, de si vastes desirs, de si grands sentimens ; susceptible d'amour, de vérité, de justice ; l'homme seul, de toutes les créatures, capable d'une destination sérieuse : de connoître & d'aimer l'Auteur de son être : cet homme ne seroit fait que pour la terre ; pour passer un petit nombre de jours, comme la bête, en des occupations frivoles, ou des plaisirs sensuels ! il rempliroit sa destinée en remplissant un rôle si méprisable ! Il n'auroit paru sur la terre, que pour y donner un spectacle si risible & digne de pitié ! & après cela il retomberoit dans le néant sans avoir fait aucun usage de cet esprit vaste & de ce cœur élevé que l'Auteur de son être lui avoit donné. Où seroit ici la sagesse du Créateur de n'avoir fait un si grand ouvrage que pour le tems ; de n'avoir montré des hommes à la terre ;

que pour faire des essais badins de sa puissance , & délasser son loisir par cette variété de spectacles ? Le Dieu des impies n'est donc grand , que parce qu'il est plus injuste , plus capricieux , & plus méprisable que l'homme ?

Convenons des maximes des impies sur l'immortalité de l'ame ; & l'Univers entier retombe dans une affreux chaos ; & tout est confondu sur la terre ; & toutes les idées du vice & de la vertu sont renversées ; & les loix les plus inviolables de la société s'évanouissent ; & la discipline des mœurs périt ; & le gouvernement des Etats & des Empires n'a plus de regle ; & toute l'harmonie du corps politique s'écroule ; & le genre humain n'est plus qu'un assemblage d'insensés , de barbares , d'impudiques , de furieux , de fourbes , de dénaturés , qui n'ont plus d'autre loi que la force , plus d'autre frein que leurs passions , & la crainte de l'autorité : plus d'autre lien que l'irréligion & l'indépendance : plus d'autre Dieu qu'eux-mêmes. Voilà le monde des impies ; & si ce plan affreux de république plaît à quelqu'un , il est bien digne d'y occuper une place.



## DU SACERDOCE.

Tome I.  
des Conf.  
De l'ambition des  
Clercs.

QU'EST-CE que l'honneur du Sacerdote ? C'est une servitude honorable , qui nous établissant sur tous , nous rend redevables à tous : c'est une sollicitude laborieuse & universelle , qui nous met entre les mains les passions , les besoins , les foiblesses , & tout le détail des misères humaines : c'est un poids accablant , qui nous oblige de porter dans notre sein , tout un peuple , comme une nourrice porteroit son enfant ; d'essuyer sans nous rébuter , les inquiétudes & les caprices ; de souffrir sans l'abandonner , ses ingratitude & ses murmures ; de réunir aux devoirs & à l'observance des loix , cette différence infinie d'humeurs , d'esprits , d'intérêts , de talens , de conditions qui le composent ; & de redoubler nos soins , à mesure qu'il s'étudie à les rendre inutiles ; c'est une élévation incommode , qui nous expose aux regards publics : c'est une inspection pénible , qui devient plus difficile & plus périlleuse , à mesure que les mœurs des siècles se corrompent ; qui en nous confiant le dépôt des regles , nous revêt d'une autorité qui se fait presque toujours plutôt sentir par les refus que par les graces ,

&

& nous expose à la haine de ceux-mêmes que nous voulons sauver : c'est-à-dire , c'est un état dont les soins sont infinis & ingrats ; dont les seuls privilèges , sont des exemples qui puissent servir de modèle ; dont toute l'autorité , & les plus sages ménagemens du zèle , se bornent à faire des murmurateurs & des mécontents.

Qu'offre à la plupart le choix de l'état saint pour lequel ils se sont déclarés ? Les uns exclus par les circonstances de leur naissance , des bénédictions temporelles , & des prérogatives du premier né : tristes peut-être comme Esaiï , de n'y pouvoir plus rien prétendre , se consolent sur ce que le pere de famille a des bénédictions de plus d'une sorte & regardent le plus saint & le plus sublime de tous les états , comme le moindre partage , comme un pis-aller inévitable , comme une bien-séance que le monde lui-même leur impose , & un égard qu'ils doivent à leur nom , aux intérêts de leur maison , qu'ils doivent à eux-mêmes : les autres destinés dès leur tendre enfance à des espérances d'élévation , accoutumés par des discours domestiques à ne se figurer le fardeau redoutable du Sacerdoce , que sous les idées flatteuses de poste & de dignité , y courent comme à des biens & des honneurs assurés ; semblables à ce profane Heliodore , ils n'errent dans le Temple que

*Tome I.  
des Conf.  
De l'ex-  
cellence  
du Sacer-  
doce.*



330 PENSEES DIVERSES.

parce qu'ils ont oui dire , qu'ils y trou-  
veroient des trésors immenses , quoiqu'ils  
ne doivent y trouver que des dépôts sa-  
crés , destinés , non à nourrir leur faste &  
leur mollesse , mais à la nourriture des or-  
phelins & des veuves.

*Tome I.  
des Conf.  
De l'am-  
bition des  
Clercs.*

On ne souhaite souvent les fonctions  
du Sacerdoce , que pour les rétributions  
qui y sont attachées : les mieux payées ,  
sont les plus couruës ; celles où il ne s'a-  
git que de la gloire de Dieu & du salut  
de nos freres , ont peu de sollicitateurs. Un  
esprit d'intérêt sordide entre dans les Mi-  
nistères les plus saints : on apprécie les  
fonctions sublimes du Sacerdoce , comme  
les ouvrages vils & mécaniques ; & on  
est plus occupé de ce qu'elles rendent ,  
que du fruit qu'elles peuvent faire. Ainsi ,  
sous prétexte qu'il est permis de vivre de  
l'autel , on fait de l'autel comme un mé-  
tier qui nourrit son artisan ; & l'on accou-  
tume les peuples à ne pas distinguer le  
salaire d'un Prêtre du Très-haut , du sa-  
laire du vigneron & du laboureur qui dé-  
friche la terre.

*Oraison  
Funébre  
de M. de  
Villeroi.*

Il en est qui ne doivent qu'à des basses-  
ses profanes une élévation toute sainte ;  
qui ne sont montés qu'en rampant sur le  
Trône Sacerdotal , qu'on ne voit assis  
dans le Sanctuaire du Dieu vivant , que  
pour avoir été long-tems debout dans les  
antichambres des Grands , & qui n'au-

roient jamais été placés sur la tête des hommes, s'ils n'avoient été mille fois lâchement à leurs pieds.

Le Sacerdoce est pour la plupart le terme fatal de leurs études. On ne s'étoit proposé que d'en savoir assez pour soutenir les épreuves légères de doctrine & de capacité par où il faut passer pour être admis aux saints Ordres. Est-on revêtu du saint & dernier caractère, on est charmé de n'avoir plus de compte à rendre aux hommes de son ignorance ou de sa capacité. Les livres sont devenus des meubles de rebut; souvent même on n'en a pas, & c'est beaucoup quand le Presbytère de certains Pasteurs est décoré du moins de la présence d'une seule Bible.

Le caractère sacré qui fait le Prêtre, ne change rien à celui qui a formé l'homme; & un Prêtre né avec un esprit rude, impétueux, grossier, bizarre, se voyant établi sur un peuple; loin de trouver dans sa nouvelle qualité de pere & de pasteur, un frein à son humeur, & de nouveaux motifs de douceur & de tendresse, n'y trouve presque toujours que de nouvelles occasions de rudesses, de bifarrierie & d'emportemens. On étoit doux & paisible dans un état dépendant & subalterne; le desir d'être en place étoit plus fort que l'humeur, & la contraignoit; on obéissoit avec docilité : à

*Tom III.  
des Conf.  
De l'écu-  
de néces-  
saire aux  
Ministres.*

*Tome III.  
des Conf.  
Disc. XV.*

332 PENSEES DIVERSES.

peine est-on placé, que l'on commande avec rudesse, & que l'on ne se contraint plus dans une nouvelle situation où l'on auroit dû trouver mille nouveaux motifs d'adoucir l'humeur & de la contraindre. Ce n'est pas le peuple seul qui se plaint, les Seigneurs eux mêmes de Paroisses, qui avoient cru trouver dans leur Curé une société douce & édifiante, un conseil dans leurs perplexités, une consolation dans leurs peines, un ami solide & chrétien dans l'éloignement où ils vivent des villes, & de tous les autres secours de la religion & de la société, n'y trouvent souvent qu'un pasteur féroce, livré à lui-même, à son humeur brusque & solitaire, sans communication, sans prévenance, sans autre attention que de n'en avoir aucune pour le premier de ses paroissiens, de le contredire, & par-là, de le révolter & contre le Ministre de la Religion, & contre la Religion elle-même.

*Tome I.  
des Conf.  
De l'ambition des  
Clercs.*

Une dignité sacrée est un ministère qui nous fait un devoir essentiel de conserver le goût de la retraite & du recueillement au milieu des soins & des embarras; de conserver cette fleur de réputation, cette innocence & cette pudeur sacerdotale, parmi les passions & les secrettes foiblesses dont nous sommes les témoins & les dépositaires, qui nous mêle parmi les

hommes, & quelquefois dans les Palais des Rois, & nous oblige cependant d'y porter toute la simplicité, toute la gravité, toute la mortification des déserts, & d'y condamner par notre exemple, la mollesse & l'ambition de ceux qui les habitent. C'est un poste de vigilance où il faut avoir sans cesse à la main les armes spirituelles d'une milice sainte; le glaive de la parole, le bouclier de la foi & de la doctrine, pour combattre contre la chair & le sang, contre les puissances invisibles, contre les erreurs qui altèrent le dépôt sacré, contre les préjugés & les maximes du siècle, qui corrompent les regles; de sorte que les abus que nous tolérons ou que nous ne corrigeons pas, deviennent nos crimes; & que les désordres publics nous sont comptés comme nos vices particuliers. Est-il sur la terre une condition plus périlleuse? Un état, qui dans l'affoiblissement presque universel des regles & de la loi met sur nous les abus publics, & ne compte notre innocence personnelle, que comme le point le plus facile de nos devoirs.

Quelques-uns détrompés des plaisirs & rebutés des injustices du monde qui les néglige, lassés même des passions par le vuide seul & l'amertume qui les suit, dépouillent l'ignominie de l'habit sécu.

*Tome I.  
des Conf.  
De l'ex-  
cellence  
du Sacer-  
dote.*

lier, entrent dans la Cléricature, simplement comme dans une voie plus sûre de salut, & où la bienfiance les met à couvert des occasions de chute qu'ils avoient trouvées dans le monde, & regardent comme la réparation de leurs crimes passés, un état sublime & divin dont les pénitens mêmes étoient autrefois exclus, & qui n'étoit ouvert qu'à l'innocence. Chacun n'envifage le Sacerdoce que par rapport à soi : nul ne le regarde comme un état à suites, & qui lie nos destinées à celle des peuples; comme si nous n'étions Prêtres que pour nous-mêmes.

*Tome I.  
des Conf.  
De l'ambition des  
Clercs.*

Si les dignités de l'Eglise n'étoient comme autrefois, que des Ministères pauvres & laborieux, sans éclat, sans pompe, exposés à la faim, à la nudité, aux persécutions, à la mort; les trouveroit-on dignes de nos empressements? S'il ne falloit que vaquer à la priere, & au ministère de la parole, & porter le poids du jour & de la chaleur; si l'honneur du Sanctuaire n'offroit rien de plus flatteur que ces deux devoirs, envieroit-on beaucoup le partage apostolique? Hélas! on verroit bientôt nos empressements ralentis, nos brigues & nos poursuites changées en frayeurs, en résistances, en vaines allégations sur notre indignité & sur notre foiblesse. En un mot, s'il ne falloit être que pécheurs d'hommes, la

conduite de la barque ne nous paroîtroit pas fort digne de nos recherches. Mais nous savons que la mer où nous allons entrer, cache des trésors dans son sein ; que les filets de Pierre ont la vertu de trouver une somme d'argent dans les entrailles même d'un poisson ; sur cette espérance nous voulons gouverner le vaisseau & succéder à son ministère.

Il n'en est pas des honneurs du Sanctuaire comme des dignités du siècle. Celles-ci fondées sur la crainte, sur un frein nécessaire aux passions des hommes, sur une autorité extérieure qui doit parler & imposer aux yeux & aux sens, ont besoin d'une pompe extérieure pour se soutenir. La majesté des loix tire presque toute sa force de la majesté du Souverain & de celle de ses Ministres. Il faut du spectacle & de l'appareil pour rendre les titres, qui élevent des hommes les uns sur les autres, respectables. La puissance des Souverains vient de Dieu seul ; mais c'est l'orgueil qui a inventé ensuite la plupart des titres subalternes, qui mettent une si grande différence parmi leurs sujets. Ainsi c'est à l'orgueil à soutenir ce que l'orgueil seul a inventé : ce sont des titres vains qu'il faut environner d'éclat pour en cacher le vuide & le néant, & leur donner une sorte de réalité. Mais c'est l'innocence, la sainteté, la justice,

*Tome I.  
des Conf.  
De l'usage des re-  
venus Ec-  
clésiast.*

la modestie , la pauvreté , le zèle , le travail , qui font l'éclat des dignités du Sanctuaire. Elles ne sont fondées que sur le mépris du monde & de tout ce qui ne brille qu'aux yeux des sens , puisqu'elles ne sont fondées que pour en donner l'exemple , & l'inspirer aux Fidèles. La magnificence n'est pas l'état de l'Eglise sur la terre : elle est ici-bas étrangère , désolée de l'absence de son Epoux , affligée des scandales qui la déshonorent , des persécutions qui la troublent , des schismes qui la déchirent , des plaies domestiques qui la percent d'un glaive de douleur ; & tandis qu'elle est couverte de deuil & d'amertume , ses Ministres ne doivent pas venir lui insulter par une pompe déplacée , & éloignée de son esprit.

*Tome I.  
des Conf.  
De l'ambition des  
Clercs.*

Que produit-on aujourd'hui , comme un titre qui donne droit aux honneurs & au ministère redoutable du Temple ? Le nom & la naissance : comme si le vain éclat d'un nom qui n'a peut-être commencé que par les crimes & l'ambition de nos ancêtres , devoit nous donner avec leur sang , l'humilité , la pudeur , le zèle , l'innocence , la sainteté , qu'ils n'eurent jamais eux-mêmes ; comme si une distinction toute humaine , qui traîne après soi l'orgueil , la mollesse , le luxe les profusions , des mœurs toujours oppo-  
sées

fées à l'esprit de notre ministère, doit elle-même nous en rendre dignes. La noblesse que demande la sublimité de nos fonctions, est une noblesse d'ame, un cœur héroïque, un courage sacerdotal, que les menaces, les promesses, la faveur ou la disgrâce du monde trouvent également inébranlable. La seule roture qui déshonore le ministère, c'est une vie fouillée des mœurs profanes, des penchans mondains, un cœur lâche & rampant qui sacrifie la règle & le devoir à des faveurs humaines. Depuis que les Césars & les Maîtres du monde se sont soumis au joug de la foi, l'Eglise a assez d'éclat extérieur : elle n'a pas besoin d'en emprunter de ses Ministres : la protection des Souverains assure sa tranquillité, & lui conserve le respect & l'obéissance des peuples. Voilà à quoi les Puissances de la terre lui sont utiles ; mais la noblesse & la grandeur humaine de ses Ministres lui sont à charge : il faut qu'elle en soutienne le faste & l'orgueil, & qu'un bien consacré à des usages saints, & destiné à soulager des misères réelles, soit employé à décorer le fantôme du nom & de la naissance. Aussi ses Fondateurs & ses plus illustres Pasteurs furent d'abord pris d'entre le peuple ; les siècles de sa gloire furent les siècles où ses Ministres n'étoient



que la balayure du monde : elle a commencé à dégénérer , depuis que les Puissans du siècle se sont assis sur le Trône sacerdotal , & que la pompe séculière est entrée avec eux dans le Temple.

*Tome I.  
des Conf.  
De la  
fuite du  
monde.*

Par l'Onction sacerdotale , nous cessons en un sens d'être citoyens & membres de la République. Unis avec les autres hommes , par les devoirs publics qui nous lient à l'Etat , nous formons un peuple à part , une Nation sainte , un Sacerdoce royal. Nous commençons à vivre sous d'autres loix , à contracter de nouveaux rapports , prendre des engagements plus saints. Ce n'est pas que nous cessions d'être membres de l'Etat , du côté de l'obéissance & de la soumission que nous devons aux Puissances établies de Dieu , nous en devons même donner l'exemple au reste des Fidèles , & rendre à César ce qui est à César : nous ne cessons d'être membres de la République , que par les fonctions publiques qu'elle exige de ses membres. Les mystères saints deviennent nos seules fonctions ; les Temples , nos maisons ; les Autels sacrés , nos places d'honneur ; les œuvres de la piété & de la charité , nos tributs & nos charges publiques ; les Cantiques , nos plaisirs publics. C'est sur ce fondement que les loix ne comptent point sur nous

pour les services & les besoins communs de l'Etat. Elles ne nous renferment point dans le corps de la société. Elles nous regardent comme détachés du reste des citoyens, déchargés des devoirs & des assujettissemens sur lesquels roule la vie civile. Elles se départent, pour ainsi dire, du droit qu'elles avoient sur nous, & nous laissent tout entiers à des usages plus saints & plus augustes. Elles respectent le recueillement profond que demandent nos fonctions; & nous laissent pour partage un loisir sacré, afin que nous remplissions par nos prières & par nos offrandes, les services que nous manquons de rendre à la République. Toute la personne d'un Prêtre est comme un spectacle de Religion, qui doit toujours être environné de respect, de gravité & de décence, & qu'on ne devrait plus regarder qu'avec une espèce de culte.

Le monde, tout corrompu qu'il est, blâme en secret dans les Pasteurs & les Ministres de l'Eglise, ce faste & ces profusions dont il semble leur faire honneur. Il est le premier & le plus rigide censeur d'un abus qui paroît son ouvrage. Tout aveugle & injuste qu'il est, il respecte encore assez la majesté de la Religion, pour comprendre que ses Ministres doivent l'honorer plutôt par la sainteté de

*Tome 7.  
des Conf.  
De l'usage des revenus ecclésiast.*

## 340 PENSÉES DIVERSES.

leur vie , que par la pompe qui les environne. Il sent le ridicule & l'indécence d'un faste attaché à un état saint , & l'usage d'un bien consacré à la piété & à la miséricorde. Les plus mondains eux-mêmes sont indignés , scandalisés , de voir servir au luxe , à la sensualité , & à toutes les pompes du siècle , des richesses prises sur l'autel. Ils blâment la simplicité de leurs pieux ancêtres , d'avoir laissé des biens si considérables aux Eglises , pour nourrir la mollesse , la vanité & le faste des Ministres ; & de n'avoir diminué les possessions & les héritages de leurs maisons , que pour augmenter les abus & les scandales de l'Eglise. Ils disent que ces biens sortis de leurs maisons auroient été plus utilement employés à l'éducation de leurs enfans , & à les mettre en état de servir la patrie , qu'à nourrir le faste & l'oïveté d'un Clerc inutile à l'Eglise & à l'Etat. Ils se plaignent que les Clercs tous seuls vivent dans l'opulence , tandis que tous les autres états souffrent , & que le malheur des tems se fait sentir au reste des citoyens. L'hérésie , en usurpant le siècle passé , les biens consacrés à l'Eglise , n'alléguait point d'autres prétextes. L'usage profane que la plupart des Ministres faisoient des richesses du Sanctuaire , l'autorisa à les arracher de l'Autel , & à

rendre au monde des biens que les Clercs n'employoient que pour le monde.

On allégué comme des titres qui donnent un droit incontestable aux dignités de l'Eglise, les plaies & les services de ses proches. On veut que l'innocence, la douceur & la tranquillité du Sanctuaire, soient le prix des incendies & des carnages ; que l'Eglise, qui a tant d'horreur pour le sang, en fouille, pour ainsi dire, ses dignités & ses places ; que les guerres & les calamités dont elle gémit, soient payées d'un honneur & d'un ministère de paix & de réconciliation ; que les plaies qui ont pu honorer la patrie, ayent droit d'en faire une honteuse à l'Eglise, & que la valeur dans les combats, donne des Ministres de charité & d'humilité aux Fidèles. Les services militaires peuvent nous valoir des grades dans la milice du siècle, mais non dans celle de Jesus-Christ. Ils peuvent donner des chefs aux armées, & des gouverneurs aux Provinces ; mais non des Pasteurs aux Eglises. On peut décorer la valeur de ces marques extérieures d'honneur dont nos Rois sont revêtus ; mais non de l'ordre & de l'honneur du Sacerdoce. Les guerres où nos proches se sont distingués, sont-elles devenues pour nous des marques de vocation à un état dont la principale fonction

*Tome I.  
des Conf.  
De l'ambition de  
Clercs.*

est d'annoncer la paix à la terre ? Qu'y a-t-il de commun entre les honneurs des armes & l'innocence du Sanctuaire ? Entre les victoires qu'on remporte sur les hommes avec un glaive de mort & de fureur , & celles que l'on doit remporter sur les pécheurs avec le glaive de la parole de vie & de salut.

*Tome I.  
des Conf.  
De l'usage  
des re-  
venus ec-  
clésiast.*

Un Pasteur peut-il alléguer son nom & sa naissance , & excuser là-dessus son faste & ses profusions ? Mais eût-il trouvé dans un partage domestique , de quoi soutenir la vanité de son nom dont il fait monter si haut les dépenses inévitables ? Le dernier peut-être d'une famille nombreuse , ou du moins exclus des droits & des prérogatives de l'aînesse , il se seroit vu réduit dans le monde à une fortune médiocre , à une portion de cadet , toujours fort mince dans les maisons les plus anciennes. Quoi ! L'Eglise s'est-elle obligée d'établir dans le luxe & dans l'abondance , ceux que le monde auroit laissés dans une honnête médiocrité ? Ils seroient plus à leur aise du patrimoine des pauvres , qu'ils ne l'eussent été de la succession de leurs ancêtres ? Leur nom n'eût pas souffert dans le monde , de l'obscurité & de la modicité de leurs biens & de leur fortune , & il souffriroit dans l'Eglise , de leur frugalité & de leur modestie ? Quoi !

le monde qui a formé le fantôme de la vanité, du nom & de la naissance, n'eût pas soutenu en eux son ouvrage, & l'Eglise qui la condamne, cette vanité, qui la combat, seroit elle-même obligée de la soutenir? Les bienséances du monde ne seroient point blessées, lorsque leur fortune ne répondroit point à leur nom; & celles de l'Eglise le seroient, lorsque l'innocence, la simplicité, la tempérance, la piété de leur vie répondroit à la sainteté de leur caractère.





## DES PREDICATEURS.

*Carême.*  
*Serm. du*  
*L. Dim.*

**L**es Prédicateurs sont obligés de respecter nos ennuis & nos dégoûts, en mêlant souvent à la vérité, des ornemens humains qui toujours l'affoiblissent. Il semble qu'ils viennent nous parler pour eux, & nous les écoutons comme des importuns qui viendroient nous demander des graces.

On se sçait quelquefois bon gré d'être insensible aux vérités qu'on entend; on se fait une espèce de force & de vanité de les écouter de sang froid; on regarde peut-être comme un bon air & une supériorité d'esprit, que ce qui touche tous les autres, nous laisse tous seuls calmes & tranquilles. On fait peut-être ostentation de son insensibilité; il semble que ce soit une foiblesse à nous, d'être sensibles à des vérités qui triomphèrent autrefois des Philosophes & des Césars. Mais la marque la plus sûre d'un esprit frivole & léger, d'une raison médiocre & bornée, d'un cœur mal fait, & incapable de grandeur & d'élévation, c'est de ne trouver rien qui frappe, qui étonne, qui satisfasse, qui intéresse, dans les vérités si sages & si sublimes de notre morale.

Au milieu d'un spectacle profane , nous n'avons point de regret aux momens que des plaisirs si frivoles occupent. C'est là que toutes les pensées d'affaires , de fortune , de famille cessent ; & que tout le reste oublié , l'esprit né pour des choses plus sérieuses se repaît avidement d'avantures chimériques. C'est de-là qu'on sort toujours plein , occupé , transporté des maximes lascives qu'un théâtre criminel a chantées. On en repasse les endroits qui ont fait sur le cœur des impressions plus dangereuses ; on en porte le souvenir jusqu'aux pieds des Autels. Ces images si fatales à l'innocence ne peuvent plus s'effacer ; & au sortir de la parole sainte , tout ce qu'on a retenu , ce sont peut-être les défauts de celui qui l'a annoncée.

Combien est-il de ces hommes , sages à leurs propres yeux , qui se piquent de force & de raison , & qui ne viennent entendre les Prédicateurs qu'avec un esprit préparé , & comme en garde contre toutes les terreurs de la parole sainte. Ils ne font pas gloire d'être insensibles à toute vérité ; mais ils regardent le Ministère évangélique comme un art d'exagération & d'hyperbole. Les plus saints mouvemens du zèle ne sont dans leur esprit que les tours étudiés d'un artifice humain , &



les menaces les plus terribles , des saillies d'une vaine éloquence : les maximes les plus incontestables , des discours où il entre plus d'usage que de vérité ; les arrêts les plus capables d'allarmer les consciences , des façons de parler dont il est permis à chacun de rabattre. On oppose sans cesse tout bas à la vérité , les maximes du monde qui la contredisent. On vient combattre la vérité , & non pas céder à sa force & à sa lumière , & être les apologistes secrets du monde & des passions , dans le lieu même destiné à les condamner & à les combattre.

Chacun s'envisage toujours par certains côtés favorables , qui l'empêchent de se reconnoître tel qu'il est. On a beau , pour ainsi dire , le montrer au doigt , on trouve toujours en soi certains traits adoucis , qui changent la ressemblance. On se dit tout bas à soi-même : je ne suis pas cet homme : & tandis que le public nous applique peut-être des vérités si ressemblantes ; seuls , ou nous réussissons à nous y méconnoître , ou nous n'y découvrons peut-être que les défauts de nos freres. Nous cherchons à nos propres portraits , des ressemblances étrangères : nous sommes ingénieux à détourner sur les autres , le coup que la vérité n'avoit porté que sur nous. La malignité des applications est

L'unique fruit que nous retirons de la peinture que la Chaire fait de nos vices, & nous jugeons témérairement de nos frères, où nous aurions dû nous juger nous-mêmes.

Les Prédicateurs ne menagent peut-être que trop notre foiblesse, ils respectent peut-être trop des coutumes qu'un long usage a consacrées, de peur de paroître censurer les grands exemples qui les autorisent. Ils n'osent presque parler de certains désordres, de peur que leurs censures ne paroissent plutôt tomber sur les personnes que sur les vices. Ils se contentent de nous montrer de loin, des vérités qu'il faudroit nous mettre sous l'œil. La foiblesse leur arrache souvent des éloges, où le zèle devoit placer des anathêmes & des censures : Ils se laissent, comme le monde, éblouir par les noms & par les titres ; & parce qu'ils nous doivent du respect, ils nous refusent souvent la vérité, qu'ils doivent encore respecter davantage.

Parmi tous ceux qui viennent entendre les Prédicateurs, il en est peu aujourd'hui qui ne s'érigent en juges & en censeurs de la parole sainte. On n'y vient que pour décider du mérite de ceux qui l'annoncent, pour faire des parallèles insensés, pour prononcer sur la différence des jours

§48 PENSÉES DIVERSES.  
& des instructions : on se fait honneur  
d'être difficile : on passe sans attention sur  
les vérités les plus étonnantes , & qui se-  
roient d'un plus grand usage pour soi :  
& tout le fruit qu'on retire d'un discours  
chrétien , se borne à en avoir mieux re-  
marqué les défauts que tout autre.

**F I N.**



\_\_\_\_\_

\_\_\_\_\_

100

1

1

1

1

1

1

1

1

1

1

1

1

1

1

1

1

1

1

1

1

1

1

1

1

